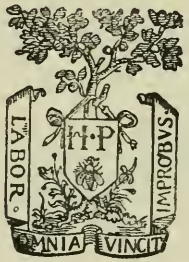
JÉROME ET JEAN THARAUD

MARRAKECH

OU

LES SEIGNEURS

DE L'ATLAS



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

Exemplaire sur papier Lafuma

N° 1074

MARRAKECH

OU

LES SEIGNEURS DE L'ATLAS

DES MÊMES AUTEURS

Dingley, l'illustre écrivain.
(Couronné par l'Académie des Goncourt.)

La Maîtresse servante.

La Fête arabe.

La Tragédie de Ravaillac.

La Bataille à Scutari d'Albanie.

La Vie et la Mort de Déroulède.

L'Ombre de la Croix.

Une Relève.

Rabat ou les Heures marocaines.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1920.

DT
305
T52

797178

Copyright 1920 by Plon-Nourrit et Cie.
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

AU GÉNÉRAL LYAUTEY

Hommage d'admiration, de gratitude
et d'amitié

J.-J. T.

MARRAKECH

OU

LES SEIGNEURS DE L'ATLAS

CHAPITRE PREMIER

LA FORÊT DE CÈDRES

Nous avions quitté, le matin, la charmante Rabat, la côte et la brise de mer. Derrière le général Lyautey, dont le fanion flottait sur la voiture de tête, une dizaine d'automobiles roulaient depuis des heures à travers une campagne brûlée où la moisson, faite depuis longtemps, ne laissait plus dans les plis du terrain qu'un reflet doré de paille et de hauts chardons argentés, mêlés aux verdures métalliques du triste palmier nain. Pays

dur, austère, sans grâce, riche et qui semble pauvre, peuplé et qui semble vide. Si l'on n'est pas agriculteur, si l'on ne suppute point en passant la valeur des terres noires ou rouges dans lesquelles nos autos s'enfoncent, si l'on ne voit pas en pensée de puissantes machines labourer d'immenses espaces que jamais charrue n'a touchés, il ne reste qu'à s'abandonner, sous le voile qui vous défend mal de la poussière et du soleil, au plaisir engourdi de brûler en vitesse ces étendues monotones réservées à d'autres rêves qu'à ceux de l'imagination... Ou bien encore, pour trouver de l'intérêt à ce morne bled marocain, il faut y avoir fait colonne, avoir planté sa tente près de cet arbre rabougri, avoir été attaqué dans ce ravin, avoir attendu sur ce plateau pendant des semaines et des mois la soumission d'une tribu; il faut, comme cet ancien instructeur des troupes chérifiennes qui fait route avec moi, avoir vu revenir, un soir, dans cette plaine de Meknès, les troupes d'une harka du Sultan

poussant devant leurs chevaux des femmes hurlantes, échevelées, qui demandaient l'aman, et les farouches cavaliers lancer à la volée les têtes des rebelles qu'ils portaient au bout de leurs sabres et des baguettes des fusils... Évidemment de pareilles images au fond de la mémoire vous tiennent en éveil et répandent des couleurs énergiques sur ces plateaux fastidieux. Mais qui n'a pas ces souvenirs se sent prodigieusement perdu à travers ces espaces où rien encore ne décèle ce qu'ils pourront donner un jour, lorsqu'une vie plus active viendra les animer; et dans l'esprit désenchanté apparaît ce sentiment : « C'est donc là cet Eldorado qui nous a coûté tant de sang, et qu'ont jalousement convoité toutes les grandes nations de l'Europe ! »

Et voilà que tout à coup, comme nous venions de traverser le grand plateau solitaire d'El Hajeb, se découvrit à nos yeux un paysage d'une grandeur singulière, tel que sans doute la nature n'en a pas fait deux pareils.

Devant nous s'étendaient les premières pentes de l'Atlas, couvertes de leurs forêts de cèdres, et à nos pieds, une dépression profonde, hérissée de choses bleuâtres, de milliers de petites collines pointues, enchevêtrées inextricablement, un océan de vagues pétrifiées et lumineuses, un pays irréel qui paraissait taillé dans une matière dure et précieuse, opale, onyx ou béryl. Tout cela baigné dans la lumière des fonds de tableau du Vinci. L'imagination arrachée violemment à sa torpeur était emportée d'un bond vers le lointain des âges, aux époques où ces milliers de collines, ces milliers de coupes d'azur étaient autant de cratères qui projetaient vers le ciel leurs gaz enflammés et leurs laves incandescentes, illuminant la solitude et le prodigieux silence que l'homme ne troublait pas encore. Nulle trace de végétation ni de vie. Dans ce pays de pierrerie il semblait que pas un insecte ne pût trouver sa nourriture. On eût dit qu'en descendant au fond de ce gouffre bleuté, on allait pénétrer

soudain dans un de ces domaines du songe, comme on en voit dans les histoires arabes, et qu'on devait trouver, au seuil de ce fabuleux royaume, le derviche et les mots magiques qui peuvent seuls en ouvrir l'entrée...

C'est toujours ainsi au Maroc. Pendant des heures et des heures si l'on roule en automobile, et pendant des journées si on est à cheval ou à mulet, on traverse une campagne que ni sa pauvreté ni sa richesse ne savent rendre attrayante, sauf au moment où le printemps rapide la couvre d'une végétation prodigieuse de fleurs, hélas! si promptement fanées que le regret en suit presque aussitôt l'inoubliable vision. Et soudain, au milieu de cette monotonie, une chose étonnante, qui ne ressemble à rien de ce qu'on a pu voir ailleurs, vient apporter au regard un plaisir imprévu et à l'esprit un nouveau et long sujet de rêverie. Ce sont les villes de la côte, Mehdia, Rabat, Mazagan, Saffi, Mogador, Azemmour, villes aux noms char-

mants, dont les enceintes rouges avec leur vieil appareil guerrier, leurs tours, leurs redans, leurs bastions qui se reflètent dans les eaux, ne semblent plus aujourd'hui qu'un décor de féerie, un roman de Walter Scott, entre le calme blanc des maisons et le va-et-vient de la mer... C'est au milieu des terres, au bord de son ravin verdoyant, dans sa triple et quadruple enceinte, Meknès avec ses portes géantes, divinement ornées, qui s'ouvrent sur le souvenir d'une majesté défunte et les vestiges mélancoliques d'une puissance abolie, — beaux jardins abandonnés, pleins d'ifs, d'oliviers et de rosiers sauvages, palais ruineux, couverts de tuiles vertes, où parmi les mosaïques, les plafonds peints, les stucs délabrés, quelques femmes, oubliées là, d'anciens harems de Sultan, mènent leur vie recluse, sous la garde d'esclaves noirs aussi misérables qu'elles... C'est Fez où se conserve, embaumé dans le cèdre, un moyen âge de prières, de vieille science caduque, de métiers immobiles, toute la ci-

vilisation de l'Andalousie mauresque ; ville sombre où les hommes ont un visage pâle, de beaux yeux qui ne laissent rien voir de l'âme ; où les maisons et les palais ont pris la lèpre noirâtre d'une pierre de tombe moisie ; où l'on entend partout, sans la voir, l'eau qui gronde et ruisselle ; où le passant s'arrête pour écouter quoi? ce bruit d'eau ? Ah! non, bien autre chose, cette voix reconnue, ce lointain murmure des siècles qui vous arrête pareillement tout à coup dans un vieux quartier de Paris, à l'ombre de Saint-Séverin ou de Saint-Germain-l'Auxerrois ; ville inquiète, inquiétante, où les Juifs convertis ont mis beaucoup de leur sang, où les anciens proscrits d'Espagne et les mécontents d'Algérie ont porté beaucoup de leur haine, et dont le mystère attache mais ne la fait pas aimer... C'est à cent lieues de là, dans le Sud, au pied du Grand Atlas neigeux, dans un cercle de jardins, de palmiers et d'oliviers, un immense labyrinthe de brique et de boue séchée que le vent

depuis dix siècles emporte chaque jour en poussière et qui se reconstruit sans cesse : Marrakech ouverte et joyeuse, qui, elle aussi, garde bien des secrets, mais paraît étaler toute sa vie sous vos yeux; Marrakech aux tons de noisette ou plutôt de gazelle qui fuit dans le soleil couchant, et dont les peintres éternellement chercheront en vain la couleur...

Au bord de la falaise abrupte où nous étions arrivés après des kilomètres d'ennui, s'élève le bordj d'Ito. C'était encore, il y a trois ans, lorsque la guerre éclata, le poste le plus avancé que nous eussions sur le plateau. D'ici nos sentinelles surveillaient, par delà cette vallée de la mort, la mystérieuse forêt de cèdres où jamais encore nos colonnes ne s'étaient aventurées. Depuis, nous avons pénétré profondément dans la montagne. Cette petite forteresse n'est plus qu'un relais pour les convois qui vont ravitailler des postes plus lointains. Quelques Territoriaux, dont j'aperçois les figures débonnaires, y

tiennent garnison ; et l'on ne peut s'empêcher de songer au singulier destin de ce petit groupe d'hommes de France de quarante à quarante-cinq ans, qui, devant ce royaume de féerie où rien d'autre ne vit que les jeux de la lumière, au-dessus de ces volcans morts, montent la garde depuis des mois et des mois, et paraissent veiller sur cet horizon lunaire ! A moins d'être un vrai poète, rien de plus accablant qu'un tel paysage d'autre monde. Et sans doute aujourd'hui détournent-ils avec horreur les yeux de cette merveille glacée dans ses bleus d'oiseau-mouche ou de martin-pêcheur, pour reposer leur vue sur le plateau que nous laissons derrière nous, bien triste avec ses cailloux et ses revêches palmiers nains, mais dont la platitude même est un repos pour l'esprit.

Hélas ! je ne saurai jamais si, à l'entrée du gouffre bleuâtre, il y avait vraiment un derviche pour en garder la porte. Par une pente vertigineuse, toujours suivant l'auto du Général (dont le fanion flottant au vent

avait bien, lui aussi, quelque chose de magique au milieu de ce paysage contemporain de très vieux âges du monde), nous descendîmes la falaise d'Ito, laissant à notre droite le domaine des cratères éteints qui disparut comme un mirage. En bas, au lieu de pierreries, rien que les énormes cailloux ronds en forme de boulets, dont l'artillerie volcanique a rempli ces fonds de vallée. Et roulant, cahotant, boudissant dans ces pierrailles, bientôt nous arrivions à la forêt de cèdres.

*
* *

Dès qu'on entre parmi ces arbres, qui dépassent en magnificence tous les arbres de nos bois, on a l'impression d'avoir soudain rapetissé, d'être devenu lilliputien, de pénétrer dans un règne de la nature où tout est de proportions plus vastes, où la vie des hommes, des animaux et des plantes a plus de force et de durée. Tandis que nos grandes futaies nous accablent de

leur ombre et de leur mélancolie, ici au contraire la forêt, aérée et lumineuse, respire moins le mystère de la légende que la sérénité des hautes pensées claires. Au-dessus d'une brousse épaisse de thuyas et de chênes verts, les troncs énormes, largement espacés, portent leurs ramures étagées comme les gradins d'une immense architecture végétale. Chaque arbre, royalement isolé dans un domaine qui n'appartient qu'à lui, fait songer à quelque palais d'été aux multiples terrasses superposées et verdoyantes. Les uns s'achèvent en pyramide de quarante mètres de hauteur. D'autres, brisés par le vent ou par l'âge, forment à leur sommet des nappes de verdure, pareilles à des prairies aériennes. D'autres, plus étonnants encore, sans aucune verdure sur leurs branches, se dressent comme de grands cadavres d'une blancheur sépulcrale. Surprenantes momies d'arbres, embaumées dans la résine qui les garde pour des siècles contre la pourriture et les laisse debout indéfi-

niment dans la mort! Au milieu de cette forêt si empressée à vivre, ces géants pétrifiés ont la solennité du temps, l'indifférence d'un obélisque au-dessus d'une foule humaine occupée à ses besognes d'un jour. La plupart ont succombé à la vieillesse; beaucoup aussi ont été les victimes d'un drame fréquent dans ces forêts. Pour abattre ces colosses qui atteignent cinq ou six mètres de tour, c'est l'habitude des bûcherons de mettre le feu à leur pied. Il n'est pas rare qu'on brûle la moitié de ces arbres magnifiques, la plus puissante, la plus belle, afin d'avoir l'autre moitié. Fréquemment le cèdre résiste, le feu s'éteint, l'homme s'en va. L'arbre meurt, mais toujours debout, bravant les orages et le temps, il devient à son tour un de ces grands corps de pierre qui mettent au milieu de ces verdures une blancheur de statue. D'autres fois il arrive que le feu vienne à bout de sa besogne : l'énorme fût craque et se brise à trois ou quatre mètres du sol; mais sa masse trop puis-

sante lasse très souvent la cognée, ou bien les moyens font défaut pour emporter ce corps trop lourd. Alors le blanc cadavre reste allongé sur place, et sa base charbonneuse, toujours enracinée dans la terre, semble un gros cierge funèbre qui s'est éteint près de lui.

Avant de les rencontrer ici, debout sur leurs montagnes, je les ai vus partout, ces arbres merveilleux, dans les cités du Moghreb. C'est leur bois presque éternel qui protège de la mort tout ce qu'on peut admirer dans ces villes de brique, de plâtre et de terre séchée. Au milieu de matériaux périssables, eux seuls ont la force et la durée. Si dans un palais de Meknès ou de Fez l'imagination peut se faire encore quelque idée de ce qu'était une demeure de Jérusalem ou de Tyr; si cette dentelle de stuc a pu traverser les siècles; si dans cette medersa une vasque de marbre jaunie, brisée mais charmante encore, sert toujours aux ablutions; si l'on voit dans l'arceau de cette fenêtre mi-

nuscule, au-dessus de ce balcon ajouré, apparaître le visage d'un étudiant pâli par la faim et l'étude d'une scolastique désuète, c'est que depuis des siècles des poutres et des chevrons, triplement étagés et peints de mille fleurs ou sculptés comme la pierre dont ils ont presque la couleur, soutiennent ces murailles de boue, supportent ces toits de tuiles vertes où pousse l'herbe et où les pigeons roucoulent...

Il y a, çà et là par le monde, d'autres forêts de cèdres, au Liban, en Kabylie; mais celles-là sont des forêts condamnées, mortes pour toujours à l'espérance. Elles ne se reproduisent plus et sont en train de disparaître, comme s'il n'y avait plus pour les nourrir, dans un univers appauvri, assez d'air, de lumière et de fraîcheur souterraine. Mais ici la forêt vit. Elle meurt et renaît sans cesse. Voilà peut-être la plus grande merveille de cette forêt merveilleuse! Au pied de tous les arbres surgissent, entre les pierres, des pousses

d'un vert bleu, qui dans quelques centaines d'années deviendront ces chefs-d'œuvre forestiers dont je vois les nappes paisibles s'étager autour de nous. Et quand partout ailleurs les cèdres ne seront plus qu'une grande image de souvenir et de poésie, les hommes pourront venir contempler longtemps encore dans l'Atlas, au milieu de ces troncs superbes, de ces pousses vivaces et de ces patriarches blanchis, les témoins de la Bible et du Cantique des Cantiques!

Comment échapper sous ces branches à l'obsession de la très vieille histoire qui semble se passer à leur ombre, qui est morte depuis si longtemps et qui pourtant vit toujours? C'est toujours le vieux monde d'Abraham et de Salomon que recouvrent ces vastes ramures. Et ce n'est pas seulement dans un grand souvenir verdoyant qu'on retrouve ici Israël : on l'y revoit en chair et en os, moins poétique peut-être qu'au temps de Rebecca, mais toujours pareil à lui-même sous sa calotte noire et sa

djellaba crasseuse. C'est lui le bûcheron ; c'est lui qui porte l'incendie dans le tronc séculaire ; c'est lui qu'on voit, la hache et la torche à la main, au pied de l'arbre pour le détruire. Par quelle sorte de maléfice s'est-il découvert ici cette vocation de bûcheron, lui pourtant si peu rustique ? Sans doute je sais bien qu'il est dans l'ordre des choses que des bois soient exploités, mais cela prend ici une sorte de caractère fatal que ce soit justement des Juifs qui mettent le feu et la cognée dans un arbre quasi religieux, qu'ils devraient respecter, semble-t-il, comme un membre de leur famille et le symbole, pour ainsi dire, de leur pérennité...

De distance en distance on rencontre au bord du chemin un petit groupe de ces bûcherons hébreux, leur djellaba (1) de laine relevée sur leurs cuisses nues, et portant leur hache à deux mains comme s'ils présentaient les armes. Près d'eux, des

(1) Sorte de burnous avec manches.

cavaliers en burnous se tiennent immobiles sur leurs petits chevaux, le fusil droit sur la selle, pour protéger la piste, car la forêt n'est pas sûre. Au passage du Général, cavaliers et bûcherons s'inclinent, en abaissant devant eux leurs fusils et leurs cognées. Puis les cavaliers s'élancent à la poursuite de nos voitures, paraissant et disparaissant comme les personnages d'un conte romantique, au milieu de ces cèdres eux-mêmes à la mesure des légendes...

On ne reste jamais très longtemps parmi les arbres, et la rapidité de l'auto abrège encore ce plaisir. Ces forêts de l'Atlas forment dans la montagne de longs rubans étroits, séparés par des cuvettes profondes, remplies de ces gros cailloux ronds qui semblent avoir été roulés par des ruisseaux de feu, comme en était jonchée la vallée au-dessous du poste d'Ito. Les cèdres ne s'aventurent guère au-dessous de quinze cents mètres. Dès que le terrain se creuse, ils s'arrêtent. Il faut à

leurs racines un sol couvert de neige la plus grande partie de l'année, et qui en conserve pendant l'été l'humidité et la fraîcheur. D'en bas, on les voit tout là-haut, penchés au bord des cirques, comme les sentinelles géantes de l'immense troupe forestière qui se presse derrière eux. On dirait qu'ils redoutent la tristesse de ces dépressions stériles, auxquelles les indigènes donnent souvent le nom de vallées de la peur ou de la mort, et qui semblent emprisonnées dans leur grand cercle tragique.

Au fond de ces lugubres vallées, deux lignes de cailloux marquent seules le chemin à suivre — mince trace d'une volonté ordonnée, continue, tout à fait étrangère aux gens de ces montagnes, et qui est déjà de la conquête. De loin en loin, un petit buisson d'hommes, cavaliers ou fantassins, assurent notre sécurité, présentent les armes au passage; et nous les laissons derrière nous à la solitude et au brouillard... La nuit vient; la pluie menace; il faut se

hâter pour atteindre avant l'obscurité complète le poste de Timhadit. Nos voitures filent rapidement à travers les pierrailles, sur la piste à peine tracée, dans ce pays à peine soumis, échappant aux ténèbres et au danger avec une si belle aisance qu'on semble presque ridicule d'avoir des armes avec soi. Autour de nous, ce n'est plus que choses vagues, formes imprécises, espaces vides que la brume remplit, pâles éclaircies dans lesquelles on aperçoit des collines en pain de sucre, des restes d'anciens volcans, une nature tourmentée, d'une géologie fiévreuse, des crêtes boisées qui s'éloignent, les grands gestes d'adieu des cèdres, et quelquefois un long squelette blanc, avec ses branches nues, déchiqueté, funèbre, et qui semble dans le brouillard un perchoir fantastique pour des oiseaux fabuleux... L'humidité nous pénètre; cette fin de journée est glaciale. Dans ce crépuscule de pluie on devient plus sensible à l'hostilité des choses. Les pressentiments

du soir, les vaines inquiétudes commencent à vous traverser l'esprit. Pourquoi le sort qui a frappé les cèdres du Liban et de la Kabylie épargnerait-il ceux-ci? Pourquoi les forêts de là-bas vont-elles à une mort inévitable? N'y a-t-il pas une opposition mystérieuse entre la vie de ces arbres d'un autre âge et notre propre vie? On dirait qu'ils ne peuvent subsister qu'en pleine liberté, au milieu de solitudes quasi vierges, dans lesquelles n'habite qu'une humanité primitive. L'administration de nos bois triomphera-t-elle de cette humeur, de ce dégoût, évident chez ces arbres, pour notre civilisation? Continueront-ils de se reproduire et de vivre quand nous serons installés parmi eux, ou bien se laisseront-ils aller à leur penchant naturel vers le renoncement et la mort?...

Soudain, des coups de feu. Une fusillade enragée. Des flammes qui sortent du canon des fusils et s'éteignent aussitôt. Une troupe de burnous flottants enveloppe

nos automobiles dans un tourbillon de chevaux. Ce sont les goumiers du poste et les partisans indigènes venus pour rendre les honneurs. Devant nous surgit de la plaine un cône volcanique, comme nous en avons deviné d'autres déjà dans le brouillard. Par des lacets rapides nos voitures l'escaladent, toujours suivies, précédées, entourées des cavaliers fantômes, qui sans s'embarrasser du chemin et toujours déchargeant leurs armes, font l'assaut du cratère au milieu des cailloux qui roulent, des moutons et des chèvres qui regagnent le douar installé sous la protection du poste, et qui s'affolent et fuient de tous côtés, des ânes, des mulets chargés de madriers ou d'approvisionnements pour les troupes, et qui se débandent et se mêlent à cette fantasia sous la pluie. C'est une vraie ballade du Nord, l'assaut dans les nuages! Une balle siffle à nos oreilles. Sans doute, parmi ces partisans qui font parler la poudre, tout le monde n'est pas également satisfait de notre pré-

sence ici... Puis, un coup de clairon, une gaie sonnerie, un réseau de fil de fer barbelé, une porte, des baïonnettes. Nous sommes au sommet du volcan, dans le poste de Timhadit.

CHAPITRE II

UN POSTE DE L'ATLAS

Ce poste de Timhadit se dresse en plein pays hostile, au milieu de ces Berbères de l'Atlas passionnés d'indépendance, et qui sont à leur manière d'une essence aussi primitive, aussi rare que les cèdres de leur forêt. Depuis le fond des âges ils n'ont jamais connu de maîtres étrangers. Les Romains ne les ont jamais soumis; les plus grands Sultans du Maroc, qui tinrent un moment sous leur pouvoir toute l'Afrique du Nord et l'Espagne, ne les ont pas domptés davantage. Tels Salluste les a peints dans sa *Guerre de Jugurtha,* tels ils sont encore aujourd'hui, après plus de deux mille ans. L'Islam a passé sur eux sans toucher à leur vie profonde. Ils se

disent bien musulmans, mais ils ignorent tout du Coran, car ils ne parlent pas l'arabe, et leur religion véritable c'est le culte de leurs saints locaux, l'adoration des sources, des pierres, des arbres sacrés, une religion toute d'instinct qui peuple le monde de génies, de forces bienveillantes ou hostiles. La seule autorité politique qu'ils reconnaissent est celle de leurs assemblées, où les Anciens délibèrent sous le regard de la foule. Mais cette foule est prodigieusement versatile, tracassière et frondeuse, inquiète du pouvoir qu'elle confie, divisée en partis toujours prêts à se trahir afin de faire triompher leur intérêt ou leur passion. Leur seule loi, c'est la coutume. Mais cette coutume est constituée par un ensemble d'usages, d'une complexité si grande, d'un formalisme si étroit, d'une application si difficile dans son menu détail, qu'au lieu d'être un principe d'ordre, elle devient une source de désordre. Pour cacher une raison d'intérêt, justifier une querelle, c'est un jeu de

découvrir dans le maquis de ce droit coutumier quelque usage violé, en sorte que, par un paradoxe étrange, le respect de la tradition vient fortifier ici l'anarchie.

Pour un rien les fusils partent. Tout est matière à dispute chez ces populations belliqueuses : une source, un bois, un pâturage, une femme, une bête volée, un fusil, une poignée de cartouches. On se bat indéfiniment de famille à famille et de tribu à tribu. Combats souvent peu meurtriers, mais dont la répétition finit si bien par épuiser les villages et les douars qu'il en est où l'on chercherait vainement un homme aux cheveux gris. Ici, vraiment, la guerre donne sa couleur à la vie : c'est un entraînement pour les uns, une source de profit pour les autres, un divertissement pour tous. Et cela dure jusqu'au jour où l'un des partis en guerre, quelquefois les deux ensemble, gênés dans leurs occupations plus terre à terre, mais plus utiles à leur vie, souhaitent de remiser les armes dans un coin pour prendre en main la

charrue ou la faucille et mener paître leurs troupeaux. Alors on se donne rendez-vous chez un marabout du voisinage, on égorge un mouton devant sa porte, on lui offre du bétail, du grain, des douros trébuchants, moyennant quoi le saint homme convoque les parties adverses dans l'enceinte sacrée de sa demeure, écoute les raisons de leur dispute, qu'il connaît aussi bien qu'eux, leur fait à son tour un discours où il donne à chacun également tort et raison, puis tout le monde récite la *Fatiha,* la bénédiction coranique, et la querelle est un moment suspendue.

Ainsi vivent ces Berbères, qui réalisent une gageure, peut être unique dans l'histoire, d'avoir sauvé leur liberté au milieu d'une complète anarchie. Aujourd'hui, ils nous opposent la même résistance farouche qu'ils ont offerte jadis aux Romains et aux Arabes. Depuis plus de deux mille ans, ils n'ont perdu aucune des qualités de force, de souplesse et de ruse que Salluste

admirait chez eux. Nus et le couteau entre les dents, ils s'avancent, la nuit, en rampant sous les fils de fer barbelés, pour poignarder nos sentinelles. Jusque sous le mur du projecteur ils trouvent le moyen de voler des sacs d'orge, et lorsque l'alarme est donnée et que le phare éclaire le terrain, c'est tout juste s'il fait miroiter dans la pierraille un peu du grain tombé par l'ouverture d'un sac... On en a vu pénétrer à la faveur des ténèbres dans un campement de trois mille hommes, se faufiler sous les tentes, arracher aux soldats endormis leur lebel que, suivant la consigne, ils gardent pendant leur sommeil attaché au poignet... Quelquefois, après un marché ou une fête, des cavaliers décident tout à coup de faire parler la poudre, et vêtus de leurs plus beaux caftans, sur leurs selles brillamment ornées, ils vont surprendre à l'improviste des hommes qui font la corvée d'eau... Dès qu'ils sont attaqués, des feux allumés sur les cimes les rassemblent, avec une vitesse incroyable,

de tous les points de l'horizon. La rapidité de leurs chevaux, leur habileté à utiliser le moindre accident de terrain en font des adversaires redoutables, surtout pour les convois et les trains régimentaires que nos troupes traînent avec elles, et qu'ils guettent de préférence, car ce qui leur plaît par-dessus tout dans la guerre, c'est encore le pillage. Nos obus ne les effraient pas; ils accourent au bruit du canon, cavalcadent sous nos mitrailleuses. Eux-mêmes sont fort bien pourvus d'armes du dernier modèle. Les agents de l'Allemagne, établis en zone espagnole, leur font passer abondamment des munitions et de l'argent. Les fusils à longs canons, les antiques moukhalas à capsule, incrustés d'os et annelés d'argent, ne servent guère que pour les fantasias, et contre nous ils utilisent des fusils 74, des winchester, des martini, des mauser, voire des lebel qu'ils ont volés dans nos postes ou achetés n'importe quel prix à quelque déserteur de la Légion, à des contrebandiers espagnols, et pour les-

quels ils paient jusqu'à deux francs la cartouche.

Tout le long de l'Atlas ils ont formé, pour nous combattre, de vastes groupements de tribus, véritables confédérations obéissant à des chefs qu'ils se sont donnés eux-mêmes ou qui se sont imposés à eux par l'autorité de leur famille, leur énergie, leur éloquence, la combativité des fidèles qu'ils ont su rassembler autour de leur personne, le nombre de leurs cartouches et la qualité de leurs fusils. Mais dans ces confédérations il y a toujours quelques tribus disposées à se séparer des autres; et dans l'intérieur des tribus des mécontents toujours prêts à soutenir à coups de fusil leur opinion personnelle. Des haines et des jalousies opposent sans cesse entre eux les personnages importants. Les familles elles-mêmes sont profondément divisées; et ce n'est pas la moindre cause de faiblesse de ces groupements éphémères formés autour d'un chef, que ces disputes entre pères et enfants, entre frères, neveux

et cousins, qui tous ont leurs partisans et liquident invariablement leurs querelles par la trahison et le meurtre.

Au milieu de ce désordre berbère qui essaie de se discipliner contre nous, un poste comme celui où nous arrivons ce soir, c'est une pensée qui travaille derrière sa ceinture de murailles, de mitrailleuses et de canons. Là vient aboutir l'écho de toutes les passions qui agitent les tribus, des intérêts qui les divisent, des raisons qui les rassemblent, des disputes entre les familles, des résolutions qui se prennent aux marchés et aux moussem (1), des palabres entre chefs dans ces kasbah de terre rouge qui ne présentent au dehors que d'étroites meurtrières pour laisser passer le fusil, mais d'où s'échappent aussi bien des secrets, — bref, tout le drame de cette montagne qui se défend et qui se trahit.

(1) Fête d'un saint d'Islam.

Ce qui fait la vraie valeur de ces petites forteresses, c'est moins leur armement et leur position stratégique que l'intelligence du chef qui les anime de sa vie, l'art avec lequel il pratique tout un délicat travail d'information, de diplomatie, d'intrigue. Dans cette extrême confusion des partis et des querelles, ce n'est pas une tâche aisée de contrôler les rumeurs contradictoires, de distinguer les personnages sur lesquels nous pouvons nous appuyer, de nous mettre en relation avec eux sans toutefois les compromettre, de les attirer à nous par l'appât d'un profit, d'une augmentation d'influence, au besoin par de l'argent. Il s'agit de rallier autour de ces murailles une clientèle de gens qui se déclarent franchement nos amis et font à l'occasion le coup de feu à nos côtés. D'autres, sans se reconnaître ouvertement nos partisans, trouvent leur avantage à vivre en bon accord avec nous, fréquentent nos infirmeries et les marchés qui s'établissent toujours à l'abri de nos postes. Peu à peu ils

arrivent à considérer notre venue comme une source de profit et un gage de sécurité; et ces alliances non déclarées sont parfois plus profitables qu'une amitié ouverte, car par leur intermédiaire nous arrivons à agir sur des tribus que leur hostilité ou leur éloignement aurait dérobées tout à fait à notre influence immédiate. Puis, quand la patiente besogne de ces postes perdus nous a ménagé partout des intelligences et des amis, nous poussons plus loin nos colonnes, qui ne rencontrent plus devant elles qu'une résistance amoindrie, et nous établissons plus avant un autre fortin tout pareil, où recommence le même travail de pacification, d'entente et de désagrégation.

Cette méthode d'action conquérante — merveilleusement adaptée à un pays où toute la vie se passe entre la bataille et le palabre, où même au cours d'un combat les adversaires ne cessent pas de s'envoyer des messagers, où pour tout dire, la parole est aussi active que le fusil, — le général

Lyautey l'a reçue du général Gallieni lorsqu'il travaillait avec lui à Madagascar et au Tonkin. Il l'a appliquée lui-même avec un rare succès aux confins de l'Oranie, mais nulle part avec une telle ampleur que sur ce front de l'Atlas.

Depuis le Riff jusqu'à Agadir, sur dix-sept cents kilomètres, on rencontre ces postes, ces instruments de guerre et de diplomatie, les uns encore accrochés aux premières pentes de l'Atlas, les autres déjà profondément établis dans les vallées; tantôt très rapprochés et se donnant pour ainsi dire la main, comme dans la région de Taza où l'ennemi se montre particulièrement agressif, tantôt séparés par des distances considérables et dans une solitude complète, comme ce fort de Timhadit placé au cœur de la forêt.

Ils se ressemblent tous. C'est sur une position dominante une enceinte de pierres, entourée d'un fossé et d'un réseau de fils de fer barbelés; des baraquements pour la troupe couverts de tôle ondulée

avec de lourds cailloux pour empêcher que la toiture s'envole sous l'effort de la bourrasque; des amoncellements de sacs de grains, de chaux, de madriers, de matériaux de toutes sortes, destinés au poste lui-même ou à d'autres postes plus lointains; aux angles, une petite redoute avec canons et mitrailleuses; une assez haute plate-forme pour y placer un projecteur; et, dominant le tout, la longue perche de la télégraphie sans fil qui relie cet endroit perdu avec le reste du monde... Quelquefois un jardin, des fleurs, quelques légumes, des arbres si l'espace le permet; et dans l'architecture, un détail agréable si l'officier et les maçons qui ont construit le bordj ont eu le goût de l'égayer d'un peu de pittoresque local.

Sur le cratère de Timhadit, la fantaisie s'est donné peu de carrière. Il y a tout juste de la place pour les approvisionnements et les hommes. Les bâtisses aux toits de tôle ont toutes le morne aspect des constructions du Génie. Nulle trace de

jardin ni de verdure. Mais ce soir, la fumée du bois de cèdre qui alimente les foyers où l'on fait la cuisine, et que le vent promène à travers les bâtisses et les matériaux entassés, embaume tout cela d'un parfum d'encens et de chapelle, certes bien inattendu dans ce réduit militaire !

Au pied de la colline j'aperçois des feux qui brillent, des paillotes, des tentes, des ânes, des moutons, des chèvres, toute une population errante venue chercher refuge à l'abri de nos canons. Un éclair jailli de l'antenne de la télégraphie sans fil éclaire une seconde l'immense paysage triste, dans lequel s'agite une vie qui n'a pas changé depuis des siècles, une vie toujours instable, toujours en mouvement, qui se déplace avec les saisons et les querelles des tribus, et qui connaît l'inquiétude et le danger quotidien, comme aux plus vieux âges du monde. La montagne, les cèdres, tout le vaste décor s'illumine un instant, et aussi cette pauvre existence d'en bas, des bêtes et des gens parqués dans

leur enceinte épineuse. Et c'est comme si tout à coup surgissait de la nuit des temps une image de vie très ancienne, qu'on croyait évanouie à jamais. Puis, le bref éclair disparu, tout retombe à son mystère. On serait presque tenté de croire que rien de tout cela n'a jamais existé, si du fond des ténèbres on n'entendait monter le chant d'un homme qui rentre au douar et signale ainsi son approche, pour éviter que le veilleur lui envoie un coup de fusil.

Ah! c'est bien mélancolique dans ce crépuscule mouillé, ce chant qui monte, ces feux qui brillent, ces abois de chiens, ces flaques d'eau qui font un peu partout dans la plaine des miroirs moins brillants à mesure que la nuit vient, ces croupes chargées d'arbres à peine visibles maintenant et qui s'avancent comme des menaces sur la morne plaine sans vie, et cette poignée d'hommes de France échoués sur ce cône volcanique! Comme aux Territoriaux d'Ito, c'est une singulière aventure qui leur est arrivée au milieu de la vie, à ces

gens de Narbonne, de Béziers, de Carmaux, de venir monter la garde au sommet de ce cratère, au milieu de cette forêt, au pied de cette haute perche qui pourrait en quelques minutes les faire communiquer avec leurs foyers lointains, mais qui n'est pas dressée ici à l'usage de la tendresse... En dépit des canons, des mitrailleuses, du projecteur, de tout cet appareil guerrier d'une complication si moderne, l'existence qu'ils mènent ici n'est pas très différente de celle d'une légion romaine, campée il y a plus de deux mille ans dans les montagnes de Kabylie contre les Berbères de Jugurtha. D'un bout à l'autre de l'année, il faut escorter les convois, bâtir ces postes, les défendre, faire colonne en toute saison dans ce pays diabolique. Pas d'eau, pas de chemins tracés; des pierrailles et des pierrailles; des marches épuisantes dans les neiges, les boues de l'hiver, sous l'effrayant soleil d'été; des jours torrides, des nuits glacées sous la petite tente ou des abris de fortune; des

vivres souvent avariés et qui n'arrivent toujours qu'avec parcimonie, en quantités strictement mesurées par suite de la lenteur et de la difficulté des convois; les fièvres, la dysenterie, un climat excessif où la fatigue devient aisément mortelle; le morne ennui particulier à ces pays dépourvus de tous les aspects de la vie que nous aimons chez nous; l'isolement entre ces petits murs d'où l'on ne peut sortir sans risquer un coup de fusil; l'exil dans ces endroits écartés où l'on reste des semaines, quelquefois plusieurs mois, séparé du reste du monde, sans une nouvelle, sans une lettre, lorsque le mauvais temps rend la piste impraticable, ou qu'un « salopard » aux aguets a assassiné le courrier; et par-dessus tout cela, le vague sentiment amer qu'au milieu de la grande rumeur du front de France, tout cet effort ingrat est un peu oublié ou méconnu...

C'est pourtant une dure et belle histoire, cette conquête du Maroc en pleine

guerre européenne, avec des forces considérablement diminuées ! Dès les premières semaines du mois d'août 1914, on avait dû embarquer pour la France la moitié des troupes d'occupation. Les bataillons d'Afrique avaient été vidés de leurs meilleures unités. Il ne restait, en fait de Légionnaires, que des Allemands, des Autrichiens, des Hongrois; et la proximité de la zone espagnole favorisait les désertions. Les régiments de vieux Sénégalais aguerris se battaient dans les Flandres. Les jeunes ne les remplaçaient point — le soldat noir ne s'improvise pas comme le soldat européen, voire algérien ou marocain, — et ces recrues ne composaient qu'une troupe médiocre en face d'un adversaire de la valeur des Berbères.

Avec ces pauvres éléments, ces légionnaires, allemands pour la plupart, ces soldats noirs improvisés, quelques bataillons de tirailleurs algériens, des coloniaux usés par des fatigues excessives, et quelques régiments de territoriaux du

Midi, il a fallu tenir cet immense front de l'Atlas, donner sans cesse l'impression de la force à des gens belliqueux naturellement inclinés à prendre pour de la faiblesse toute inaction prolongée, et en dépit de notre désir de recourir surtout à des moyens pacifiques, nous montrer d'autant plus entreprenants que nous étions moins nombreux. Partout nous avons résisté à la poussée des tribus, auxquelles les émissaires allemands racontaient tous les jours que nous étions battus en Europe, et qu'elles n'avaient qu'un suprême effort à donner pour nous expulser du pays. Partout nous avons affermi notre occupation ancienne, agrandi au delà de tout espoir les régions pacifiées, mis à profit le trouble même apporté par le conflit et la rupture des traités qui paralysaient notre action, pour créer librement des routes, des chemins de fer, des ports, des villes, réveiller ce pays mort et l'animer comme par enchantement... Mais les événements formidables qui se sont déroulés sur notre sol

ont fait paraître peu de chose cette œuvre magnifique et lointaine. Peut-être aussi parce que la lutte s'est poursuivie sans à-coup, grâce à une vigilance et une méthode parfaites, est-on trop disposé à croire que la tâche était facile et que les choses ne pouvaient se passer autrement. Et surtout, pendant dix années, nous avons été fatigués d'une longue suite irritante de négociations et d'accords, que nous lisions dans les journaux d'un œil inquiet et lassé sans en comprendre le détail, mais où chacun sentait trop bien des menaces secrètes d'où nos ennemis, à leur moment, pourraient faire sortir la guerre. En sorte qu'en dépit du succès que nous y rencontrons, le Maroc porte sur lui la défaveur d'avoir été pour nous si longtemps une terre d'inquiétude, un sujet de disputes passionnées à la Chambre, un champ de bataille toujours ouvert pour deux diplomaties rivales...

Ainsi s'en va ma rêverie sur ce cratère de Timhadit, entre les quatre murs de la

chambre qu'un officier de poste a mise à ma disposition. Dehors, il pleut à verse. La première pluie d'automne, mêlée d'éclairs et de tonnerre, crépite sur la tôle ondulée, plaque les bâches sur les sacs de grains. Du cèdre brûle dans la cheminée, emplissant l'étroite pièce de son odeur de chapelle. Arbre vraiment merveilleux à tous les moments de sa vie, merveilleux dans la montagne, merveilleux dans l'architecture des cités, merveilleux quand il flambe et qu'il exhale son âme en parfum! Sur les murs blanchis à la chaux, pendent quelques tapis berbères, avec des raies blanches et noires et les croix de couleur vive qui en sont le décor le plus fréquent. A la patère est accroché un bras de buis verni — le bras articulé du maître du logis, qui a laissé son bras de chair et d'os dans quelque tranchée du front de France, et qui suspend celui-là, plus encombrant qu'utile (si perfectionné qu'il soit), comme on suspend à la muraille sa canne ou son parapluie. Devant les vitres, mêlés aux éclairs

de l'orage, passent les longs sillons violets de la télégraphie sans fil... Et l'odeur de la fumée qui, mieux que ma course rapide, me fait entrer dans la forêt et le mystère de ses cantons perdus où personne encore n'a mis le pied ; ces croix sur ces tapis (qui sont peut-être un souvenir du temps où le Christianisme avait pénétré ces montagnes, et qui, à travers les âges, ont conservé la valeur d'un talisman) ; ce bras inerte qui travaille ici, comme le bras vivant a travaillé sur la Somme et à Verdun, et qui relie l'obscur combat qu'on mène dans cette montagne à la grande lutte de France ; ces étincelles bleues, ces mots, ces pensées, ces ordres envoyés par delà des lieues de solitude et de silence, cette électricité docile, si étrange au sommet de ce cratère qui, dans la nuit des temps, éclairait l'immensité de son incendie sauvage, — tout cela remplit cette chambre d'une rare poésie, sur laquelle flotte, insaisissable mais partout répandu, le sentiment de la montagne hostile.

CHAPITRE III

HALLALI DANS LA MONTAGNE

Nous voici lancés de nouveau à travers la brume et la pluie, dans le paysage indéchiffrable de lave et de volcans éteints. Sur les hauteurs dénudées ou sous les branches retombantes des cèdres, brillent les feux allumés par les patrouilles chargées de surveiller tout un pays hostile, où des regards invisibles épient la fuite de nos voitures, au milieu de ces déserts qui, jusqu'à aujourd'hui, n'avaient jamais vu passer que des tentes et des troupeaux. D'un ciel livide s'échappent çà et là de grands éclats de lumière argentée. Et nous allons de cirque en cirque, de défilé en défilé, contournant un monticule, franchissant un pli de terrain, pour retrouver

toujours les mêmes dépressions glissantes et pierreuses, la même tristesse, les mêmes feux, la même solitude avec son double rang de cailloux, et au bord de la piste toujours ces petits buissons d'hommes qui protègent notre passage et rendent les honneurs sous la pluie.

En vérité ce n'est pas un chemin, c'est une pensée que nous suivons derrière l'auto du Général qui file devant nous, dérape, fait de grandes embardées, mais va toujours son train ; c'est une pensée qui se glisse, s'insinue par cette vallée au cœur des tribus ennemies. Nous roulons depuis Timhadit dans des régions tout à fait insoumises. Hors de l'étroit couloir gardé par les bivouacs dont nous voyons briller les feux, et par ces piquets de soldats échelonnés dans la vallée, l'insécurité est complète. A notre droite et à notre gauche, s'étendent les domaines où règne le prestige des deux grands chefs berbères qui dominent le Moyen Atlas : Sidi Raho et Moha Ou Hammou le Zaïani. Person-

nages assez mystérieux, qu'aucun officier de chez nous n'a jamais vus face à face, et dont les caractères, si l'on en croit la légende qui s'est formée autour d'eux et les renseignements de nos postes, seraient aussi violemment contrastés que les rayures blanches et noires qu'on voit sur les tapis berbères.

Moha Ou Hammou le Zaïani est un vieillard de plus de soixante-dix ans. Jadis petit chef de tribu, comme tous les cheikhs de l'Atlas il tenait son pouvoir des Anciens qui l'avaient élu en jetant, suivant la coutume, une poignée d'herbe devant lui. Mais cela est vite fané, une poignée d'herbe dans la montagne! Pour asseoir son autorité au-dessus de l'opinion changeante, il accepta ou sollicita, je ne sais, du sultan Moulay Hassan, le titre de caïd, ce qui valut au Sultan la satisfaction illusoire d'être représenté en pays insoumis, et à Moha le bénéfice beaucoup plus positif de recevoir des fusils. En ce temps-

là, dans la montagne on ne se servait encore que de vieux moukhala à pierre ou à capsules : une douzaine d'armes plus modernes donnaient à qui les possédait un avantage décisif dans les querelles intestines.

Quelques coups de fusil, judicieusement distribués, avaient déjà fait du Zaïani un chef craint et respecté, quand, à la mort d'Hassan, des soldats chérifiens, mal payés et manquant de tout, vinrent se mettre à son service et constituèrent autour de sa personne une solide garde du corps. Appuyé sur ces mercenaires (qu'il payait, m'a-t-on dit, avec le produit d'un impôt prélevé chez les prostituées, nombreuses dans les grosses bourgades), il réussit peu à peu à établir sa puissance au-dessus des assemblées anarchiques. L'individualisme forcené de la race se retrouve tout entier dans la façon dont le vieux chef comprend l'exercice du pouvoir. L'autorité des Anciens, la force de la coutume, les influences religieuses, tout a dû céder devant lui.

Partout à la tête des tribus ou des fractions de tribus, il a placé ses enfants et ses neveux, qui font peser sur les biens et les personnes l'arbitraire le plus absolu. Sa fortune s'élèverait, paraît-il, à plusieurs millions, tant en troupeaux qu'en argent, — vieilles pièces d'or de cent francs, à l'effigie de Louis XIV et de Louis XV, doublons espagnols, douros portugais, voire des écus tournois, comme en étaient remplis les coffres qu'en septembre 1914 nos spahis trouvèrent dans son camp, lorsqu'ils l'emportèrent d'assaut. On raconte que dans ses kasbah de terre rouge, il mène une vie dissolue, et que ce septuagénaire n'admet dans son harem que des femmes de dix-sept à vingt ans. Mais en dépit de tout cela, il jouit d'un prestige immense : prestige de l'homme fort chez des gens qui n'estiment rien autant que la force, prestige de l'homme riche au milieu de populations très pauvres, prestige enfin que revêt aux yeux de tout ce monde si attaché à ses coutumes, le chef assez

puissant et audacieux pour les violer.

Au cours de la dure campagne que nous menons depuis tantôt dix ans contre lui, nous lui avons porté de rudes coups, mais lui aussi nous a fait la vie dure, entraînant sans cesse ses hommes à l'attaque de nos garnisons, de nos colonnes, de nos convois; répandant sur notre compte de faux bruits dans les marchés; trouvant toujours des raisons pour exciter ses partisans dès qu'il les sentait faiblir. Cependant, aujourd'hui, de nombreux indices font croire que notre vieil adversaire commence à perdre confiance. Sa famille ne serait pas une famille berbère si elle n'était profondément divisée. Ses fils, ses neveux se haïssent de ces haines irréductibles qui, pour se satisfaire, n'hésitent pas à trahir les intérêts de la tribu. Déjà l'un de ses fils a fait sa soumission. Peut-être le jour est-il proche où l'on verra le vieux roi de la montagne, le Zaïani lui-même, venir nous demander l'aman...

L'influence de Sidi Raho est autrement

subtile et difficile à saisir. Il ne dispose pas, comme le Zaïani, d'une force armée autour de lui : il est seul ou presque seul, mais un mot tombé de sa bouche peut rassembler autour de sa personne une foule de guerriers. Ce n'est pas non plus un marabout tenant d'une longue suite d'ancêtres le pouvoir des miracles, mais un respect religieux l'environne, un charme mystérieux attire autour de lui les imaginations et les cœurs. De quoi est faite cette force secrète? On le représente comme un homme juste, désintéressé, d'une dignité parfaite — qualités rares en tous lieux, et surtout dans ce pays de violence où les passions s'opposent avec une brutalité primitive. Mais il y a évidemment autre chose dans l'attirance qu'il exerce, autre chose qu'il faudrait être soi-même un Berbère pour sentir. Il est de ces hommes dont on dit qu'ils ont le bonheur sur leurs épaules. Ils marchent et on les suit, ils parlent et on leur obéit. Quand ils meurent, on leur élève un tombeau, une

petite kouba bien simple, dont la blancheur éclate, comme une pensée rare, dans l'aridité d'alentour; et pendant des générations, les femmes viennent là prier, demander des enfants, se guérir de leurs maux, invoquer le génie toujours vivant dans ces pierres. Car, au fond de l'âme berbère, à côté de ce goût effréné d'indépendance qui aboutit à l'anarchie, il y a un profond besoin d'aimer, de suivre des individus puissants, qui va jusqu'à l'idolâtrie et qui explique que la seule, la vraie religion de ces gens, c'est l'adoration des morts dans lesquels ils ont reconnu ou cru voir de la grandeur.

Sidi Raho aura un jour sa kouba dans quelque endroit de la montagne. Déjà la vénération des femmes l'entoure, de son vivant, d'une atmosphère miraculeuse. Leur passion et leurs bavardages ont autant fait pour son prestige que pour le Zaïani les fusils de Moulay Hassan et les soldats d'Abd-el-Aziz — ce qui n'a rien pour surprendre, car de tout temps les femmes ont

eu dans la société berbère une autorité morale que la civilisation arabe ne leur a jamais accordée. La force de cet homme s'alimente de toutes les choses, sentiments, pensées, usages, que le Zaïani brutalise. Chez lui aucune cupidité, nul grossier désir du pouvoir. Il est pauvre. Il y a dix ans, il possédait une kasbah près de l'endroit où nous avons construit le poste d'Anoceur; il avait là des troupeaux. La kasbah, nous l'avons détruite. Dieu sait où sont allés ses moutons! Sidi Raho est ruiné, mais il nous fait toujours la guerre. C'est un saint, un irréductible, une flamme, un de ces feux qu'on allume sur les sommets au moment du danger et qui rallient autour d'eux tous les gens des tribus; c'est un brûlant appel aux armes, un accent passionné, dont on retrouve l'écho dans ces poèmes qu'improvisent ici les femmes, et qui, dans leur naïveté, expriment un attachement si tragique à tant de choses menacées, aux marchés bombardés par nos avions, aux kasbah

abandonnées, aux tentes, aux troupeaux qu'on emmène toujours plus loin dans la montagne, au coin de la forêt où l'on allait faire du bois, à la source, au pâturage — lamentations touchantes, orgueil d'un combat heureux, brûlant désir de continuer de vivre comme on a toujours vécu

O Aïcha! O Doho! O jeunes filles!
Si Roumi je dois être,
Qu'ai-je besoin de moutons?
Qu'ai-je besoin de l'étrier
Où j'engage mon pied?...

C'est tout cela et bien d'autres choses encore que nous ne savons pas ou que nous ne pourrions comprendre, qui forment le prestige de ce personnage singulier, que mon compagnon de voiture a vu, un jour, de loin, se retirant dans la montagne après un combat malheureux, au pas de son grand ambleur gris, avec, pour toute escorte, un serviteur cramponné à la queue de sa monture, et qui portait derrière lui, au bout d'un long bâton, un petit drapeau jaune...

Qu'y a-t-il donc dans ces montagnes, torrides en été, glaciales en hiver, pour inspirer à tous ces gens tant d'acharnement à les défendre? Depuis que nous leur avons interdit l'accès des plaines, où ils descendaient aux derniers jours de l'automne pour se mettre à l'abri des rigueurs de la saison et mener paître leurs troupeaux, leur existence est devenue terriblement difficile. L'hiver est dur sous la tente toute chargée de neige! Et la plupart, ils sont à demi nus, n'ayant d'autre vêtement qu'une simple djellaba de laine... Comment faire vivre les troupeaux, les bœufs, les moutons, les chèvres, quand tout disparaît sous la neige?... On en voit conduire leurs bêtes jusqu'à portée de nos canons, en pleine zone balayée par nos mitrailleuses et nos obus, risquant la mort plutôt que de laisser le bétail mourir de faim... La misère, la maladie les ravagent, assurent nos médecins qui les voient défiler dans les infirmeries des postes, où, si insoumis qu'ils soient, ils vien-

nent en grand nombre demander qu'on les soigne. « Voilà dix ans que je leur fais la guerre, me dit mon compagnon de route, l'ancien officier instructeur des tabors chérifiens, et je crois bien les connaître. Ce sont des gens admirables ! Et ce n'est ni vous ni moi qui leur reprocherons, n'est-ce pas? de nous recevoir à coups de fusil. » Et cet homme à la fois sensible et dur, comme sont souvent les militaires, conclut avec mélancolie : « Je les aime et je les tue... »

Le plus surprenant peut-être, c'est que ces Berbères de l'Atlas, si acharnés à se défendre, montrent une aisance étonnante à s'adapter, sinon à notre esprit, du moins aux formes pratiques de notre activité, dès qu'ils descendent dans la plaine et qu'ils vivent à notre contact. Ce sont eux qui, déferlant sans cesse des montagnes où la vie est difficile, vers la plaine où elle est plus douce, constituent le vrai fond de la population maughrabine et donnent au Maroc le caractère tout à fait original d'un

pays d'Islam travailleur et peu fanatique. La civilisation musulmane les ayant à peine effleurés, ils ne lui ont pas emprunté ce noble amour de la paresse, ce mépris du travail qui caractérise l'Orient. Ce n'est pas une humanité raidie, comme l'Arabe, dans les préceptes d'un Livre qui commande toutes les pensées et tous les actes de la vie. Actifs, gais, ouverts, âpres au gain, politiciens, bavards, frondeurs, ils ont beaucoup du caractère des paysans de chez nous et même physiquement leur ressemblent avec leur physionomie avisée, leur collier de barbe peu épaisse, leurs traits frustes et qui n'ont rien de la régularité sémitique. Dans les villes de l'intérieur et de la côte, on les reconnaît tout de suite au milieu des populations moresques si affinées et si molles. Partout on les rencontre sur les chantiers et les routes. Ils ont fourni presque tous les soldats de cette division marocaine, fameuse sur le front de France. Volontiers ils vont travailler à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, dans nos

usines de guerre. Ils secondent intelligemment l'effort que nous faisons pour vivifier le vieil empire du Moghreb. Et s'ils luttent encore contre nous dans ce réduit de l'Atlas, c'est de la même façon qu'ils luttaient contre Rome, par amour de la liberté et non par cet esprit de fanatisme religieux qui éternise, même après la défaite, de vagues espoirs de guerre sainte toujours vivants au fond du cœur.

De chaque côté de la vallée, les montagnes s'étaient insensiblement rapprochées, et nous arrivions maintenant au fond d'un cirque de rochers couvert de chênes verts et de cèdres, qui semblait infranchissable. Là commence le col de Tarseft, point de passage délicat, très propre à favoriser une embuscade des rebelles dont on signalait les vedettes à deux ou trois kilomètres de chaque côté de la route. Car il y avait là une route, une véritable route, que nos soldats avaient tracée d'hier, et où nos voitures commen-

cèrent de monter avec une peine extrême, tant la pente était rapide et rendue glissante par la pluie. Cette route s'élevait en lacet à travers un maquis d'arbres arborescents, que dominaient de place en place les cèdres, grands seigneurs de ces bois. Leurs ramures sombres largement étalées laissaient passer des faisceaux de lumière, qui déchiraient de traits éblouissants les brumes pareilles à des fumées bleuâtres accumulées sous leurs branches. D'un côté du chemin, ils écrasaient de leur puissance notre passage de fourmis en voyage; de l'autre, nous les dominions, et l'on apercevait de haut leurs cimes, le plus souvent fracassées, qui s'étalaient en belles nappes vertes aux bords harmonieusement ployés.

Au milieu de cette nature où les arbres et les hommes semblent les débris d'un ancien monde, tantôt l'esprit s'abandonnait au plaisir d'aller si librement et si vite à travers l'âpreté des choses et l'hostilité des gens, d'avancer dans ce chaos comme sur une route de France, et de surprendre ce

matin, à son réveil, cette forêt presque vierge; tantôt on cédait au regret de penser que nous allions bouleverser tant d'usages d'autrefois, pour établir à la place d'une naïve anarchie nos disciplines d'Europe, comme si nous étions assurés de l'excellence de notre civilisation, et que, sous l'ordre apparent de nos sociétés policées, il n'y eût pas autant de brutalité foncière, d'égoïsme et de désordre. Et comme on voit, dans les poésies arabes, deux cavaliers, découvrant de loin la ville vers laquelle ils cheminent, inventer chacun une image pour en vanter les délices et se livrer tour à tour à un transport auquel l'autre répond, ainsi, tout le long de la route, il me semblait entendre en moi deux voyageurs qui n'étaient pas d'accord, célébrer l'un après l'autre ou tous les deux ensemble, des sentiments tout contraires.

Mais quand nous fûmes sur le sommet du col, et que nous vîmes les dernières pentes du Moyen Atlas s'abaisser rapidement à nos

pieds, et au delà une immense vallée d'un vert jaune, et au delà encore une nouvelle barrière de montagnes plus élevées que celles que nous venions de traverser — le Grand Atlas aux longues lignes paisibles d'où surgissaient des pics éblouissants, de hauts cimiers empanachés de neige — alors nous ne pensâmes plus qu'au spectacle qui nous attendait là-bas.

Là-bas, dans la vallée verdâtre où coule la Haute Moulouya, six mille hommes attendaient l'arrivée du Général. Pour la première fois, des troupes de Meknès ouvrant la route que nous avons suivie, viennent de rencontrer des troupes parties du Sud Oranais, et qui, pour la première fois elles aussi, traversaient le Grand Atlas (1). La double chaîne de montagnes qui sépare le Sud Algérien des plateaux du Moghreb, et où n'avaient encore passé que de rares voyageurs déguisés en Musul-

(1) Les troupes étaient sous les ordres du général Poeymirau, commandant la région de Meknès, du général Maurial et du colonel Doury, commandant le cercle de Bou Denib.

mans ou en Juifs, a été franchie par nos troupes. Une voie nouvelle relie par-dessus les deux Atlas le Maroc et l'Algérie.

C'est vers ce grand résultat que nous entraîne depuis la mer, d'une allure si décidée, le fanion du Général. Des yeux nous cherchons les soldats qui sont campés quelque part, au bord de la rivière en partie mystérieuse, qui va des régions inconnues, soumises au pouvoir du Zaïani, jusqu'aux plaines pacifiques de la Méditerranée. Mais on ne voit que les neiges des sommets, la couleur soufrée de la plaine, les cèdres de la forêt, et partout la solitude... Passé le col, tout s'efface. Dans une descente vertigineuse à travers un éboulis de rochers, nous disparaissons sous les cèdres, les chênes verts et les thuyas. Puis encore une vallée de la peur et de la mort; encore un volcan qui se dresse, noir de cendre et de lave, sans trace de végétation aucune, comme si cette lave et cette cendre avaient jailli la veille et restaient toujours brûlantes. Enfin, au delà du volcan, cette

fois c'est décidément la plaine qui s'étale sur cent kilomètres jusqu'au pied des montagnes, et si pareille aux grands plateaux du Sud que lorsque les spahis d'Algérie, exilés depuis quatre ans au Maroc, l'aperçurent l'autre jour pour la première fois, ils se crurent revenus chez eux, et s'élancèrent avec des cris de joie vers ces libres espaces dans une fantasia délirante.

Des souffles chauds, déjà sahariens, passaient dans l'air chargé d'une odeur de menthe brûlée. Des collines en forme de table, qu'on appelle des gara, témoins d'époques géologiques que l'imagination ne réalise pas, surprenaient le regard dans cette immense monotonie qu'elles n'arrivaient pas à briser. Çà et là flamboyaient les enceintes carrées de terre rouge, où les sédentaires de la plaine s'abritent avec leurs troupeaux. Murailles lumineuses qui font de loin quelque illusion, mais qui ne sont pour la plupart que des masures détruites par les pillards ou dévastées par

le temps, et que leurs hôtes ont quittées pour s'installer ailleurs, car on ne reconstruit jamais ces choses de boue qui s'effondrent.

Sur les tables des collines quelques cavaliers blancs et bleus surveillaient l'horizon. Au bord de la piste sablonneuse, qu'on avait tracée la nuit même, des équipes de Joyeux étaient encore occupées à raser les touffes d'alfa. A tout moment nous pensions découvrir, au détour de quelque gara, les troupes que nous venions chercher; mais les gara succédaient aux gara, et l'on ne voyait toujours rein. Enfin, comme sur une image de Raffet ou de Dauzat, des lignes minces, régulières et silencieuses, rangées pour la parade, immobiles sous les armes, apparurent tout à coup, minuscules au pied des montagnes, dont les sommets étincelaient sous le soleil de midi. Et l'impression d'étrangeté fut si forte de trouver là six mille hommes, dans cette solitude perdue elle-même au milieu de tant de solitude, que nous fûmes

saisis à leur vue comme si nous ne les avions pas attendus.

*
* *

Maintenant la nuit est venue. Des deux côtés de la rivière profondément encaissée dans une coupure du plateau, brillent les feux d'alfa allumés parmi les tentes. De très loin, une grande lueur balaie par instants la plaine : c'est le projecteur d'Itzer — un autre poste que l'on construit plus haut dans la vallée, un autre Timhadit, une enceinte de pierre au sommet de sa colline, une pensée qui veille et rayonne autour d'elle, effroyablement isolée entre cette double barrière de montagnes, et qui, dès que la neige couvrira le chemin que nous avons parcouru, se trouvera pendant cinq mois coupée du reste du monde. Des trompettes et des cors de chasse sonnent de longues fanfares avant l'extinction des feux. Ces feux, les gens de la montagne les regardent briller; ces fan-

fares, ils les entendent. A quoi pense-t-on sous les cèdres?... Le Général va et vient devant sa tente. Sa haute et mince silhouette apparaît un instant dans la clarté d'un brasier pour se perdre aussitôt dans l'ombre. Et tandis qu'il se promène, à la fin de cette journée qui restera comme une date dans la conquête de l'Atlas, je songe (et peut-être lui-même y songe-t-il aussi en écoutant ces musiques) à cette autre journée de juillet 1914, où toute son œuvre au Maroc faillit être abandonnée.

Ce jour-là, 29 juillet, un télégramme envoyé de Paris mit cette œuvre en plus grand danger que n'aurait pu le faire une révolte générale de toutes les tribus du Moghreb. Dans le péril que créait la guerre désormais inévitable, le Gouvernement considérait qu'il nous était impossible de nous maintenir au Maroc. En conséquence, il ordonnait d'évacuer tout l'intérieur du pays, de renvoyer en France

la moitié de nos troupes, de ramener le reste à la côte, de ne conserver que les ports et, si c'était possible, la communication avec l'Algérie par Rabat, Fez et Taza.

Quelle fut l'angoisse de cet homme dont je ne vois plus en ce moment que la cigarette allumée!... Obéir à un pareil ordre, c'était perdre d'un seul coup le fruit de dix années d'efforts et de sanglants sacrifices, livrer de nouveau à l'anarchie une contrée où nous avions établi une tranquillité qu'elle n'avait jamais connue, abandonner les ressources immenses que ce pays pouvait nous fournir dans la lutte qui commençait, renoncer enfin sans combattre à l'un des beaux enjeux de la guerre. Et ne pouvait-on craindre aussi qu'une révolte du Moghreb n'ébranlât l'Afrique du Nord, de l'Atlantique à l'Égypte?... Sur toute l'étendue de l'Atlas, nous étions partout aux prises avec les tribus dissidentes. Quel renouveau d'ardeur et de force agressive allait

donner à ces Berbères, déjà si âpres et acharnés, une retraite dont les émissaires allemands fixaient déjà le jour et l'heure? Parmi les tribus soumises, les unes n'attendaient que l'occasion de reprendre les armes; les autres, découragées par la vue de notre faiblesse, et pour se faire pardonner leur docilité ancienne, se retourneraient contre nous. Nos bataillons devraient s'ouvrir un passage, en combattant tous les jours, à travers trois cents kilomètres d'un pays révolté. Décimés par l'ennemi, épuisés par la chaleur écrasante, laissant des morts et des blessés en route, beaucoup de matériel aussi, dans quel état de délabrement arriveraient-ils à la côte? Au lieu des belles troupes d'Afrique qu'on attendait en France, ce seraient des troupes épuisées par ce grand effort sans profit qui débarqueraient à Marseille et à Bordeaux. Encore serait-il nécessaire d'en garder un grand nombre pour protéger nos ports d'embarquement, sauvegarder nos nationaux, et rétablir tout le long de

la mer cette ligne de résistance que nous aurions abandonnée sur l'Atlas. Quant à maintenir la communication avec l'Algérie par Fez et le couloir de Taza le long d'une ligne d'étapes de plus de cinq cents kilomètres, il n'y fallait pas songer.

Et pourtant l'ordre était là !

Le lendemain, le Général réunissait ses lieutenants, Gouraud, Henrys, Brûlard, Peltier, qu'il avait fait venir à Rabat pour leur communiquer la résolution qu'il avait prise. On lui demandait vingt bataillons : il en enverrait davantage, mais il refusait d'abandonner un seul pouce du terrain que nous avions occupé. Au lieu de ramener à la côte les effectifs que le Gouvernement laissait à sa disposition, c'était au contraire la côte qu'il voulait jeter en avant, en renforçant les garnisons avancées de tout ce qui, dans l'intérieur, pouvait porter un fusil. A tout prix il fallait nous maintenir sur l'Atlas, garder intacte l'armature de nos postes, contenir les tribus dans leurs montagnes. Alors peut-

être pourrait-on conserver la tranquillité de la plaine, en tout cas retarder l'insurrection et permettre à nos bataillons de ne pas arriver fourbus, comme des épaves à la mer...

Ce jour-là, le Général gardait le Maroc à la France, ou plutôt le lui donnait une seconde fois. Ainsi, presque au même moment, aux deux extrémités de l'immense front de bataille, deux hommes qui avaient fait les mêmes expériences et vécu les mêmes pensées, Gallieni sur la Marne et Lyautey sur l'Atlas, rétablissaient par un coup de génie une situation désespérée. Au cours de leur vie aventureuse ils s'étaient fait, l'un et l'autre, la même idée du commandement et du chef; ils avaient appris à reconnaître qu'au-dessus de l'obéissance et de la discipline, au-dessus même de la volonté qui sait prendre une responsabilité, il y a l'imagination, la pensée qui découvre des solutions imprévues, et qu'à la guerre, comme partout, ce qui fait les miracles, c'est l'esprit de poésie dans l'action.

Et voilà que ce soir, après trois années de guerre, nous sommes ici, au cœur des tribus dissidentes, sur cette Haute Moulouya que les plus grands sultans du Maroc n'ont jamais réellement occupée, bien qu'ils se soient toujours enorgueillis dans leurs actes officiels du titre de princes moulouyens. Quand nous reviendrons au printemps, un pont sera jeté sur cette rivière si longtemps inaccessible, à l'endroit même où nous campons et qu'on nomme le Gué des Colombes. De tous côtés autour de nous, s'ouvrent des voies nouvelles, qui aujourd'hui ne sont encore que des chemins de ronde, mais qui demain seront des routes, des instruments de force et de sécurité. Chaque jour les tribus encore irréductibles sont isolées davantage, séparées les unes des autres, cloisonnées, pour ainsi dire, dans le filet de nos colonnes, de nos chemins et de nos postes. Dès que la guerre sera finie en Europe, et que les derniers dissidents n'auront plus, pour les soutenir, les pro-

messes, l'argent et les munitions de l'Allemagne, un dernier effort suffira pour faire tomber cette résistance berbère entamée de toutes parts.

O Doho ! ô Aicha ! (s'écrie la chanson des femmes),
L'homme au canon nous a vaincus !
Il a établi son camp dans la vallée,
Et maintenant il habite les plis de nos vêtements.
Qu'il est puissant, l'homme au képi, jeunes filles !

Cependant le Général était rentré dans sa tente pour y travailler très tard, comme il en a l'habitude. Le projecteur d'Itzer avait cessé de promener sur l'étendue d'alfa et sur les collines bizarres ses lents mouvements de lumière. Les feux de bivouac s'éteignaient. Dans la nuit les dernières fanfares paraissaient déjà sonner l'hallali de la montagne.

CHAPITRE IV

LE PALAIS DE BA AHMED

Très loin de la forêt de cèdres, dans un palais dont je suis le seul hôte avec les pigeons qui roucoulent sur les toits de tuiles vertes et s'abattent dans les cours de marbre, autour des vasques, pour y boire... Comment suis-je arrivé ici, dans cette demeure de féerie, par delà l'étonnant pays lunaire aux milliers de cratères éteints? En automobile sans doute, ou plutôt j'ai dû m'asseoir sur le tapis magique qui, dans les histoires arabes, abolit les distances et transporte par miracle aux pays les plus charmants... Me voici devenu sultan, pacha, que sais-je? héros d'une aventure merveilleuse, le maître d'un domaine enchanté.

La grâce, la fantaisie, le hasard semblent avoir été les seuls architectes de ce lieu. C'est un dédale, une suite tout à fait désordonnée de cours de marbres et de jardins, autour desquels s'ouvrent des chambres d'un luxe céleste, angélique, avec de hautes portes qui montent jusqu'au toit, toutes peintes de fleurs, d'étoiles, d'arabesques; des mosaïques dont les couleurs semblent briller sous de l'eau qui ruisselle; des bandeaux de plâtre sculptés par une imagination qui semble ne s'épuiser jamais; des plafonds tantôt arrondis en dôme, tantôt en forme de carène, tantôt creusés de grottes d'où descendent des stalactites d'or, d'azur, de vermillon, tantôt plats, traversés de cent poutrelles menues, toujours jonchés de mille fleurs, merveilleux parterres aériens, qui ne connaissent pas de saison, et placés là-haut tout exprès pour distraire une rêverie sans pensée étendue sur un coussin...

Voici une cour de dimension royale avec ses trois jets d'eau. En voici d'autres

plus petites avec une seule vasque de marbre; et d'autres entourées d'arcades sous lesquelles s'ouvrent les hautes portes peintes et les petits volets minutieusement enluminés; et d'autres recouvertes d'un toit, qui ne reçoivent de lumière que par de minuscules verres de couleur enchâssés dans une dentelle de stuc, et où les yeux habitués à la grande clarté du dehors sont un moment à reconnaître le jet d'eau, les portes peintes, tout le mystère précieux qui se cache ici loin du jour.

Voici des jardins qui ressemblent non pas aux jardins de chez nous, mais à d'énormes caisses d'orangers enfoncées dans le sol, en contre-bas d'allées brillantes, toutes pavées de mosaïques, de rosaces et de fleurs d'émail. De ces parterres profonds jaillissent, avec les orangers couverts en ce moment de leurs fleurs et de leurs fruits, des cédrats qui laissent pendre leurs lanternes jaune citron, des cyprès trois fois plus hauts que les petits toits verts qui entourent les jardins, des bananiers, des

lilas du Japon, des cassies aux houppettes d'or parfumées, des daturas, des géraniums, un fouillis de plantes rustiques dans le plus complet désordre, comme si le jardinier avait dit à ces arbres et à ces fleurs : « Voilà l'espace que je vous ai donné : pas une herbe ne poussera hors de ces quatre carrés, au-dessous des allées brillantes réservées aux zelliges (1) qui sont vos sœurs d'émail; mais là où vous êtes chez vous, croissez à votre fantaisie, je vous abandonne à Dieu... »

Et tout cela embaume, et tout cela verdoie et brille, les fruits des arbres, les fleurs des parterres, les rosaces des allées, les bouquets des portes peintes, un peu fanés par le soleil et dont les ors s'écaillent, les tuiles vertes des toits, et les mille couleurs qu'on voit luire dans la pénombre des chambres, et aussi dans ces précieuses alcôves ménagées sur un côté du jardin, où le maître du logis venait avec ses

(1) Petits morceaux de brique émaillée.

femmes prendre le thé, écouter de la musique, regarder passer la lune entre les fuseaux des cyprès.

Tout fait ici de l'harmonie : la géométrie et le désordre, l'abandon et l'artifice où l'émail et la fleur peinte se mêlent à la fleur vivante, cette nature presque rustique et cette élégance fardée, cette solitude et ce silence qu'anime, au croisement des allées, comme le maître d'orchestre de ce concert diapré, un jet d'eau sous un jasmin. Voici la poésie, voici l'art, voici le signe de toute belle chose : une volonté, une règle, un espace de tous côtés circonscrit, et dans ces bornes étroites un infini de liberté.

Qu'il est donc malaisé de peindre avec justesse le charme de l'Orient! A inventorier ces beautés si familièrement charmantes, si peu étonnées d'être là, si peu surprises de faire ensemble leur concert silencieux, plein de notes divines, si maniéré et si modeste à la fois, on a l'air d'un pédagogue qui cherche à découvrir, sous la lampe, ce qui fait le sortilège de quatre

vers aériens d'un poète de la Perse. On dit : les choses sont ainsi; il y a là une allée, des orangers et des cyprès; il y a là un jet d'eau, une vasque de marbre, une étoile de zelliges. Mais quand on a dit tout cela et situé exactement chaque objet, l'oranger n'a plus de parfum, le cyprès ne s'incline plus avec sa grâce adolescente, les oiseaux se sont tus, les mille étoiles du jasmin ont disparu dans le feuillage, les grandes portes paradisiaques ont refermé avec effroi leurs vantaux d'or et de carmin sur les chambres de silence et d'ombre, qui font penser à des auberges où ne descendraient que des rêves...

Et comment les mots de chez nous ne s'égareraient-ils pas en parlant des choses d'ici! Ici, toute pompe est familière, toute grandeur coquette, toute beauté un peu mièvre. Avec cela, le naturel a toujours de la dignité, l'abandon n'est jamais vulgaire. Ce qui chez nous jure d'être ensemble, se trouve ici tout naturellement accordé. La grande cour, dallée de marbres

blancs et verts, s'entoure d'une galerie de bois d'un bleu déteint, passé, d'une rusticité presque pauvre. De hautes et frêles graminées poussent sur les toits de tuiles vertes qui couvrent les pièces enchantées. L'eau s'échappe des vasques, ruisselle et baigne le marbre majestueux. D'innombrables pigeons vont et viennent sur les dalles chauffées au soleil, et dans ce silence inhabité leur promenade lustrée, noble, familière et roucoulante, est encore ce qui donne le mieux à mon esprit la mesure de la majesté du lieu.

Entre tous ces endroits charmants, un labyrinthe d'étroits couloirs, dont une porte où un esclave peut aisément barrer l'entrée ; des murs nus, blanchis à la chaux ; et dans le plafond un trou carré, traversé de barreaux de fer, par où descend la lumière. Pas la moindre décoration, comme si les corridors de cette vaste demeure n'avaient pas été achevés. Évidemment l'esprit arabe n'éprouve pas, comme le nôtre, le besoin d'une perfection totale. A

quoi bon décorer un lieu où la vie ne séjourne pas? Ces couloirs nus sont à l'image de ce pays, où de grands espaces vides séparent des endroits pleins d'agrément et de civilisation. Le sentiment qui tant de fois a inspiré la poésie arabe (le plaisir de retrouver l'eau courante, la verdure et l'ombre après le bled embrasé) guide aussi les architectes dans la construction des palais. C'est à dessein que dans les salles les plus richement décorées, la muraille reste nue et blanche entre les mosaïques qui règnent dans le bas, et le bandeau de plâtre qui porte sur sa dentelle la somptuosité du plafond. Et la même raison veut sans doute qu'entre les cours et les jardins d'émail on laisse ainsi les corridors à leur triste abandon, afin de multiplier le plaisir d'arriver à l'improviste dans un de ces enclos enchantés.

Pour qui fut bâti ce palais qui semble le vestige d'un âge qui n'a jamais existé, et où tout aurait été gentillesse, grâce, mu-

sique, poésie? Pour quelle femme divine, pour quel poète charmant?... Mais non, tout cela date d'hier; ce palais a été construit pour le moins poète des hommes, le grand vizir Ba Ahmed, qui fut, il y a quelque vingt ans, dans la jeunesse d'Abd el Aziz, le vrai maître du Maroc. C'était un demi-nègre, né de l'union baroque d'un noir et d'une femme juive. Laid, un énorme ventre sur des jambes courtes et maigres, mais fort intelligent, autoritaire, impitoyable, faisant donner la bastonnade au jeune Abd el Aziz, toujours suivi, quand il sortait dans la ville, de gardes qui appréhendaient rudement et traînaient en prison tout passant assez hardi pour lever les yeux sur lui. Dans je ne sais laquelle de ces pièces fastueuses, du matin jusqu'au soir, il donnait des audiences, expédiait les affaires, sans même quitter au moment des repas le divan où il était accroupi On posait devant lui les innombrables plats qui composent l'ordinaire d'un grand seigneur marocain; il s'empif-

frait de nourriture, car il était vorace; et repu, s'endormait sur place, pour recommencer une heure plus tard son accablante besogne de fonctionnaire diligent.

Pendant ce temps, autour de lui, un peuple d'ouvriers s'empressait à achever ou à embellir sa demeure, emplissant l'air du bruit de leurs pilons et des chansons qui accompagnent le tassement du mortier sur les terrasses. Jamais rien n'était au goût de ce nègre fastueux, de ce demi-sémite toujours insatisfait, qui brûlait de l'orgueil de se dépasser lui-même. A tout moment il fallait jeter bas une chambre pour en bâtir une autre, remplacer une cour par un jardin, détruire des mosaïques, démolir un plafond, recommencer sans cesse ces choses si légères, si remplies de fantaisie qu'elles semblent avoir été créées dans l'allégresse avec une divine insouciance.

Le matin du jour où il mourut, ses médecins, craignant que le bruit ne le fatiguât, commandèrent aux ouvriers de suspendre leur besogne. Mais le moribond, n'enten-

dant plus travailler autour de lui, fut saisi d'une violente fureur. Charpentiers, menuisiers, maçons, tout le monde dut reprendre sa tâche; et il rendit le dernier soupir dans le bruit des pilons et de la mélopée indéfiniment répétée par les faiseurs de terrasses :

> Les oiseaux nous regardent travailler,
> Mais c'est le maître qui paiera...

Tout au fond de cette demeure, dans un lointain jardin secret, rempli comme un vase trop plein d'une végétation folle de bananiers, de physalis, de daturas et d'orangers, une petite porte en ogive s'ouvre dans une tour qui domine assez bizarrement, d'une hauteur de trois étages, ce palais à ras de terre. On monte un escalier brutal, et là-haut se découvre un spectacle si grandiose que du coup s'effacent de l'âme toutes les charmantes choses d'en bas. Imaginez autour de vous une immense étendue rosée de murailles et de terrasses dans une large ceinture ver-

doyante d'oliviers et de palmiers; et là, tout près, l'Atlas éblouissant de neige, pareil à une gigantesque vague, suspendue au bord d'une plage avec sa frange d'écume, dans l'émotion, semble-t-il, d'un mouvement arrêté qui va reprendre et s'écrouler tout à coup... Entre les verdures des palmiers et cette blanche vague menaçante, pas un pli de terrain, aucun accident du sol, rien que la plaine nue, barrée à l'horizon par ces montagnes formidables, où l'on devine à des miroirs de glace de foudroyantes cassures, des à-pic vertigineux, des brutalités effroyables, et aussi des mouvements d'une douceur infinie où le bleu des lointains semble se diluer dans la neige.

De l'autre côté de l'horizon, une longue suite de collines, baignées d'une chaude lumière, et qui, à défaut de l'air sublime des hautes cimes qui leur font face, ont reçu de la nature la grâce, les formes heureuses, le divin mensonge des couleurs. Entre ces collines et l'Atlas, il y a bien cent

kilomètres, mais l'air est si transparent que toute distance s'efface, l'immense plaine disparaît, la grande ville de terre séchée semble avoir juste la place de loger ses maisons et ses jardins dans cette vaste étendue, et l'on dirait que le dernier palmier de l'oasis effleure la neige des cimes avec ses branches balancées.

Vu de là-haut, le beau palais du sombre Ba Ahmed, la charmante Bahia, n'est qu'une suite de terrasses bossuées, tachées de chaux, de toits encombrés d'herbes folles, d'espaces vides d'où surgissent quelques pointes de cyprès. Le regard plonge à demi dans les patios qui se pressent à l'entour, uniformément pareils, uniformément misérables, creusés comme des alvéoles dans un rayon de miel. Et ces cellules habitées, cette multitude de cubes posés les uns près des autres, qui forment à perte de vue jusqu'à la ceinture des jardins une géométrie indéchiffrable de tours carrées et de terrasses, c'est cela la grande ville du Sud, où le Berbère, habitué

à la tente et au gourbi, a fait l'essai de la vie citadine, sans arriver vraiment, depuis huit siècles qu'il a construit ces murailles, depuis huit siècles que des millions et des millions d'hommes y ont vécu, à bâtir autre chose qu'un immense camp de boue séchée, où la famille habite encore, avec une simplicité antique, dans la société de l'âne, de la poule et du mulet.

Je ne sais pourquoi les indigènes appellent cette ville Marrakech la Rouge, car cette nappe de murailles, cuites et recuites par le soleil, a plutôt la couleur d'une feuille longtemps roulée par l'automne, et, dans ses plus grands excès, ne dépasse jamais le rose tendre ou le vermeil. Pas une fumée, pas un bruit. Rien que le cri des émouchets qui planent et tournoient, et tout à coup, montant de ce silence, le long braiement désespéré d'un âne qu'on aurait abandonné dans des ruines...

De ce vaste monceau de terre mille fois remué par les hommes, mille fois redevenu poussière et inlassablement redressé en

murailles et en maisons, surgit une haute tour de pierre, carrée, brûlée par le soleil, prodigieusement isolée dans sa solitude aérienne, avec ses quatre boules d'or enfilées à son sommet, la haute Koutoubia, qui domine de plus de soixante-dix mètres cette ville à ras du sol, et vers laquelle s'acheminent depuis huit siècles les ambitions, les désirs et toutes les pistes du Sud... Plus loin, de hauts murs crénelés entourent d'immenses cours désertes, laissant apercevoir des pointes de cyprès et les toits verts du palais des sultans, que prolonge à perte de vue un jardin d'oliviers et d'orangers, presque aussi grand à lui seul que le reste de la ville, et d'où l'on voit surgir d'autres toits verts, d'autres cyprès, et ces palmiers échevelés qui semblent éventer les neiges... Là-bas, ces toits en pyramide, couleur d'une turquoise morte, c'est le sanctuaire de Sidi-Bel-Abbès, le patron de la ville, autour duquel vit tout un peuple étrange (tel qu'on en chercherait vainement un pareil dans au-

cun autre endroit du monde), un peuple de six mille aveugles, avec sa loi, ses confréries, son trésor et sa misère, — six mille aveugles qui tâtonnent et promènent leurs ténèbres sous cette lumière éblouissante... Une autre enceinte, d'autres murailles d'où rien de vivant ne surgit, ni un toit vert, ni un feuillage. Seules des cigognes immobiles montent la garde sur les créneaux dévastés. Là fut naguère, il y a trois siècles, un des plus beaux palais du monde, bâti par le sultan El Mansour le Doré, et dont la maison que j'habite avec toutes ses gentillesses ne donne qu'une pauvre idée lointaine! Là ont jadis étincelé des onyx de toutes nuances, des marbres venus d'Italie, des colonnes couvertes d'or fin, des mosaïques dont les couleurs simulaient des parterres fleuris ou les riches broderies d'un manteau, des plafonds de cèdre ajouré, des jardins, des miroirs d'eau, des fontaines. Rien de ces merveilles n'existe plus, que cette grande enceinte

rouillée autour de cette solitude où la poésie murmure :

Demeures qui brillez dans ces vallons,
Vous n'êtes plus peuplées.
Vous ne formez plus qu'un désert
Dans lequel les oiseaux gémissent de tous côtés,
Cessant parfois leurs plaintes
Pour les reprendre aussitôt.
J'ai interrogé un de ces oiseaux
Qui, le cœur rempli de chagrin et de terreur,
Se tenait à l'écart.
Pourquoi, lui ai-je dit, gémis-tu et te plains-tu?
— Parce que, me répondit-il, le temps heureux a fui
Et ne reviendra plus...

Autour de moi, c'est le complet silence. L'immense ville semble aussi déserte que le palais d'El Mansour. Rien que les cris des émouchets qui continuent leurs jeux. Et comme le soir vient, de tous les points de l'horizon accourent de grands vols d'ibis blancs qui vont se rassembler pour la nuit dans les jardins du Sultan, au bord d'un vaste miroir d'eau, où le reflet des cimes neigeuses de l'Atlas se mêle au reflet des oliviers. Ils passent au-

dessus de ma tête, pareils à des pensées heureuses, et le battement de leurs ailes donne presque l'illusion d'un souffle d'éventail sur la joue. Pour cette fête du crépuscule, les petites collines charmantes se revêtent chacune d'une robe de soie différente, rose, mauve, bleue, violette, amaranthe. La grande plaine au pied de l'Atlas est déjà envahie de teintes bleuâtres et glacées, mais les cimes reçoivent encore l'étincelant adieu du jour. La ville entière prend la couleur de ces gâteaux de miel dont elle offre déjà l'image avec ses milliers d'alvéoles. La haute Koutoubia rougeoie, comme éclairée par une flamme intérieure. Du côté du couchant, sur le fond doré du ciel, les palmiers semblent jaillir d'un désert de sable aérien. Dans ce vaste espace de lumière, borné d'un côté par des neiges et de l'autre par du feu, tout se transforme de seconde en seconde, s'avive, se dépasse en éclat, multiplie les couleurs et les feux d'artifice, puis s'apaise, s'éteint : la montagne devient morte et

sombre; les petites collines ne semblent plus que des tas de cendres laissés par l'incendie du soir; et à leur pied, les tuiles vertes, maintenant sans reflets, de Sidi-Bel-Abbès font monter au cœur la tristesse de penser qu'autour de ces murailles, des milliers de regards éteints sont exilés de ce bonheur qui se répète ainsi autour d'eux, inlassablement, tous les soirs.

Alors je redescends dans la profondeur du palais, avec cette vague inquiétude que laisse ordinairement le spectacle d'une excessive beauté. En bas, les patios encore tièdes, les jardins parfumés, remplis d'une ombre presque triste, les cours de marbre vides et leurs jets d'eau qui montent pour personne, les verdures prisonnières, et toutes ces fleurs peintes qui semblent sourire à des visages absents. Après les magnificences de là-haut, c'est un repos, presque un soulagement, de me retrouver au milieu de ces gracieux enclos, de me sentir enfin libéré de l'accablant esclavage

que la nature grandiose d'ici impose brutalement à l'âme dès qu'on a mis le pied hors de ces endroits fermés. Un palais comme celui-ci, c'est une prison peut-être, mais une prison qui délivre. Le regard n'y rencontre que choses menues et parfaites, où tout est artifice et pure création de l'esprit. Ces portes décorées de fleurs qui ne sont pas des fleurs, d'étoiles qui ne sont pas des étoiles et qui ont des couleurs d'oiseaux de paradis, ces jardins qui ne sont pas des jardins, ces lignes qui s'emmêlent avec une souplesse et une liberté sans fin, tout cet irréel précieux qui n'emprunte rien, ou presque rien, à la réalité des choses et ne paraît avoir d'autre objet que lui-même, me découvre mieux à présent sa nécessité profonde, si bien cachée sous sa grâce... O sagesse de l'art arabe qui renonce délibérément à suivre servilement la nature dans son tumulte et sa diversité, et qui, pour exprimer la beauté mouvante des choses, a inventé l'arabesque, ce flexible dessin, cette géométrie

sans loi, ce pur caprice où l'imagination se joue avec la même aisance que, là-haut, tout à l'heure, les émouchets passaient et repassaient dans l'éclat changeant du soir!

CHAPITRE V

LA PLACE FOLLE

Dès que j'ai mis le pied hors de ce précieux palais, c'est l'infinie monotonie de la brique, de la boue séchée; un labyrinthe de murs ruineux, gonflés de ventres énormes, fendus d'inquiétantes lézardes, ravinés à leur base par le torrent invisible du temps et qui tiennent debout par miracle; un dédale inextricable de ruelles, d'impasses, de longs couloirs voûtés, ramifiés à l'infini, qui vont se perdre comme des racines dans la masse confuse des maisons. Partout des blocs éboulés où se dessinent encore les formes d'une habitation, des vestiges de vie semblables à des coquilles vides; de grands espaces à demi abandonnés et où pourtant on vit encore

comme après un cataclysme; et à côté, de solides demeures qui ont un air de forteresse et de mystérieuse puissance, avec des vestibules profonds où dorment les esclaves, entre les grandes jarres pleines d'eau et les marches de brique qui servent de montoir aux cavaliers. Partout des portes mystérieuses, dont on ne sait jamais si elles vont s'ouvrir sur un palais, une masure, une écurie ou le tombeau d'un saint; de petites armoires de murailles, protégées par un auvent, où tout le long du jour un marchand vient s'incruster au milieu de ses pains de sucre, de sa bougie, de son beurre rance, derrière sa balance rouillée. Parfois un fronton magnifique, avec tout un riche décor de zelliges, de fleurs et de cèdre sculpté : ce n'est qu'une fontaine, dont la splendeur étonne dans cette ville où se marque si peu le goût de séduire le passant, et qui semble quelque souvenir d'une cité disparue, de proportions grandioses si tout avait été ainsi à la mesure de ces fontaines.

Des quartiers couverts de roseaux qui menacent de vous tomber sur la tête, comme tout le reste de la ville, abritent du soleil une activité primitive qui n'a pas varié depuis des centaines d'années. Depuis des centaines d'années, les vendeurs de babouches brodées comme des mitres, sont accroupis dans leurs armoires semblables à des tabernacles étincelants d'argent et d'or; les dévideurs de soie font tourner leurs roues légères au milieu de leurs écheveaux couleur d'oiseaux des îles; les teinturiers suspendent au-dessus de la rue leurs laines et leurs soies encore fumantes de la cuve. Depuis des centaines d'années, le marchand de dattes, de noix, d'amandes, de henné, pareil à quelque idole rustique, trône au sommet de ses denrées, sa cuiller de bois à la main pour servir de loin le client; des forgerons dignes de Velasquez, le torse nu, les cuisses nues, déjà sombres de peau, rendus tout à fait noirs par la poussière du charbon, ruissellent de sueur devant leur

forge et dépensent la force d'Hercule pour battre quoi? le petit fer d'un âne; des enfants pleins d'adresse, gracieux en dépit de la teigne qui les ravage presque tous, tiennent jusqu'au milieu de la rue l'extrémité des longs fils avec lesquels leur patron, assis dans l'ombre de l'échoppe, fabrique la couture d'un burnous... Depuis des centaines d'années! Et peut-être demain toute cette petite activité va s'effondrer en poussière... Je ne sais pourquoi les peintres, éternellement tourmentés de vastes ambitions, dédaignent comme des sujets trop au-dessous de leur génie, ces petits métiers charmants. Ah! puisse-t-il venir tout de suite, l'humble peintre génial de ce vieil Orient familier! Tous les petits métiers l'attendent; et dans le moment même où j'écris, j'entends la voix de cet autre artisan de la vie marocaine, la voix de l'âne qui l'appelle!

Parmi ces trafics puérils, sous ces treillages de roseaux dont les lumières et les ombres font les délices du photographe,

circule une foule prodigieusement vivante, fruste, primitive, souple et brutale à la fois, d'une familiarité plaisante que rien de vulgaire n'enlaidit, l'œil éveillé, les dents blanches, le corps divinement à l'aise dans sa demi-nudité ou ses lainages aux grands plis. Gens venus de tous les coins du bled, de la montagne et de la plaine, avec leurs ânes, leurs mulets et leurs chameaux, Berbères, Arabes, nègres et demi-nègres, toutes les teintes de la peau, depuis la couleur du pain cuit jusqu'à « la plus sombre livrée du soleil éblouissant ». Tout ce monde vaque à ses affaires, le poignard au côté, avec des pensées, des désirs, des besoins que je traverse sans les comprendre. Et toujours le flot me ramène à une place étrange, où cette population rustique, chaque jour renouvelée, s'arrête et s'accroupit autour de choses qui l'enchantent et me retiennent, moi aussi, pendant des heures, attentif comme un ignorant devant un grand livre ouvert.

Oui vraiment, une place étrange, sur

laquelle les montagnes, accourues du fond de l'horizon, penchent leurs têtes neigeuses pour regarder ce qui se passe. Toute l'âme du Sud est là, dans ces cercles de curieux qui, du matin au soir, se font et se défont autour de quelque bateleur, avec la mobilité des fumées. Il y a le cercle du charmeur de serpents qui s'agite, l'écume aux lèvres, les cheveux dénoués, devant un sac de cuir d'où sortent des cobras noirs et luisants. Le charmeur bondit autour d'eux, les excite avec sa baguette, célèbre en litanies violentes et rapides les mystérieuses vertus de la terre, dont les serpents sont pénétrés plus qu'aucun être vivant. Furieusement il fait rouler sur son cou sa tête aux longs cheveux épars, pendant que les tambourins s'exaspèrent et que les bêtes, dressées sur leur queue, suivent ses gestes frénétiques d'un lent mouvement imperceptible et souverainement orgueilleux de leur tête plate et gonflée. C'est une cérémonie sacrée, avec vingt péripéties, dont je ne saisis que

le dehors, qui se développe devant moi. A tout moment le magicien laisse là ses reptiles, pour s'intéresser aux secrets d'un homme ou d'une femme qui sort de l'auditoire, s'approche et lui murmure quelques mots à l'oreille. Enfin, dernier acte du drame, le furieux mord le serpent et mord ensuite son client, ou bien saisissant le cobra, il le lui place dans les mains, puis sur le cou, comme un foulard glacé, puis sur la poitrine, entre le burnous et la peau, et l'abandonne là, tandis que dans le délire des tambourins déchaînés et de tout le cercle qui prie, il se démène, vocifère et couvre son patient de la bave magique qui mousse en abondance à ses lèvres...

Il y a le cercle de celui qui arrive à cheval au milieu d'un public déjà rassemblé par un compère, et qui du haut de sa bête efflanquée, marquée sur son poitrail blanc d'une main de Fatma peinte au henné, se met à faire un discours. Que dit-il du haut de sa bête? Ma foi, je n'en sais rien! Je le vois tout à coup sauter à bas

de son cheval, et comme pris d'un furieux délire, ou plutôt d'un extraordinaire appétit, se jeter sur un sac plein d'herbe et de paille hachée, attaché au cou de sa monture, le vider sur le sol, triturer l'herbe et la paille, et convoquant tous les saints de l'Islam au festin qu'il prépare, avaler le tout (je l'ai vu) à l'admiration du public et à la consternation du cheval qui, la tête penchée sur son maître, regarde avec mélancolie ce picotin si inutilement gaspillé...

Il y a les cercles des conteurs, toujours élégamment vêtus, qui débitent d'interminables poèmes, en frappant à intervalles réguliers deux ou trois coups nerveux sur un petit tambourin, pour bien scander le rythme et réveiller les esprits. Les longs gestes des doigts, de la main et des bras, les attitudes du corps si parfaitement élégantes, les longs glissements sur les pieds nus ou le passage balancé d'un pied sur l'autre, toute cette mimique est fixée par une caïda séculaire, comme dans une

figure de ballet. Et les fureurs voisines du charmeur de serpents ne gênent ni les auditeurs, ni le protagoniste de ce divertissement raffiné et, mon Dieu, tout académique...

Il y a le cercle du commentateur aveugle, qui arrive, vers les cinq heures du soir, du lointain Sidi-Bel-Abbès, une petite gaule d'une main, et s'appuyant de l'autre à l'épaule de l'enfant qui voit pour lui. Au pied d'une haute muraille nue, devant laquelle se tient chaque matin le marché aux pigeons, ses auditeurs accroupis, immobiles et silencieux, l'écoutent réciter sa leçon sur les Traditions du Prophète, d'une voix monotone, toujours pareille à elle-même comme les lettres d'un alphabet, sans s'arrêter une seconde ni faire un autre mouvement que de remuer du haut en bas, avec une autorité mécanique, la petite baguette dont il s'accompagne en marchant, et qui semble le conduire dans ses explications comme elle le conduit dans la rue...

Il y a le cercle de Belrout « la Puce », surnom qui exprime à merveille tout ce qu'il y a de mobile, de rapide, de piquant, d'insaisissable dans cet incomparable comique. Le ventre déjà un peu lourd sous un jersey de coton blanc, un étroit caleçon de couleur qui s'arrête à mi-cuisses, les jambes nues et spirituelles, une chéchia pointue sur la tête comme un serviteur du Sultan, l'œil d'une merveilleuse malice, la barbe poivre et sel d'un homme qui aurait oublié de se raser depuis quatre ou cinq jours, tel apparaît Belrout, comédien, mime surtout, dont les expressions de visage, d'une variété infinie et jamais grimaçantes, sont de l'art le plus parfait. Quand il ne rit pas, on sourit; quand il sourit, on rit; quand il rit, on éclate; quand il pleure, c'est du délire! Dans cette ville où les mendiants pullulent, avec des tares d'une hideur incroyable, il a l'art de découvrir, chaque jour, un mendiant plus extraordinaire que les autres. Il le présente à son public, trouve le

moyen de le faire plaindre et de rire de lui tout ensemble, appelle sur son infortune la miséricorde d'Allah, et place la représentation sous le patronage du malheureux qui, tout le long de la séance, reste là, accroupi dans ses haillons, entre les babouches du farceur et son orchestre de tambourins, exposé aux yeux de tous avec ses plaies, ses bosses, ses ulcères, sa folie, ses yeux perdus, jetant par sa présence, au milieu de scènes comiques d'une paillardise énorme, une note d'horreur qui n'étonne personne, mais qui parfois m'a forcé bien à regret, je l'avoue, de m'écarter du spectacle...

Il y a le cercle des danseurs chleuh, petits garçons ou jeunes gens vêtus de longues robes aux manches largement ouvertes, sur lesquelles est jetée une chemise blanche, transparente, qui tombe jusqu'à leurs pieds nus. Avant la représentation, enveloppés des pieds à la tête dans leurs djellaba grisâtres, le capuchon rabattu sur le visage, ils se dérobent

aux regards comme des objets d'un grand prix. Aux premiers sons du tambourin ils se lèvent, se dépouillent de leur terne chrysalide et apparaissent dans tout l'éclat de leur toilette équivoque. Une ceinture de femme, en cuir brodé de soie, marque légèrement les hanches. Au côté, le poignard et la boîte d'argent où l'on enferme les amulettes, suspendus à l'épaule par une cordelette brillante dont la teinte s'harmonise avec la couleur de la robe. Les sourcils, les yeux peints; un anneau d'argent à l'oreille; sur le front, une frange de cheveux bien lustrée avec de l'huile; deux grosses touffes sur les tempes; le reste de la tête rasé, à l'exception de deux longues tresses noires, emmêlées à des fils de laine qui se balancent sur le dos ou sont retenues à la ceinture. Les uns chantent d'une voix de tête suraiguë, que je n'ai entendue qu'ici, en s'accompagnant de rebecs à la musique aigrelette; les autres dansent, en faisant sonner entre leurs doigts trois castagnettes de bronze,

grandes comme des pièces de deux francs. Ils dansent ou plutôt tournent en rond, dans une promenade rythmée par un léger mouvement des chevilles et des hanches, que vient rompre tout à coup une volte rapide, un brusque tournoiement du corps, un battement plus pressé des pieds nus sur la terre fraîchement arrosée. Par moments ils dessinent quelque figure compliquée de ballet, s'emmêlent, se perdent, se retrouvent, tombent aux pieds les uns des autres, se relèvent, s'offrent et se refusent dans un mouvement un peu sauvage, plein d'harmonie, de grâce, de sensualité voilée. Puis tout revient à son rythme paisible, et la lente promenade à petits pas frémissants reprend sa cadence balancée, dont le charme monotone tient l'auditoire envoûté. Envoûté, jusqu'au moment où l'un des petits danseurs, apercevant dans le public un personnage, qu'à sa mise il juge fortuné, bondit, s'élance hors de la ronde, va danser pour lui seul, et reçoit, un genou en terre, une pié-

cette d'argent mouillée de salive sur le front...

Il y a les bateleurs du Sous, disciples de Si Ahmed ou Moussa, acrobates sans grand génie, qui feraient sourire de dédain un amateur de music-hall. L'autre jour, dans la foule des burnous qui les regardait travailler, j'avisai deux spectateurs vêtus de redingotes minables, la tête couverte d'un fez, les pieds dans des godillots. C'était eux-mêmes des Ahmed ou Moussa qui avaient fait le tour de l'Europe dans un cirque forain, usage assez fréquent chez les gens de leur confrérie. Ils me racontèrent leur histoire. Quand la guerre éclata, leur cirque était à Lille : les Allemands les firent prisonniers ; on les dirigea sur Dresde. Et là, ô merveilleuse utilisation des compétences, ces baladins du désert furent employés pendant quatre ans à enseigner les dialectes du Sous à un professeur boche !

Vingt autres cercles se font et se défont autour de quelque extravagant, qui avale

à longs traits de l'eau bouillante ou s'enfonce dans la bouche un cierge de poix enflammé. Et ces danses, ces chants, ces musiques, ce bruit sourd de tambourin, ces contorsions et ces sorcelleries, tout ce plaisir primitif, dans ce qu'il a de plus égaré, de plus trouble, de plus voluptueux, s'accompagne inlassablement de gestes religieux, de mains tendues pour la prière, d'invocations à Allah et à tous les saints de l'Islam, d'*amen* et d'*amen* encore mille fois répétés, de doigts qu'on porte à sa tête, puis à son front, puis à ses lèvres, de saluts et de baisers à l'infini mystérieux — en sorte que cette place folle entend, au long de la journée, plus de prières qu'une mosquée!

Ce lieu de la frénésie et du plaisir, on le nomme Djema El Fna, la Place de la Destruction, soit pour rappeler le souvenir d'une formidable tuerie qui aurait eu lieu en cet endroit, soit à cause de l'habitude qu'on avait jusqu'à ces dernières années, d'accrocher là les têtes

des rebelles, au-dessus d'un mur bas et ruineux. Mais les indigènes l'appellent plus ordinairement la Place du Trafic, pour éviter le mauvais sort qui ne manque jamais d'accompagner certains mots de fâcheux augure, et parce qu'en effet cent commerces s'agitent autour de ces spectacles et de ces sorcelleries. Marchands de tout et de rien, d'orge verte, de pierres à chaux, de bois ou de paille hachée; marchands d'oranges, de citrons, de cédrats, de grenades, de tous les produits d'une terre qui abonde en fruits admirables, dès qu'un peu d'eau vient la toucher; vendeurs de cotonnades, qui se promènent en tenant étalée, comme un épouvantail, entre leurs bras étendus, quelque chemise à la mode marocaine, où l'on voit, peinte en bleu, la marque de fabrique, un lion, une locomotive, ou quelque Liberté avec sa torche et ses rayons; fripiers et brocanteurs, qui surveillent de l'œil une quincaillerie sans nom, des caftans usagés, de vieilles soies

passées, des restes d'uniformes qui ont vu la Somme et Verdun, quelques boîtes de conserves vides, une gamelle, quatre boutons et quelquefois moins encore; femmes effondrées dans leur haïk devant des bracelets d'argent et de petites pièces de cotonnade blanche brodées de quelques fleurs de soie; matelassiers qui épouvantent, quand on voit auprès d'eux les lots de chiffons innommables dont ils bourrent leurs coussins; savetiers à l'abri de quelque vieille natte suspendue à un roseau, qui s'emploient à redonner la vie à des babouches sans espoir; vendeurs de sauterelles cuites, d'œufs durs saupoudrés au cumin, de pois chiches, de fèves grillées; marchandes de soupes accroupies devant une énorme marmite entourée de chiffons graisseux; marchands d'agglomérats étranges faits de sucre, d'amandes, de dattes, de raisins et de grains de millet; droguistes assis devant des peaux de chat, des ailes de chouettes et d'éperviers, des dépouilles

de bêtes séchées, lézards, caméléons aux vertus infinies comme leurs couleurs changeantes; sorcières du Sénégal qui brassent l'avenir dans une corbeille d'osier, pleine de coquillages blancs et noirs, affreux à voir comme des yeux arrachés à leurs orbites; mendiantes rassemblées autour d'un méchant tapis, sur lequel on jette en passant un sou, un fruit, un oignon, et dont les voix plaintives chantent, pendant des heures, d'interminables litanies qui vont rejoindre dans la confusion des bruits tous les autres appels à la divinité...

Aux deux bouts de la place, de grandes tentes, rapiécées comme un burnous de Derkaoui, forment des îlots de chiffons parmi cette foule mouvante. Là-dessous, l'amateur de guimbri pince son instrument devant une tasse de thé; le joueur d'échecs se penche au-dessus de son échiquier; les fumeurs se passent entre eux la petite pipe de kif; le barbier rase une tête avec un méchant couteau de

fer qu'il aiguise sur son bras, et auquel il donne un fil que n'a jamais connu mon rasoir, ou bien il fait une saignée, pose une ventouse, opère un œil avec une désinvolture à vous donner la chair de poule.

Sous les pieds de la foule, monte une poussière qui sent le crottin d'âne, la sueur et la paille hachée, comme tout le reste de la ville, et qui devient parfois si épaisse au crépuscule, à l'heure de la grande frénésie, que tout cela prend un air de cauchemar et de fantasmagorie. On dirait que ces formes blanches qui circulent silencieusement ou restent debout immobiles ne sont plus retenues à la réalité que par le bruit forcené des tambourins. Quelques bâtisses européennes, jetées au bord de cette place, prennent leur part à ce délire. La Poste avec sa couronne de fils, le magasin du quincaillier, la Banque, le Glacier et le Café de France, la boutique de cycles, les voitures de louage avec leurs cochers espagnols, toutes ces choses d'un

autre monde paraissent alors aussi baroques que les cercles magiques, et le directeur de la Banque et la marchande de journaux plus fous encore que le sorcier!...

CHAPITRE VI

LE TOMBEAU DES SAADIENS

Tout près de cette place folle, dans l'ombre des hautes murailles du palais d'El Bedi qui n'est plus qu'un immense espace vide, s'élève au milieu des orties une petite bâtisse ruineuse. Oh! ce n'est pas bien grand, cela ne tient pas beaucoup de place dans l'immense ville de boue séchée! Mais sans doute faudrait-il aller jusque dans les cités légendaires de la Perse ou de l'Inde pour trouver rien d'aussi parfait, une réussite aussi heureuse que le précieux coffret de cèdre, de marbre et de plâtre sculpté, enfermé derrière ces murs.

Du dehors, on n'en voit rien que deux petits toits verts qui semblent se con-

fondre avec les toits d'une mosquée voisine. Vingt fois je suis passé dans ce coin de la ville, sans soupçonner que le plus beau trésor du Moghreb se cachait là dans une gangue de boue. C'est au fond d'un petit enclos, emprisonné comme un puits entre les murs de la mosquée et la haute enceinte édentée du vieux palais écroulé. Partout l'herbe et l'ortie. Deux pavillons bien délabrés dressent dans cette solitude leurs murs terreux et leurs toits verts, mal assurés sur des poutres de cèdre qui tremblent dans la maçonnerie. Rien n'annonce extérieurement la splendeur ni même un luxe quelconque, si ce n'est un portique, fort mal en point lui aussi, que soutenaient jadis deux colonnes de marbre, dont l'une encore debout est posée la tête en bas, et dont l'autre gisante dans l'herbe est remplacée par une béquille de bois grossièrement équarrie. Un palmier très solitaire se penche au milieu de cet oubli, comme prêt à s'écrouler lui aussi.

Aucune porte ne défend l'accès de ces

pavillons ruineux. On passe de plain-pied des orties de l'enclos dans une chambre merveilleuse, au milieu de laquelle sont posés sur le sol trois longs cercueils de marbre. Autour de ces trois tombes s'élancent des colonnes, sur lesquelles s'appuient des arcades et la haute voûte d'un plafond étincelant de reflets d'or et de couleurs passées. Une simplicité, une proportion divines, qui rappellent les plus beaux ouvrages de l'art grec ou de la Renaissance italienne. Et tandis que l'esprit se réjouit de l'harmonie des lignes, les yeux découvrent avec enchantement une décoration murale d'une richesse, d'une variété, d'une fougue incomparables. Pas un marbre, pas une surface, pas un caisson de cèdre, pas une faïence où ne se déploie une imagination vraiment déconcertante en ressources et en ingéniosité. Il faudrait des jours et des jours pour épuiser un détail infini, qui deviendrait peut-être lassant par sa prodigalité, si la contemplation ne trouvait

son repos dans le calme de l'ensemble. Entrelacs, rinceaux, nids d'abeilles, panneaux couverts d'une écriture dont les lettres se nouent et se dénouent, s'emmêlent et se poursuivent, comme dans nos vieilles tapisseries les lévriers et les lièvres bondissants, tableaux de plâtre ajouré, stalactites, sceaux de Salomon, araignées du Prophète, étoiles et soleils de zelliges, tous les motifs habituels de la décoration moresque se retrouvent ici avec une telle abondance et tant de bonheur dans l'invention, que tout cet art formel et volontaire, le plus éloigné de la réalité qui se puisse concevoir, fait vibrer ces murailles et les anime, pour ainsi dire, de la vivante chaleur de l'esprit.

Dans cette chambre et dans les chambres voisines, moins belles parce que moins bien conservées mais encore très magnifiques, partout d'autres stèles funéraires, les mêmes longs cercueils ivoirins, sculptés, fouillés d'inscriptions merveil-

leuses, tous de la forme d'un bateau renversé, la quille en l'air, sur une plage, les uns très longs, faits, semble-t-il, pour des corps gigantesques, les autres, tout petits, à la mesure d'enfants nouveau-nés. Ce sont là les tombeaux des princes saâdiens qui vécurent, il y a trois cents ans, dans le palais détruit d'El Bedi. Si l'on en croit le *Nozhet el Hadi*, la Récréation du Chamelier — titre charmant pour un livre d'histoire! — le premier personnage enterré dans cet enclos serait le bienheureux patron, le pôle brillant, le maître dans la vie droite, la source de vérité, Abou Abdallah Sidi Mohammed ben Sliman Eldjezaûlî, l'auteur fameux d'un petit recueil de prières en l'honneur du Prophète. Après lui, le chérif Abou Abdallah Elkaïm, qui chassa les Portugais des forteresses du Sous où ils s'étaient établis; le chérif Aboulabbas et ses enfants, garçons et filles, massacrés par le caïd Ali ben Abou Bekr Azikki, gouverneur de Marrakech; le chérif Abou Abdallah Mo-

hammed Eccheikh, assassiné par les Turcs ; le chérif Moulay Abdallah qui pratiquait l'alchimie, au mépris de la sentence : « Il y a trois choses que vous devez éviter, car elles vous entraîneraient à trois autres choses : ne buvez pas de sirop, vous seriez amené à boire des spiritueux ; abandonnez la recherche de la pierre philosophale, cela vous conduirait à la sophistication et à la fraude ; surtout évitez le commerce des vieilles femmes, vous voudriez ensuite en fréquenter de trop jeunes » ; le chérif Aboulabbas Moulay Ahmed El Mansour, le Doré, gloire de la dynastie saâdienne, qu'un de ses enfants empoisonna, dit-on, au moyen d'une figue-fleur, à l'instigation d'une esclave, l'orgueilleuse Elcheizourân ; son fils, le prince Zidan, qui rendit l'âme dans son lit ; le chérif Abou Mérouan Abdelmalek, objet de scandale par l'abus qu'il faisait des boissons fermentées, et que sa garde de renégats chrétiens assassina un jour qu'il était ivre ; le chérif Eloualid, grand ama-

teur de musique, égorgé lui aussi par ses Chrétiens renégats ; le chérif Moulay Mohammed Eccheickh, qui dans les délices d'El Bedi oubliait ses devoirs de Sultan, sous l'ombrage des cognassiers, près d'une femme drapée dans des robes couleur de safran et de piment; enfin, dernier des princes de cette dynastie tragique, le chérif Moulay Elabbas, traîtreusement mis à mort par ses oncles de la tribu des Chébanâ.

Cette effroyable histoire de sang, elle n'est écrite nulle part dans cette chapelle fleurie. Tout y est grâce, repos, harmonie. Les inscriptions qui couvrent les murailles et les tombes n'enferment dans leurs lignes d'une fantaisie divine que des phrases pompeuses et vides, des louanges hyperboliques, une poésie de convention où rien ne rappelle ces luttes fratricides « à faire blanchir les cheveux et à rendre caducs des enfants à la mamelle » dont cette ville de Marrakech fut le théâtre sanglant. C'est toujours la même rapsodie

qu'il faut lire sous cette calligraphie d'une distinction suprême :

Salut au mausolée, enveloppé de miséricorde,
Et dont la tombe est ombragée par les nues!
Les effluves de la sainteté s'en dégagent
Comme un parfum,
Et par lui les brises soufflent jusqu'à nous.
A cause de ta mort,
Le soleil de la foi s'est obscurci,
Et les sept sphères se sont voilées de ténèbres.
Les piliers de la gloire se sont écroulés de douleur
Et les sept cieux ont tremblé,
En apprenant la nouvelle de ton trépas...

Dans tout ce pieux bavardage qu'est devenue la réalité brutale? Manifestement les poètes n'ont été occupés qu'à jeter des fleurs sur des tombes. La tradition leur commandait de n'écrire sur ces marbres et ces murailles que des choses apaisées et apaisantes. Eux-mêmes pouvaient-ils imaginer rien d'autre? L'inspiration arabe ne s'est jamais épanouie que dans le lyrisme amoureux. A croire ces inscriptions, ce ne sont pas des princes frénétiques, brutaux, sensuels, passionnés

du pouvoir, souvent d'un sadisme cruel, qui sont enterrés là, mais des amants malheureux, de pieux imans, des poètes. Et les pigeons et les colombes, tous les oiseaux de la tendresse qui entrent par les portes ouvertes, sont chez eux, parmi ces tombes où la poésie musulmane n'a développé que les entrelacs gracieux de sa rêverie un peu fade sur de tragiques destins.

Dans cette brillante chapelle, l'essence même du génie arabe semble reposer, comme à Florence l'esprit de la Renaissance dans la chapelle des Médicis. A Fez, on ne serait point surpris de rencontrer cette merveille. Mais ici, à Marrakech, dans cet immense fondouk d'ânes, de mulets et de chameaux! Ce petit enclos plein d'orties apparaît comme un cap de civilisation, l'extrême pointe de l'art moresque profondément enfoncée dans le primitif et le barbare. Que justement ici soit venu s'épanouir ce qu'a produit de plus parfait la civilisation andalouse dans

toute l'Afrique du Nord, cela remue au fond de la mémoire l'énorme poussière du passé, anime d'une vie singulière le souvenir de choses mortes! Des notions qui paraissaient invraisemblables et quasi fabuleuses lorsqu'on les lisait dans les livres, retrouvent leur crédibilité et un air tout naturel. On se remémore, sans en être autrement étonné, qu'au temps où ces chambres funéraires étaient dans leur première fraîcheur, il y avait à Tombouctou une université florissante et des bibliothèques qui comptaient plusieurs milliers de volumes... Une chapelle comme celle-ci permet à l'imagination de jeter de longues passerelles sur de vastes nappes de siècles et d'étendre bien au delà de l'horizon où nous les bornons d'habitude, les grandes réussites de la civilisation musulmane.

N'importe! dans cette cité du Sud, qui en dépit de quelques beaux vestiges reste toujours un grand camp de nomades, ce chef-d'œuvre délicat étonne,

déconcerte, semble vraiment en exil. C'est une relique d'un inestimable prix, mais c'est une relique, un magnifique accident, quelque chose comme un de ces lacs brillants que la mer laisse derrière elle à la marée descendante. Pour trouver un tombeau tout à fait à l'image de cette ville déjà saharienne, il faut sortir de cet enclos, faire trois cents mètres de chemin, longer un mur de boue, et jeter un regard au travers des planches mal jointes d'une misérable porte rapiécée. On aperçoit alors, à l'ombre d'un bel abricotier, quelques briques assemblées sans art et grossièrement badigeonnées d'une couche de chaux qui s'écaille. Là dort Yousef ben Tachefin, qui fonda Marrakech et conduisit ses hordes de guerriers au visage voilé à la conquête de Grenade et de Cordoue. Bien souvent des mains pieuses ont tenté d'élever les murs d'une kouba au-dessus de ce tertre funéraire. Mais toujours, l'illustre mort habitué à l'espace et à la

vie sous la tente, a fait sauter d'un coup de pied ce qu'on édifiait sur sa tête, ne pouvant supporter au-dessus de son sommeil que le toit mouvant des feuilles...

CHAPITRE VII

UN GHETTO MAROCAIN

QUAND on a longtemps erré dans cette ville musulmane, bien poussiéreuse, bien délabrée, mais vaste et aérée, remplie d'une belle humanité qui sent la montagne et le bled, quel dégoût de tomber dans le Mellah! C'est un des lieux les plus affreux du monde. Là s'entassent vingt mille Juifs, dans un espace infiniment trop étroit pour leur vie pullulante. Ce ne sont que caftans noirs sordides, calottes crasseuses, cheveux gras, tire-bouchonnant sur les joues ou bien pommadés, travaillés en boucles, en franges, en mèches ramenées autour de la calotte noire avec une recherche de l'élégance qui fait peur; têtes ravagées par toutes les variétés de teigne qui

dégoûtent le passant et ravissent le spécialiste; yeux chassieux, clignotants, purulents, mal ouverts qui semblent sortis d'une cave et s'effrayer du jour; barbes incultes, chairs blafardes ou colorées d'un rose de poupée. En vain le regard cherche-t-il à se poser sur quelque chose de propre. Par une fatalité incroyable, les denrées elles-mêmes, un fruit, une orange, un citron, une bougie, du sucre, tous ces objets dont le nom seul éveille une idée de fraîcheur, prennent ici l'air sale et malade. Dans les chambres groupées autour d'une cour intérieure, d'innombrables familles mêlent dans une promiscuité ignoble leur vermine, leurs maladies, leurs animaux et leurs enfants. Depuis la porte qui donne accès dans les couloirs et les cours, jusqu'au fond de ces taudis, tout cela grouille autour de matelas immondes, parmi des plats et des cruches cassées; et l'on est saisi à la gorge par une atroce odeur d'excréments, de fumier, de sang de poulet et de maya, ce tord-boyaux de

figues, de raisins et de miel qu'on boit à pleins verres au Mellah.

Le plus affreux, c'est l'école, où, dans l'odeur inexprimable, des grappes d'enfants pressés les uns contre les autres comme des mouches sur un papier ou des têtards dans une mare, ânonnent les textes hébraïques, pleurent, crient, s'abandonnent sans vergogne à tous les besoins de la nature, autour de vieux maîtres dégoûtants, dont la figure hébétée garde un air d'enfance abrutie. Oh! l'horible verger d'enfants qui semble arrosé d'urine et poussé sur le fumier! Et comme il fait comprendre ce mot d'un rabbin qui disait : « En Israël, il y a trois sortes de gens : les Israélites, les Juifs et les Juifs du Maroc. »

En sortant des quartiers arabes, on quitte une civilisation d'un caractère aisé, insouciant, ami du plaisir et du repos, enfantin jusque dans sa gravité et son désir du gain, pour trouver ici un monde effroyablement affairé. Tout ce Mellah

s'agite, trafique, se marie, vit et meurt, sans paraître soupçonner son étonnante abjection. Bien plus, de cette ignominie s'élève une sorte de gaîté satanique, un immense mépris pour tout ce qui n'est pas juif, un orgueil qui brûle en secret sous la servilité et la crainte. Et sans doute est-ce pour cela qu'au milieu de tant de misères le regard s'épouvante et le cœur ne s'émeut pas... L'autre jour, dans le souk des cuivres, je regardais un de ces Juifs, vieillard septuagénaire, aveugle, demi-nu, occupé à faire tourner une roue au fond d'une échoppe qu'éclairaient les feux verts et jaunes des métaux qu'on étame. Pauvre Samson aveugle! Comment demeurer insensible? Il semblait là depuis des siècles, attelé à cette roue comme à la roue de l'infortune. Et pourtant ce qui affligeait le plus, ce n'était pas le spectacle de cette misère particulière, c'était de penser qu'il ne fallait rien moins que l'excès de cette détresse pour faire naître un sentiment, qui partout ailleurs

au Mellah est étouffé sous le dégoût...

Quand naguère je traversais les ghettos de Galicie, de Bohême et de Hongrie, et que je voyais ces Juifs sordides dans leurs souquenilles boueuses, je me disais souvent : « S'ils me semblent si dégradés, si horribles, c'est qu'ils sont de misérables Orientaux, transportés à des centaines de lieues de leur ciel éclatant, dans des régions froides et brumeuses. Sans doute m'apparaîtraient-ils tout à fait différents dans leurs contrées natales, loin de cette boue qui couvre leurs vêtements, loin de ces glaces où ils grelottent. Là-bas, dans leur pays de lumière, ils doivent retrouver, j'imagine, quelque propreté, quelque noblesse... » Et justement c'est le contraire! Ils se découvrent ici plus sales, plus vermineux qu'en Europe. Leurs robes noires, leurs calottes crasseuses attristent plus encore sous ce soleil éclatant. Et il leur manque à tous irrémédiablement la nostalgie de quelque Orient perdu, que je croyais là-bas apercevoir au fond des yeux...

Le patriarche de cet enfer hébraïque est le bonhomme Ischoua Corcos, l'argentier des Sultans, le millionnaire du Mellah. Je me rends chez lui quelquefois, pour écouter les histoires d'un vieux Maroc qu'il connaît comme personne, et qu'il raconte avec un détachement ironique bien étranger à l'Islam. Sa maison est la seule qui soit propre au Mellah. On y accède par une cour remplie de la paille hachée dont se nourrissent ânes et mulets. Au milieu, une haute, une immense balance, faite pour peser des centaines de kilos, se dresse avec son fléau, comme un gibet à deux branches. Dans un coin, un réduit sombre, meublé d'un coussin déchiré et d'un petit bureau sans pieds pour écrire accroupi. C'est là que travaille le bonhomme, qu'il traite les affaires courantes, qu'il paye, reçoit, compte et mesure. Il me prend par la main, et gravissant un étroit escalier, nous gagnons un balcon de bois qui domine la cour intérieure. On entrevoit au fond des chambres

des berceaux balancés par de grosses matrones aux bras nus, des matelas sur lesquels sont couchés de vieilles gens qui ont l'air à l'agonie. Qui sont-ils? D'où viennent-ils?... D'autres pièces offrent un aspect bourgeois de très vieille maison de province, avec des lits à rideaux blancs, des armoires à glace, une machine à coudre et des petits placards vitrés, chargés de verrerie, de porcelaines, d'objets d'argent. Mais sur les murs blanchis à la chaux, quelque arbre de Jessé ou les Lions de Juda, grossièrement peinturlurés, rappellent qu'on n'est pas ici chez le notaire de Ruffec ou d'Amboise! Où suis-je? A Marrakech, sur la lisière du Sahara ou dans quelque ghetto rhénan?... Il y a un siècle environ, si j'étais entré à Francfort dans la maison des Rothschild, sans doute aurais-je trouvé la même cour, la même balance, le même égorgeur rituel assis dans un couloir sur le même fauteuil de velours, le même aspect propre et sordide, riche et minable de l'ensemble, et

certainement aussi ce même esprit avisé, prudent et digne du père Corcos... Il faudrait être Balzac, pour décrire ce logis, pour retrouver les couleurs et les ombres avec lesquelles il peignait quelque vieil intérieur de Saumur ou de Limoges, les grandes fortunes commençantes, la maison d'un père Grandet ou d'un Sauviat tout occupé de ses affaires, tandis que sa fille perd son âme à lire *Paul et Virginie,* ces demeures où des drames se jouent entre des générations qui ne se comprennent plus... Cette maison est remplie d'enfants qui grandissent près de ce vieillard, sans se douter encore que bientôt cette vie leur apparaîtra aussi bizarre, aussi lointaine qu'elle me l'appa raît à moi-même. Qui connaîtrait bien ce logis pourrait se faire une idée des transformations profondes qui se préparent dans la juiverie du Maroc. Déjà les fils du bonhomme ont abandonné le vieux costume traditionnel pour les vêtements européens; ses petites-filles jouent du piano,

parlent français, sont élevées chez « les sœurs », et habillées à la mode de Paris transformée par Marrakeck. Mais lui, resté fidèle aux antiques usages, il garde l'antique vêtement et les babouches noires et le foulard bleu à pois blancs jeté par-dessus la calotte et noué autour du menton.

Pendant qu'il me raconte avec aménité la suite compliquée des intrigues, des trahisons et des meurtres qui forment la suite ordinaire de l'histoire moghrabine, le bruit de la machine à coudre se mêle aux notes trébuchantes d'un piano désaccordé. Ses petites-filles viennent nous saluer avec une gentille révérence et des phrases polies qui sentent le couvent Dans la cour, l'égorgeur rituel saigne un poulet qui crie. Par la fenêtre ouverte, arrivent d'une école voisine où l'on enseigne le français, des phrases qui entraînent l'esprit dans un rêve dément, et que répètent, comme un verset de la Loi, les enfants du Mellah :

« Nos ancêtres les Gaulois... » ou bien encore :

Mon père, ce héros au sourire si doux...

Alors tout danse devant moi, les deux Lions de Juda, l'arbre de Jessé sur le mur, et la fausse pendule peinte et sa clef peinte elle aussi, pendue à un clou imaginaire. Je n'écoute plus le père Corcos. Je n'entends plus ni le piano, ni la machine à coudre, ni les cris du poulet. Je n'ai d'oreilles que pour ces phrases folles, qui résonnent d'une façon tout à fait extravagante dans ce ghetto saharien !

CHAPITRE VIII

LE DÉPART DES ASKRIS

Le rendez-vous est pour quatre heures du matin.

J'ai le temps : le muezzin n'a pas encore chanté. J'avance avec ma lanterne dans les rues tout à fait noires. Un peu de fraîcheur règne encore sur la grande ville obscure, qui d'ici quelques instants, dès que le soleil aura franchi les cimes de l'Atlas, va devenir une vaste chose brûlante. Pas le moindre braiement d'âne, pas encore un cri de coq. Silence aux portes des mosquées. Silence devant les fontaines, si agréablement animées tout le jour par le va-et-vient des enfants et des âniers porteurs d'eau. Dans les bassins tranquilles, sous les voûtes de brique et

les hauts portiques de cèdre, les génies dont l'imagination marocaine peuple le monde des eaux, semblent prisonniers du sommeil. Les portes des quartiers sont fermées, les gardiens endormis dans leurs niches souterraines. Au bout de chaque rue, je pousse un gros loquet de bois, j'entre-bâille une porte massive, radoubée en maints endroits comme la carcasse d'un vieux bateau qui aurait vogué sur les siècles, et qui s'ouvre en gémissant. Je me glisse dans une autre ruelle, et me voici dans un petit cimetière d'une cinquantaine de tombes, qui entoure la kouba d'un des sept patrons de Marrakech.

Entre les tertres funèbres, des dormeurs sont couchés, recroquevillés dans leurs haillons pour se défendre du froid et se protéger des mouches, qui vont jaillir en bataillons innombrables avec le premier rayon du jour. L'endroit est propice au sommeil, tranquille, à l'écart de la rue. Ces tombes musulmanes, aux pans doucement inclinés, font d'agréables oreillers,

et le Saint qui règne ici ne peut qu'envoyer d'heureux songes à tous ces gens qui paraissent sortis un instant de leurs tombeaux pour y rentrer à l'aurore.

Soudain, au milieu des ténèbres, une voix sonore s'élève d'un minaret tout proche, perdu dans la masse des maisons. Est-ce le chant de la résurrection? Ah! cela y ressemble, tant c'est inattendu au milieu de ce silence, parmi tous ces corps endormis... Ce n'est pas, comme dans le jour, la courte phrase gutturale qui appelle à la prière, c'est l'adieu aux ténèbres, l'enterrement de la nuit, le long chant plein d'ardeur qui précède l'aurore, tantôt chanté par quelque vieux muezzin, enroué d'avoir ainsi jeté, depuis quarante ou cinquante ans, la même prière du haut du même minaret; tantôt léger et nuancé, quand c'est la voix d'un jeune homme, — mais toujours imprévu dans son caprice, toujours un peu déconcertant pour nos oreilles étrangères, et vraiment d'un autre monde, s'il vous arrive dans les brumes

du sommeil, qu'il pénètre sans le troubler.

La voix qui, ce matin, m'accompagne, est une vieille voix usagée, pleine de trous, de précipices; et pourtant, rien qu'à écouter ce vieux rossignol de mosquée, l'imagination s'émeut, les murailles tombent devant moi et me laissent entrevoir en songe ce qu'elles cachent avec tant de soin de gracieuses beautés, dont l'agrément est fait du demi-abandon où leurs propriétaires les laissent glisser doucement, de l'imprévu d'une vigne, d'un cyprès, d'un figuier, qui dans la décrépitude et le renoncement d'alentour fait jaillir sa force neuve et sa grâce toujours vivante. Au lieu de réveiller la ville, il semble que ce chant religieux l'endorme plus profondément, d'un sommeil qui ne ressemble pas au sommeil de nos cités d'Europe toujours fiévreux et en travail. Le sommeil de cette ville a quelque chose d'enfantin, comme ses métiers et son trafic, comme ses pensées elles-mêmes et tout l'ensemble de sa vie.

L'interminable roulade me perd un instant sous une voûte, me rejoint à la sortie du tunnel, et brusquement se tait. Alors, de grands cris déchirants jaillissent à la fois de tous les minarets. J'en suis quelques instants assourdi. Puis le bruit s'efface de l'air. De nouveau les murailles élèvent leurs remparts autour du mystère qu'elles abritent, et ma lanterne n'éclaire plus que de la boue séchée qui s'écroule...

Très exactement, à quatre heures, j'arrive au lieu du rendez-vous : une cour de fondouk qui sert de caserne aux Askris.

Ces Askris sont des mercenaires, vaguement dressés à l'européenne, qui, pour vingt-cinq sous par jour, s'habillent, se nourrissent, assurent la police de la ville et prennent part, à l'occasion, aux expéditions dans le bled, comme c'est le cas aujourd'hui. En arrivant dans le fondouk, je trouve tout le monde occupé, parmi les pigeons et les poules, à charger sur les

mulets des mitrailleuses, des caisses de cartouches, deux petits canons de montagne, des tentes, des couffins, des bouillottes et des gargoulettes. Tout était prêt, et nous allions partir, lorsqu'on vint dire au lieutenant qui commandait la troupe, que cinq de ses Askris, pour éviter la corvée d'une expédition fatigante, étaient allés se réfugier dans l'écurie du Pacha, sous les pattes des chevaux — ce qui est, comme chacun sait, un asile aussi inviolable que la kouba d'un marabout. Il fallut courir après eux, les tirer de leur sommeil, palabrer un grand moment pour les persuader de nous suivre. Le soleil était levé depuis longtemps déjà, quand nous fîmes au son des tambours, des clairons et des musettes, notre sortie du fondouk.

Une foule de femmes voilées, riant et bavardant un peu haut, nous attendaient à la porte. Laides, jolies? Sait-on jamais, dans ces paquets de mousseline et de laine? Mais quels yeux, quels bras charmants! Dès que les Askris apparurent,

bien minablement vêtus avec leurs vestes kaki, leurs jambières dépareillées, et des godillots trop larges pour leurs jambes maigres et nerveuses de grands garçons mal nourris, toutes ces Aïcha, ces Zara, ces Yasmin se mirent à remplir l'air de petits cris d'adieu, de cette voix aigrelette et murmurante qui sort du voile de mousseline comme un pépiement d'oiseau. Et traînant dans la poussière leur haïck de laine et leurs babouches brodées de fils d'or et d'argent, elles accompagnèrent les soldats jusqu'à la porte de la ville.

A mesure qu'on s'éloigne de l'enchevêtrement des ruelles qui forment le cœur de la cité, des chemins plus larges s'en vont entre des murs de vergers, derrière lesquels les arbres et les plantes sont soustraits aux regards aussi jalousement que les femmes. Toutes ces pistes poussiéreuses aboutissent à des remparts formidables, dont la masse flanquée d'un millier de tours carrées, ébréchée dans ses tours, édentée dans ses créneaux, mais

d'une allure toujours grandiose, s'allonge sur plus de trente kilomètres autour de Marrakech. Les jardins de palmiers et d'oliviers qui font presque de tous les côtés une seconde enceinte à la ville, s'approchent par endroits jusqu'à toucher la muraille, et les palmiers penchent leurs têtes sur les créneaux délabrés. Mais le plus souvent, au pied des murs s'étend un terrain vague, d'un extraordinaire aspect. Partout des trous béants, dont la terre est rejetée sur les bords, des excavations profondes qui ont servi naguère à creuser les galeries souterraines par où arrivent de très loin les eaux de source à Marrakech. Un grand nombre de ces aqueducs centenaires se sont effondrés au cours du temps ; on a creusé de nouveaux trous ; et tous ces orifices de puits, vivants ou morts, bouleversent le terrain, le hérissent d'étranges cratères. Ajoutez dans ce chaos des monticules aux profils bizarres, formés des immondices rejetées par les siècles hors de la ville ; des cimetières sans clôture où

les chiens viennent, la nuit, fouiller avec leurs pattes; quelque mausolée solitaire; un arbre marabout avec ses branches épineuses, couvertes de chiffons et de touffes de cheveux; une rigole d'eau vive venue on ne sait d'où; les berges escarpées d'un oued profond de plusieurs mètres, sur lequel est jetée une arche de pont romantique, faite à souhait pour illustrer quelque tragique histoire espagnole. Entre ces bosses, ces trous, ces précipices, une piste tortueuse où passent quelque troupeau de chèvres, de moutons ou de vaches, des burnous derrière des ânes, des femmes qui vont laver à la seguia de la laine ou du grain. C'est à la fois animé et solitaire, vivant et mort; cela ne ressemble qu'à soi-même, et sans qu'on sache pourquoi ni comment, ce désordre poussiéreux fait une harmonie saisissante avec l'âpreté de la muraille et le charme bucolique des vergers... Ailleurs, plus de palmiers, plus d'oliviers, plus rien. Rien que l'immensité nue, verdoyante au printemps, complè-

tement brûlée l'été, d'où l'on voit accourir de loin les longs chapelets des puits, qui apportent la fraîcheur à la ville et aux jardins, tandis que là-bas, à l'horizon, l'Atlas déroule sans limite ses hautes vagues immobiles, resplendissantes de leur écume neigeuse qui ne s'écroule jamais sur la plaine...

Ce matin, comme presque toujours en été, la montagne demeure invisible, voilée, escamotée par les brumes. Sur toute sa longueur, la muraille, frappée en plein par le soleil, resplendit sans aucune ombre. Les grosses tours carrées, qui s'avancent en saillie tous les trente mètres environ, semblent s'être enfoncées, anéanties dans la masse de terre uniformément dorée. Devant nous la plaine immense, pareille à un sombre miroir de cailloux gris étincelants. Il n'est que sept heures du matin, et les rênes brûlent dans les doigts. On commence à regretter l'ombre qu'on laisse derrière ces murs de feu. Avec une vague inquiétude, les yeux, éblouis par la

lumière, mesurent l'espace embrasé qu'il va falloir traverser sous ce ciel sans merci, pendant des heures et des journées, pas à pas, mètre par mètre, à l'allure d'un homme à pied, sur un cheval qui dort déjà.

CHAPITRE IX

LA JOURNÉE ORIENTALE

Le cheval de la « cinquième catégorie » que m'a prêté le Dépôt du Génie s'avance tête basse, à pas comptés, écrasant sous son sabot marqué d'un matricule la terre qui s'effrite en poussière. Il fait 40 degrés à l'ombre. Mais où est l'ombre, Seigneur, dans l'étendue qui flamboie? Tout est vide et brûlé. Sous les paupières fermées les yeux sentent encore le brutal éclat du jour et ne peuvent s'entr'ouvrir sans être douloureusement meurtris. Autour de moi les Askris du Pacha s'en vont à la débandade, pieds nus, leurs souliers sur le dos, le fusil en bandoulière, et devisant d'histoires de femmes, comme tous les soldats du monde. Ni le soleil ni la poussière

ne semblent exister pour eux. Depuis hier soir ils n'ont ni bu ni mangé, et bien qu'il soit plus de midi et que nous marchions depuis l'aube, pas un d'eux ne s'est encore reposé. Toujours du même pas rapide, ils continuent de cheminer sous le ciel embrasé, à travers l'étendue aux durs cailloux miroitants, où sont passées, il y a dix siècles, les immenses hordes berbères qui se jetaient sur l'Espagne. A cette heure, il est aussi malaisé de se représenter, dans cette solitude, ces grandes migrations de guerriers, que d'imaginer ce sol de cailloux et de poussière redevenu verdoyant sous les moissons qui le couvrent au printemps. Vieux souvenir grandiose, qui fait paraître plus misérable encore notre petite troupe perdue.

De loin en loin, comme un lambeau de parc ou de forêt épargné par un incendie qui aurait tout dévoré à l'entour, une magnifique oliveraie, de l'eau, de belles allées d'arbres, de larges perspectives profondes ou bien d'étroits sentiers couverts. Tout

cela clos de murs (où n'y a-t-il pas de murs en Islam?) mais de murs roses, croulants, pleins de brèches et de trous, et qui ne semblent là que pour réaliser une harmonie vaporeuse avec les arbres argentés, ou pour ajouter au paysage le romanesque d'une ruine.

Ah! qu'il est agréable de s'arrêter enfin dans un de ces endroits délicieux, de se laisser glisser de la selle brûlante, de courir se laver dans l'eau de la séguia qui court parmi les oliviers! Des vignes géantes grimpent aux arbres ou forment des plafonds de feuilles et de fruits, soutenus par une architecture de roseaux. Là-dessous, des pastèques, des courges, des maïs d'un tendre vert humide. A l'orée de l'oliveraie, ou bien perdue dans les verdures, une ferme-château toute rose elle aussi, d'où surgit une haute tour carrée qui forme un charmant belvédère et un excellent poste pour fusiller les rôdeurs. A travers l'ombre ensoleillée on voit vaguer des troupeaux, des enfants demi-nus, des

femmes qui, même laides ou défaites par l'âge, ont une allure si noble sous leurs misérables draperies! C'est une Italie plus brûlée, de proportions plus larges, et où la vie antique se serait par miracle maintenue. C'est le monde de Virgile, des *Géorgiques*, des *Églogues*, avec un accent plus brutal qui tient sans doute au climat plus ardent, à la réalité même qu'on découvre ici telle qu'elle est, et non plus à travers la rêverie d'un poète de cour exquisement raffiné.

Accompagné de quelques serviteurs, le maître de l'oliveraie vient nous souhaiter la bienvenue et demander au lieutenant qui commande les Askris ce dont il a besoin pour lui, ses hommes et ses bêtes. Quelquefois, de la grande ferme rose on nous apporte du miel, du lait caillé, en attendant le repas; d'autres fois la collation ne vient pas, et ma foi on est déçu!

Sous les figuiers aux branches retombantes, des cavaliers de tribu qui s'en

vont, comme nous, rejoindre la harka (1) près du poste de Tanant, prennent le thé à côté de leurs chevaux entravés. Ces cavaliers dans leurs lainages, ces chevaux recouverts de tapis de selle aux multiples couleurs fanées, composent un tableau auquel les peintres de l'Orient ont habitué depuis longtemps nos imaginations et nos yeux ; mais dans cette agréable soirée, tous ces poncifs retrouvent leur fraîcheur, et ces choses qui dans la peinture et les livres sont de l'éclat, du pittoresque, de la fantaisie locale, prennent ici un air paisible et des tons presque effacés. Rien de bruyant, rien d'étrange ; tout est simple, uni, familier, harmonieusement accordé. Les yeux comme les oreilles jouissent, pour ainsi dire, du silence.

Cependant, depuis la veille nous n'avons encore rien mangé, et il est sept heures du soir. Avec envie je regarde les chevaux et les mulets, plus tôt servis que nous, mâ-

(1) Troupe indigène.

chonner leur paille hachée. Mais le temps passe, et toujours rien ne sort de la grande kasbah de terre rouge où, je l'espère du moins, les négresses sont penchées sur les tagines (1). Quand les plats seront-ils à point? La cuisine arabe est exquise (si toutefois le beurre n'est pas rance) parce qu'elle se fait à petit feu. On la voudrait ce soir, moins parfaite.

Huit heures. Arrive la lune, et cela distrait un moment, cette belle lumière qui tombe en pluie à travers les oliviers. Dans la fraîcheur qui succède à l'accablante chaleur du jour, on glisse à un demi-sommeil qui fait presque oublier la faim. C'est comme dans un rêve que sur les onze heures du soir, je vois s'avancer des lanternes, une procession de formes blanches qui portent sur leur tête de larges plateaux surmontés par de hauts capuchons pointus. En voici quatre, six, huit, douze qui s'avancent à la file indienne,

(1) Plats de terre qui servent à toute la cuisine marocaine.

sous les arbres baignés de lune, graves, silencieux, énigmatiques — serviteurs élyséens portant un repas à des ombres. Ils s'arrêtent devant nos tentes, alignent à nos pieds l'interminable suite des plats couverts des capuchons, et attendent debout devant nous pendant qu'on découvre tour à tour la moitié d'un mouton rôti, trois poulets au citron et aux olives, trois autres poulets aux tomates sur lesquels on a cassé des œufs, un ragoût de mouton avec des aubergines, des courgettes et des piments, trois nouveaux poulets qui disparaissent sous des sortes de crêpes, un monceau de ces raisins noirs, blancs ou roses, qui pendent autour de nous en grappes fabuleuses à leurs architectures de roseaux, un couss-couss garni de viande et de légumes... quoi encore? je ne sais plus. Ce festin arrive trop tard : on est vaincu par le sommeil!

Mais la fatigue, mais le chant des crapauds et des grillons, mais la fiévreuse agitation des moustiques, mais le bavar-

dage et la musique des infatigables Askris... comment arriver à dormir au milieu de tout ce tapage qui n'est fait que de petits bruits? Une seconde pourtant tout s'apaise, tout se fait silence et oubli. Et voilà que déjà les Askris me réveillent pour jeter bas ma tente et la charger sur les mulets! Instant morose, en pleine nuit encore, sous l'oliveraie qui frissonne. Puis tout à coup, un cri, ou plutôt une courte phrase fortement psalmodiée, que lancent toujours vers le ciel, au moment du départ, les guerriers marocains pour appeler sur eux la bénédiction divine : « Que Dieu protège notre journée! Nous demandons cela à notre Seigneur Mohammed! » Dans l'aurore qui commence à poindre, l'impression est magnifique de cette grande clameur religieuse. Et cet appel répété par trois fois, à de courts intervalles, retentit au milieu de la nature étonnée, comme les premières mesures d'une symphonie qui s'appellerait : la journée orientale.

CHAPITRE X

LA RENCONTRE DU GLAOUI

Nous approchions du poste de Tanant. C'est en pleine montagne. Plus d'oliviers. Des chênes verts, des gommiers épineux, des genévriers rabougris, de larges massifs d'euphorbe d'un vert de mousse gras et luisant, posés sur la pierraille comme d'énormes tortues vertes; de loin en loin, sur un sommet ou dans le pli d'une étroite vallée, parmi des champs d'orge maigre et des vergers d'amandiers, une ferme-château percée de longues meurtrières, avec, aux quatre angles, une tour qui va s'amincissant par le haut.

Déjà on pouvait apercevoir le drapeau flottant sur le bordj, lorsqu'une trompe d'automobile surprit bizarrement nos oreilles

et nous fit garer sur la piste. Une superbe limousine arrivait dans la poussière. Derrière les vitres, au fond de la voiture, j'aperçus au passage un personnage vêtu de blanc, la tête entourée de mousselines, d'où s'échappaient deux papillotes blanches qui frisaient le long d'un visage décharné, de couleur sombre, où brillaient des yeux admirables. Les Askris présentèrent les armes. Le personnage aux papillotes nous salua d'une inclinaison légère, à laquelle les voiles dont il était enveloppé, et aussi l'éclat de ses yeux, donnaient une douceur féminine.

Dans la poussière soulevée par la riche automobile, nous arrivions, une heure plus tard, au poste de Tanant. Il y avait là, rassemblés sur les pentes de la colline, deux ou trois mille piétons et cavaliers. Les piétons demi-nus, couverts d'une simple chemise relevée à mi-cuisse, la tête entourée d'une corde ou d'un chiffon poussiéreux; les cavaliers, moins som-

mairement vêtus d'un caleçon tombant aux chevilles, d'un caftan de drap et d'un burnous. De tous côtés arrivaient des gens à pied ou à cheval qui rejoignaient la harka; des serviteurs tenant en main les chevaux des personnages importants qui avaient fait la route à mule pour s'éviter la fatigue d'une longue chevauchée; et l'humble foule des petits ânes galeux, sanglants, pelés, qui portaient dans les couffins les plateaux à thé, les tapis, les bouilloires et les gargoulettes.

Au moment où je pénétrai dans ce camp d'aspect si antique, avec la troupe de mes Askris qui menaient grand tapage de tambours, de clairons et de musettes, la belle limousine sortait du camp poussiéreux après avoir conduit jusqu'à sa tente le personnage aux papillotes. Comme une machine miraculeuse à remonter le temps, sa rapide voiture paraissait l'avoir emporté au fond d'un âge très lointain, et déposé sans heurts, le plus simplement du monde, sous une tente de la plaine de Troie. Au-

tour de sa kouba (1), reconnaissable tout de suite à ses vastes dimensions, s'empressaient des esclaves noirs dont les vêtements élégants, les cordelières de soie, les poignards d'argent ciselé contrastaient avec les djellaba terreuses des piétons de la harka. Il était assis sur un coussin, au milieu des tapis de couleur vive qui couvraient le sol de la tente, le dos appuyé contre un divan, égrenant d'une main un chapelet entre ses doigts osseux, de l'autre s'éventant le visage avec un écran de palmier. De près, il était laid, avec un visage émacié, miné par la phtisie, des joues creuses qu'assombrissaient encore des pommettes naturellement très saillantes. Tout un côté de sa moustache était complètement tombé, et ses lèvres assez fortes n'arrivaient pas à cacher de longues dents jaunes et mal plantées. Laid, certes oui, mais plus certainement magnifique avec ses yeux admirables et son allure d'une

(1) Tente marocaine.

distinction suprême! Ce n'était pas un vieillard, mais il paraissait très vieux. Quel âge pouvait-il avoir? Un peu plus de cinquante ans, m'a-t-on dit. On lui eût donné bien davantage. Il avait déjà cet âge qui ne tient plus compte des années, et que prête la mort quand elle a marqué quelqu'un... C'était Si Madani Glaoui, le Fqih, comme on l'appelle — ce qui veut dire le sage, le lettré — pauvre titre qu'on attribue d'ordinaire aux maîtres d'école, mais qui tire justement de sa simplicité un considérable prestige, quand celui qui le porte est le plus grand seigneur de l'Atlas.

*
* *

C'est une espèce sociale tout à fait particulière au Sud du Maroc, ces puissants seigneurs féodaux qui dominent le Grand Atlas. A mesure qu'on s'éloigne de la Méditerranée en suivant la crête des montagnes, il semble que les populations berbères deviennent moins farouches, ou du moins plus disposées à se soumettre à l'au-

torité d'un chef. Tandis qu'au Nord et à l'Est du Maroc, on ne rencontre que des tribus morcelées à l'infini, qui ne se donnent jamais à personne ou ne se donnent que pour un instant, dans l'espoir du pillage ou par haine de quelque autorité étrangère, dans le Sud au contraire, un petit nombre de grands seigneurs exercent sur d'immenses espaces un véritable pouvoir féodal. Cette autorité, quelquefois plus fictive que réelle, varie avec les circonstances, la valeur du caïd, l'éloignement des tribus, et va de la soumission complète, presque de la domesticité, à un vague respect, un pouvoir de parole, suivant l'expression consacrée, c'est-à-dire que le vassal accepte de recevoir un avis, quitte à ne pas le suivre, protège les passants recommandés par son seigneur, et lui envoie chaque année un présent plutôt qu'un impôt. Sans doute, on retrouve bien ici, comme dans tout le reste de l'Atlas, ces petits conseils locaux, ces parlements de tribu, bavards, défiants

et agités, qui constituent essentiellement le gouvernement des Berbères, mais chez ces Berbères du Sud, les Chleuh, comme ils se nomment, ces assemblées ont perdu à peu près tout leur prestige.

Comment cela s'est-il fait? Comment s'est établi ce gouvernement oligarchique qui semble répugner si profondément au tempérament de cette race? Peut-être ces différences entre gens du Nord et du Sud tiennent-elles au caractère du pays qu'ils habitent. Dans les plis enchevêtrés du Riff et du Moyen Atlas, les montagnards trouvent des vallées suffisamment fertiles pour fournir à leurs besoins, et où ils peuvent perpétuer, sans souci du reste du monde, leur antique vie anarchique. Mais dans le Grand Atlas, les vallées sont beaucoup plus rares, et si pauvres qu'il faut aller sans cesse demander sa vie aux campagnes qui entourent Marrakech. Les seigneurs dont les kasbah commandent les passages par lesquels on traverse la montagne, tiennent naturellement à leur merci

les populations obligées de passer sous leurs châteaux forts. C'est ainsi que, depuis des siècles, la nécessité et l'habitude ont fini par créer entre ces Chleuh et leurs caïds, des relations de vassal à suzerain, faites, comme dans notre moyen âge, d'un mélange difficilement dosable de crainte, de respect et d'amitié.

Ces grands seigneurs eux-mêmes sont attachés au Sultan de la même façon que leurs tribus leur sont soumises, étroitement si le Sultan est fort, d'une manière toute nominale s'il n'a pas le moyen de faire sentir sa puissance. Ils lui paient des redevances, accompagnent ses harkas, lui fournissent des contingents, et quand il vient à Marrakech, lui présentent l'hommage. Entre eux ils se haïssent, se réconcilient et se brouillent avec une facilité déconcertante, toujours prêts à se trahir, même lorsqu'ils semblent le plus amis et qu'ils s'accablent les uns les autres sous l'excès de la politesse orientale. Au Maroc, les sentiments ressemblent assez aux

constructions, fragiles et toujours prêtes à s'effriter en cendres. C'est le pays de l'écroulement, de l'inconsistant, du précaire, du vent qui emporte sans cesse tous les murs de boue en poussière. L'ambition et la jalousie, qui ne cessent jamais de souffler sur ces têtes forcenées, détruisent le sentiment d'hier. Une haine n'a pas plus de solidité qu'une amitié. L'une et l'autre ne se prolongent qu'autant qu'elles semblent utiles : ce n'est pas le cœur, c'est l'intérêt qui en règle la durée. D'un bout à l'autre de l'année, dans ces grands châteaux de l'Atlas, se trament mille perfidies, dont ces seigneurs se gardent des rancunes inexpiables, mais qu'ils savent oublier à l'occasion, et qui animent d'une vie singulièrement romanesque et ancienne ces beaux endroits désolés. Naturellement les tribus épousent leurs querelles, en sorte que, sous cette apparence d'organisation féodale, réapparaît partout et toujours l'éternelle anarchie berbère.

Comme les seigneurs de la vieille France

avaient leur hôtel à Paris, ces grands seigneurs du Sud ont leurs maisons à Marrakech — ces hautes demeures de brique et de pisé, si surprenantes par leur air d'autorité et de mystérieuse puissance dans l'humilité d'alentour. Que de fois, simple piéton dans la poussière, j'ai vu passer, haut juchés sur leurs mules et divinement habillés de mousseline et de soie, quelques-uns de ces barons de l'Atlas! Ils arrivaient au fond des rues étroites, ou bien apparaissaient tout à coup au débouché de quelque tunnel obscur, la tête inclinée pour posser sous le cintre surbaissé. Un ou deux familiers, montés eux aussi sur des mules au ventre rebondi, allaient à côté d'eux, et quelques nègres, l'anneau d'argent à l'oreille, couraient autour de leur monture, la main sur la croupe des bêtes et tenant l'étrier. Je les suivais des yeux avec cette sorte de surprise qu'on a devant un vieux portrait à la fois parlant et secret. Ils vivent, et c'est là le prodige! Ils vont au milieu d'une foule qui a le

même âge qu'eux et ne s'étonne point de les voir. Mais pour moi ils étaient l'image, conservée par miracle dans ces plis de l'Atlas, d'une existence qu'en Europe nous avons connue, nous aussi, il y a quelque mille ans de cela...

C'est encore un curieux spectacle de les voir réunis chez le Sultan ou chez le Général, à l'occasion de quelque cérémonie, ces personnages qui ont passé toute leur existence à se haïr ou à se réconcilier et qui, depuis notre venue, sont obligés de vivre en paix et de se faire bon visage. Affectueusement ils se penchent l'un sur l'autre, s'embrassent à l'épaule, se parlent en se tenant les mains. Qui pourrait croire qu'une politesse si tendre recouvre tant d'inimitié, de coups de fusil, de sang versé? Et tandis qu'ils s'accablent de toute cette courtoisie, toujours auprès de vous quelqu'un vous murmure à l'oreille la chronique de ces vies passionnées et violentes, abritées sous la mousseline, qui auraient diverti Stendhal.

Voici le vieil Abd el Malek M'Tougui, dont la famille commande à sa tribu depuis plus de cinq cents ans. Il possède un fief immense dans la région où l'Atlas commence à s'abaisser vers la mer. Vieux paysan septuagénaire, de pure race berbère, sans une goutte de sang noir, la face rougeaude, eczémateuse, les yeux bigles cachés sous des conserves jaunes, un gros nez vermillonné, édenté, cassé, podagre, et se donnant à dessein l'air plus cassé encore, on le voit toujours, même sur sa mule, pousser entre ses longs doigts minces, déformés par la goutte, les grains d'un chapelet sur lequel il égrène sans doute les souvenirs de ses vicissitudes et de ses variations politiques. Il n'a rien de la gravité qu'on est habitué de rencontrer chez un grand chef musulman; il aime les histoires égrillardes, les écoute ou les raconte avec une extraordinaire mimique de la figure ou des mains; et son air de viveur fatigué, finaud et racé tout ensemble, l'apparente si bien à un vieil habitué de cercle

parisien qu'on l'a surnommé « le Baron ». A Marrakech, sa demeure est immense et des plus simples, car il n'a pas le goût du faste. Son seul luxe, ce sont ses esclaves que l'on peut toujours admirer en grand nombre à sa porte, tous du plus beau noir, vêtus de blancheurs impeccables, et portant à l'oreille un lourd anneau d'argent de la grandeur d'un bracelet. Dans son château de Bou About, au pied du col par où l'on passe dans la basse vallée du Sous, il a de grosses réserves d'or enterrées dans des jarres d'huile, et il n'a pas fallu moins qu'un cataclysme comme la guerre mondiale pour que ce paysan, plein de méfiance à l'égard de la monnaie de papier, se décidât à échanger quelque cent mille francs de douros contre les titres de l'emprunt!

Voici le Goundafi, voisin de montagne du M'Tougui et son ennemi le plus intime, gentilhomme à longue barbe blanche, auquel toute une vie passée à disputer son héritage contre de puissants rivaux, a

donné l'allure du renard, et dont les yeux inquiets semblent toujours, même en prenant le thé, surveiller à droite et à gauche le rocher ou le buisson d'où peut partir un coup de fusil.

Voici El hadj Thami Glaoui, pacha de Marrakech et frère cadet du Madani, fastueux seigneur qui aime la guerre, les constructions splendides, tous les luxes de son pays et du nôtre, les belles armes, les automobiles, et qui, avec son long visage maigre, ses grands yeux, son air félin, doux et violent tout ensemble, son sourire énigmatique, l'extrême recherche de sa toilette (toujours dans la simplicité, mais d'un goût achevé et d'une élégance unique, car il ne porte rien qui n'ait été tissé spécialement pour lui par les femmes de ses tribus), rappelle assez bizarrement sur cette frontière du Sahara un seigneur du seizième siècle de France ou d'Italie. Et sans doute la culture de l'esprit est moins riche que celle d'un Borgia ou d'un Ludovic le More, mais il y a beaucoup de poésie chez

ce Chleuh qui, dans sa jeunesse — il approche de la quarantaine — ne pouvait assister aux chants et aux danses de son pays sans se jeter aussitôt avec passion dans l'improvisation et la ronde. Grand homme d'affaires, à la manière d'Europe et à celle de l'Orient, habile à tirer des ressources de tout ce qui dépend de lui (et c'est Marrakech tout entier, depuis le plus gros bourgeois jusqu'au plus humble artisan, sans en excepter les morts avec les biens qu'ils laissent derrière eux), propriétaire considérable de terres, de maisons, de jardins, très préoccupé de l'idée que ces fortunes féodales sont déjà menacées par l'esprit démocratique que nous amenons avec nous, et se hâtant d'accumuler toutes les richesses possibles afin de demeurer un grand seigneur encore quand sa puissance politique se trouvera diminuée. Avec cela, homme de poudre, guerrier superbe qui sait lâcher, quand cela est nécessaire, ses préoccupations administratives et bourgeoises, pour aller à la tête de ses

harka batailler dans l'Atlas, risquer vingt fois sa vie pour notre intérêt et le sien, incendier des kasbah, procéder à des justices sommaires. Après quoi, il revient à Marrakech, et de nouveau on le revoit dans son automobile, l'air affable, élégant, ou bien chevauchant sur sa mule entre son musicien égyptien, qui joue pour lui sur le théorbe les dernières nouveautés du Caire, et un de ces personnages à la mine inquiétante qui, dans les *Mille et une Nuits,* exécutent au fond des ténèbres des besognes que leur maître est toujours censé ignorer...

Il y en a bien d'autres encore de ces grands féodaux, un Ayadi, un Aïda ou Mouis, un Guellouli, un Ouriki, un chérif de Tameslout, dont il serait plaisant d'esquisser le portrait, si l'on ne craignait pas d'entrer dans un détail trop local. Mais parmi ces puissants seigneurs, Si Madani Glaoui, que je vois là sous sa tente, au milieu de ses guerriers, s'élève comme un cèdre brisé au-dessus de la forêt des thuyas.

CHAPITRE XI

LE SEIGNEUR DE TÉLOUËT

Le château de Si Madani Glaoui se dresse en plein Atlas, au pied du col de Télouët, de l'autre côté des montagnes dont on voit depuis Marrakech étinceler les cimes brillantes à travers la palmeraie. J'y suis monté un jour d'hiver, par la tempête et la neige. Dans un paysage grandiose, d'une désolation infinie, c'est Crozant, c'est Coucy, c'est notre moyen âge ressuscité par miracle et dressé là, au milieu d'un désert de pierraille, comme en un lointain exil où je venais le retrouver... Je vois encore les femmes, toutes de blanc vêtues, qui nous attendaient en chantant, avec des bols de lait, des assiettes de dattes et de longs roseaux surmontés de

brillants foulards de soie, s'élancer au-devant du Glaoui pour baiser son genou, tandis qu'il étendait sa main sur les têtes les plus proches, dans ce geste de protection que faisaient chez nous jadis les évêques et les rois. Un serviteur les écartait doucement; un autre leur faisait largesse d'une menue monnaie d'argent; et toutes ces princesses barbares, chargées de leurs bijoux de fête, entre-choquaient dans une mêlée confuse leurs bracelets, leurs colliers et leurs diadèmes pour ramasser une pièce de vingt sous... J'entends encore sous les poternes et dans les couloirs ténébreux de la haute demeure féodale résonner fantastiquement au fond de ma mémoire le pas de nos chevaux, comme des pas d'il y a mille ans. Un cortège d'un très ancien monde, piétons et cavaliers, femmes, enfants, animaux errants, s'engouffrait derrière nous, entraîné, aspiré par le violent courant d'air qui soufflait sous les voûtes. Entre les grands murs créneclés, la foule envahissait de vastes cours montueuses, qui

épousent naïvement la forme de la colline, emplissant de son grouillement confus des bâtiments de toute sorte, hangars, greniers, écuries, répandus partout au hasard. Et au-dessus de tout cela, la formidable masse rouge d'un donjon où s'accrochaient des vestiges de neige, faisait paraître étroites et profondes comme des puits ces cours immenses, faites pour servir de refuge à tout un pays menacé, ou bien aux bêtes et aux gens d'une harka de passage.

Tandis que le seigneur du lieu se rendait dans quelque chambre de son impénétrable donjon, je suivais un esclave nègre chargé d'un trousseau d'énormes clefs, qui ouvrait des portes devant moi et les refermait aussitôt, me guidait dans la nuit tombante à travers un labyrinthe de couloirs tantôt voûtés, tantôt à ciel ouvert, montait des escaliers neigeux, ouvrait encore d'autres portes, et m'introduisait enfin dans une chambre étroite et très longue, donnant sur un petit jardin où des

cyprès, des choux montés, des abricotiers sans feuilles et des rosiers qui n'avaient que des épines végétaient dans la demi-mort de l'hiver.

La nuit était venue. De hauts chandeliers de cuivre fabriqués à Manchester, où brûlaient des cierges de cire verte, s'alignaient sur les tapis. Des serviteurs, pieds nus et silencieux, découvraient devant moi, les uns après les autres, une longue suite de plats coiffés de leur capuchon de paille, et qu'on était tout surpris de trouver chauds et fumants, comme si dans cet Orient glacé tout devait être mort et gelé. De hautes glaces dorées reflétaient les esclaves immobiles et quasi monastiques dans leurs longues djellaba rayées de noir; une dizaine de pendules muettes marquaient l'éternité; des fleurs de papier sous des globes étalaient leur grâce sans âge; aux deux bouts de la chambre, des lits de cuivre anglais, surmontés de couronnes, enveloppés de damas et couverts d'une profusion de coussins, attendaient

des beautés qui sûrement ne viendraient pas ce soir. Un vent furieux faisait rage sous la porte et à travers les fentes du plafond de bois peint. Les grands cierges vacillaient, luttaient contre la rafale et quelquefois s'éteignaient... Ah! que je me sentais perdu dans ce coin de l'immense château fort, perdu au fond de je ne sais quel conte d'Orient, qui se serait lui-même égaré au milieu de ces montagnes neigeuses!

Soudain la porte s'ouvrit, le vent souffla quelques bougies, et je vis entrer le Glaoui précédé par des esclaves qui portaient des lanternes. Avec sa haute mine, son profil aigu, ses yeux noirs et fiévreux, son burnous dont les pans, retombant sur lui comme des ailes, ne laissaient apercevoir qu'un peu de la blancheur du caftan et des babouches jaunes légèrement poudrées de neige, on eût dit un immense oiseau apporté par la rafale. Ensemble, nous refîmes derrière les porteurs de lanternes le long voyage que j'avais fait tout à

l'heure, sans cesse retardés par les énormes portes qu'il fallait ouvrir et fermer. Nous traversions des corridors, où de vagues formes accroupies se chauffaient à la braise de petits fourneaux de terre, et des cours de toute forme et de toutes dimensions, où l'on entrevoyait des centaines de bêtes entravées qui broyaient la paille hachée. De loin nous arrivaient des sons de tambourins, mêlés aux flocons de la neige que le vent nous jetait au visage dans les endroits découverts, et à la chaude odeur d'écurie qui était partout répandue. Bientôt nous entendîmes des chants et des battements de mains accompagnés par les tambours. Et sur les murailles du donjon, dont la masse puissante surgit soudain dans les ténèbres, je vis bondir en mouvements fantastiques les sauvages reflets d'une haute flamme rouge.

Dans la plus grande des cours intérieures flambait un immense brasier, où à chaque instant des serviteurs jetaient des branches de thuya et des genévriers déra-

cinés avec leur motte de terre, qui brûlaient en crépitant et lançaient des jets d'étincelles. Autour de ce bûcher une centaine de femmes, toutes pareillement de blanc vêtues, leur foulard brillant sur la tête, battaient des mains en cadence. A chaque battement de mains, se soulevant sur la pointe des pieds, le ventre porté légèrement en avant, elles se déplaçaient vers la gauche d'une façon presque insensible, en sorte qu'à chaque mouvement de cette lente ronde on voyait une femme surgir de l'ombre et une autre y rentrer, comme les grains d'un chapelet poussés par un doigt invisible. Le feu qui les éclairait en plein, montrait cruellement de lourdes faces sans beauté, massives et jaunâtres et fort étrangement décorées. A la place des sourcils épilés, une longue ligne de peinture bleue; sur chaque joue, trois ronds d'un rouge vif, disposés à la façon de trois boules de billard sur les vitres d'un estaminet; et tout au bout du nez, une autre boule, rouge elle aussi, qui semblait se tenir par

miracle en équilibre. Enfin, de la lèvre inférieure à l'extrémité du menton, un tatouage qui devait sans doute rappeler un palmier stylisé ou un chandelier à trois branches. Bien laides et comiques, les pauvres! Et pourtant leur ensemble, leur lente danse autour de ce feu, ces voiles blancs tous pareils où se jouaient subtilement les reflets du brasier, ces foulards multicolores d'une variété harmonieuse, tous ces bijoux semblables, posés aux mêmes places, tous ces mouvements identiques accomplis sur un rythme parfait, et jusqu'à ces tatouages, ces boules rouges et ces fards qui uniformisaient les visages, tout cela composait un spectacle d'une unité surprenante, une beauté collective que l'on ne rencontre guère à ce point de perfection dans nos civilisations d'Europe, où chacun garde le souci de rester toujours lui-même et de jouer son rôle à part... Ce n'était plus Crozant, ce n'était plus Coucy que j'avais sous les yeux. Jamais chez nous, en aucun temps, on n'a

connu dans nos villages ces sortes de danses sacrées. Avec ces femmes je m'enfonçais au fond d'âges beaucoup plus lointains. Évidemment les filles de l'ancienne Grèce étaient autrement belles que ces villageoises barbares, mais sans aucun doute ce qui faisait la beauté de leurs panathénées, c'était ce rythme, cette unité qui se manifestait, ce soir, devant moi.

La foule des gens qui remplissait la grande cour en pente, et dont les flammes du brasier éclairaient la masse confuse, semblait hypnotisée par cette musique et cette danse. A tout moment, au travers de la multitude pressée, passaient des serviteurs qui portaient sur leur tête des braseros enflammés ou des moutons qu'ils allaient égorger. Quand on levait les yeux, on voyait dans la nuit rendue plus sombre par l'incandescent éclat du feu, le haut donjon sévère où brillait de la neige ; et à la lueur des flammes, on s'étonnait de découvrir sur cette bâtisse brutale un détail de décoration, une fleur, une moulure,

un rinceau où s'était attardé avec beaucoup de complaisance l'outil d'un artiste rustique, et aussi de petites fenêtres avec des grillages de fer habilement ouvragés, qui prenaient au milieu de ces ténèbres sauvages un aspect un peu mièvre de sérail oriental.

Pendant des heures et des heures, la danse, les chants, les battements de mains, la musique des tambours se poursuivirent sans lassitude, sans que rien modifiât jamais les attitudes et les gestes de ces danseuses infatigables, sauf aux moments où des paquets d'étincelles, emportées par le vent, les obligeaient à protéger leur figure avec leurs mains ou bien à secouer sur leurs voiles cette poussière enflammée. Le brasier lui non plus ne faiblissait jamais, lançant très haut ses flammes claires qu'on alimentait sans trêve, et brûlant, semblait-il, moins pour éclairer cette danse que pour honorer je ne sais quelle divinité de la nuit... Au pied de son âpre donjon illuminé dans les ténèbres, Si Madani Glaoui,

enveloppé de ses burnous, regardait la fête nocturne. A tout moment, des gens s'approchaient de leur Seigneur et le baisaient à l'épaule. Dans cet homme immobile on sentait tout l'orgueil de ces puissantes maisons féodales, qui semblent posées comme un sceau sur le désert environnant, et forcent l'hommage d'une poussière humaine répandue alentour, on ne sait où. Et tout ce que j'ai entendu dire du puissant chef berbère, l'éclaire d'une lueur moins vive que le feu de ce brasier dans son château de Télouët...

Pendant de longues années obscures, à l'ombre de ces hautes murailles, toute l'ambition de cet homme fut d'étendre sa puissance aux dépens de ses voisins par la violence et l'intrigue. Tribus châtiées, têtes coupées, dures contributions de guerre levées sur les rebelles, c'est la brutale histoire habituelle à ces contrées. Tout cela échappe à la chronique : il n'en reste pas plus de traces que de

la fumée d'un fusil, ou que du sang d'un homme assassiné au coin d'un bois.

L'événement le plus notable de ces années déjà lointaines fut le passage à Télouët du sultan Moulay Hassan, au retour d'une expédition dans le Tafilalet. Il faut se représenter ce que sont ces randonnées à travers le désert et la montagne, au milieu d'âpres régions dénuées de toutes ressources, pour comprendre quelle satisfaction dut éprouver le Sultan, déjà vieux et usé par une dure vie militaire, lorsque, arrivé à quelques lieues du château des Glaoua, il vit venir à lui Si Madani et son jeune frère Thami, amenant avec eux des provisions de toutes sortes, et un grand nombre de chevaux et de mulets pour remplacer les bêtes épuisées de la méhalla (1) chérifienne. Dans la kasbah la réception fut somptueuse. Danses et chants, plantureuses diffas, fêtes nocturnes toutes pareilles sans doute à celle

(1) Armée d un sultan.

que j'ai vue l'autre jour à la lueur du brasier. Charmé de cet accueil, le Sultan offrit à son hôte quelques pièces de canon, des fusils et des munitions. Ce qui fit grand effet dans la montagne, où l'imagination berbère, qui grossit toutes choses, n'a cessé depuis ce temps-là de considérer Télouët comme un formidable arsenal. Mais surtout la visite du Chérif donna au Glaoui le prestige d'un seigneur magnifique et bien en cour, dont la vie n'était pas destinée à s'écouler obscurément entre les murs d'une kasbah montagnarde.

Tant que vécurent Moulay Hassan et le vizir Ba Ahmed, rien ne fut changé dans ce Maroc, qui à quelques pas de l'Europe semblait plus lointain que la Chine. Mais avec le règne d'Aziz commencèrent les folies et les prodigalités, qui devaient conduire rapidement le vieux Moghreb à la ruine.

Si le jeune Abd el Aziz avait été violent et sanguinaire, à l'exemple de beaucoup de ses ancêtres qui massacrèrent des mil-

liers de leurs sujets avec des raffinements de cruauté inouïs, il eût moins scandalisé qu'en se livrant à des plaisirs innocents mais tout à fait incompatibles avec la dignité d'un Chérif. Derrière les hauts murs crénelés de ses palais de Marrakech et de Fez, il tirait des feux d'artifice dont on voyait du dehors s'épanouir les fusées, installait dans les mêchouar (1) un chemin de fer Decauville, courait à bicyclette avec les femmes de son harem, faisait de la photographie, s'amusait des phonographes, des pianos mécaniques, de mille autres fariboles détraquées avant de servir, que lui vendaient à prix d'or des mercantis européens. Exaspérées par les récits fabuleux qu'on leur faisait des fantaisies du Sultan, quelques tribus se révoltèrent à la voix du Rogui Bou Hamara, un de ces Maîtres de l'Heure, comme il en surgit toujours aux époques troublées du Maroc — un Maître de l'Heure, c'est-

(1) Cours du palais.

à-dire le mirage de religion et de guerre qui a toujours flotté à l'horizon du bled, et qui prend on ne sait quelle consistance de rêve dans l'idée d'un homme inspiré qui rétablira l'Islam dans sa pureté primitive et fera régner la justice.

Le Glaoui accourut à Fez avec de nombreux contingents, au secours d'Abd el Aziz. L'expédition fut malheureuse. Blessé trois fois, assiégé dans Taza, coupé de la route de Fez, Si Madani se vit contraint, pour échapper à un désastre, de se réfugier en Algérie, où nos officiers l'accueillirent et lui procurèrent les moyens de regagner le Maroc par Oran, la mer et Tanger. En revenant à Fez, il espérait que ses services, ses blessures, son habileté dans une situation difficile allaient avoir leur récompense. Mais il avait compté sans la jalousie des Tazi, riche famille d'origine hébraïque devenue musulmane, qui dirigeait alors à Fez toutes les affaires de l'État.

Il suffit d'avoir vu un de ces Tazi cinq

minutes — Omar Tazi, par exemple, confident d'Abd el Aziz et organisateur de ses plaisirs — pour se rendre compte aussitôt qu'un Glaoui et un Tazi ne pouvaient pas s'entendre. Omar, gras et blanc de peau, le poil roux, les yeux petits et plissés, la démarche dandinante, un ventre plein d'embonpoint, laisse éclater dans toute sa personne un sentiment rabelaisien et tout sensuel de la vie. Le Glaoui, sombre, ascétique, les yeux brillants, magnifiques de passion, aristocrate dans tous ses gestes et dans sa voix tout ensemble autoritaire et modérée, fait penser à quelque portrait de Philippe de Champaigne ou plutôt du Greco par l'austérité des traits, la couleur terreuse de la peau, l'admirable éclat du regard, la longue et maigre dignité de tout le corps. Dans ces deux personnages s'opposent deux conceptions de l'existence, l'une assez plate et avisée, l'autre très certainement elle aussi remplie d'égoïsme et d'ambition personnelle, mais ardente, follement passionnée et qui sem-

blait, en apparence du moins, écarter toutes les bassesses et les mesquineries de la vie.

Pendant cinq mois, ce Glaoui plein d'orgueil, habitué à voir les gens de la montagne accourir du plus loin qu'ils l'apercevaient pour lui baiser le genou, dut faire sa cour à ces Juifs islamisés. Pendant cinq mois, cet homme amoureux de la puissance et du faste fut humilié de leur luxe écrasant, car ils menaient aussi grand train que le sultan lui-même dans leurs palais magnifiques, au milieu de leurs innombrables esclaves. Plein de rancune, et n'ayant obtenu, contre de grosses sommes d'argent, qu'une faible partie des avantages qu'il avait espérés, Si Madani dut reprendre le chemin de Marrakech.

Il y avait alors là-bas, comme vice-roi du Sud, un des frères d'Abd el Aziz, Moulay Hafid, surnommé « le teigneux », sobriquet qu'il méritait doublement à cause de sa malignité et qu'il avait la teigne en effet. Au fond d'un palais délabré, il me-

nait l'existence fort médiocre qui est le lot ordinaire des fils et des frères de sultan. Sans argent et sans influence, c'était un bien petit personnage à côté des grands seigneurs de l'Atlas. Mais son intelligence, son érudition théologique, ses talents de grammairien et de poète lui avaient valu quelque prestige parmi les lettrés de la ville, et même auprès du peuple cette considération qui s'attache toujours en Islam à celui qui peut discourir des choses de la religion — bien qu'il fût peut-être l'homme le moins religieux du Moghreb. Violent, cruel, très jaloux de son frère, il supportait impatiemment sa situation subalterne, et entretenait avec soin autour de Marrakech une agitation de tribus qui mettait entre lui et Fez de vastes espaces troublés.

Que dit le Glaoui à cet homme insatisfait, quand ils se retrouvèrent ensemble dans la chambre misérable à côté des écuries, où Hafid donnait ses audiences? Quel tableau lui fit-il de Fez, de l'arro-

gance des Tazi et de la faiblesse d'Aziz?... Pendant près de dix-huit mois, se poursuivit entre ces deux personnages l'intrigue qui, au cours des siècles, s'est tramée tant de fois à Marrakech pour renverser le sultan qui règne à Fez. Mais le détail de ce complot serait très vite fastidieux, sans compter qu'on n'en peut surprendre que des lueurs fugitives dans ce pays du soupçon, du silence et du mensonge.

Ah! ce n'est pas une tâche aisée que d'essayer d'entrevoir, je ne dis pas la vérité, mais l'ombre de la vérité dans une histoire marocaine! Manifestez-vous le désir d'interroger un personnage sur quelque événement auquel il a été mêlé, tout de suite le plus aimablement du monde il vous invite à dîner. Les plats succèdent aux plats, les tasses de thé aux tasses de thé; on écoute mille bavardages, mille protestations d'amitié; on se dépense à son tour pour plaire, et le temps passe sans qu'on ait dit un mot du sujet qui vous amène. Bientôt même, vous avez le senti-

ment que vos questions resteraient sans écho, et vous jugez préférable de vous taire, estimant avec raison qu'une curiosité déplacée gâterait un si bon repas. On se sépare donc de son hôte sans lui avoir rien demandé, et lui-même vous laisse partir sans qu'il ait l'air de se souvenir un moment de la raison pour laquelle il vous avait invité... Et puis, comme en tout pays d'Orient, au Maroc le passé est le passé ; ce qui fut hier n'intéresse plus aujourd'hui, et le simple plaisir de savoir est un plaisir inconnu des gens d'ici. Ils semblent toujours vous dire : « Que t'importe, étranger, nos histoires d'autrefois? Nous-mêmes, nous en occupons-nous? Mange paisiblement ces poulets au citron et aux olives, jouis de l'heure qui fuit, et ne t'inquiète pas de ces choses inutiles... » Ajoutez qu'à tout moment, aux carrefours de la pensée marocaine, on risque de se tromper de chemin. De Tanger au Sénégal la mentalité est la même : on connaît des *caïda,* c'est-à-dire des habitudes,

un cérémonial extérieur; mais comment pénétrer les sentiments et les idées? L'esprit de tous ces Marocains, grands seigneurs ou petites gens, ressemble aux oueds de leur pays : ils déçoivent toute prévision. On les voit s'écarter d'une vallée facile, où il semblerait naturel que l'eau dût s'engager, pour aller percer une montagne et courir au milieu de difficultés incroyables. Et sans doute, dans la rivière comme dans l'esprit moghrabin, il y a une logique cachée, seulement cette logique le plus souvent nous échappe.

Si Madani n'était pas éloquent, sa voix était embarrassée, comme si ses longues dents jaunes et mal plantées le gênaient pour parler. Mais il avait des idées claires, le don de persuader et une expérience incomparable de la politique du Sud. Pendant des mois son génie oriental se déploya pour rassembler autour d'une pensée commune ces seigneurs de l'Atlas, que la jalousie et mille intérêts divisent. Avec Hafid aussi il connut des heures difficiles. Avant

même d'avoir réussi, le Teigneux se montrait plein de méfiance pour l'homme qui le poussait au pouvoir. Toujours à court d'argent, il en réclamait sans cesse, car il jugeait inépuisables les ressources du Glaoui. Celui-ci refusait-il? une brouille éclatait entre eux. Alors intervenait, pour régler leur différend, le Juif dont j'ai déjà parlé, le bonhomme Ischoua Corcos.

Hafid le mandait au palais, et lui confiait son désir de se réconcilier avec le Madani. Aussitôt le bonhomme faisait seller sa mule, et le voici dans le bled avec son foulard bleu à pois blancs jeté sur sa calotte noire, rencontrant en chemin d'autres Juifs, bien misérables ceux-là, qui abandonnaient un instant leurs petits ânes chargés de poterie ou de charbon de bois, pour venir baiser au genou ce coreligionnaire dont la richesse, et par conséquent l'influence, a quelque chose de légendaire... Le Glaoui habitait à cette époque la kasbah d'Iminzat, sur les premières pentes de l'Atlas, d'où il suivait attenti-

vement tout ce qui se passait en Europe, se faisant traduire au jour le jour les débats de la Chambre et les discours de Jaurès. Il me semble les voir tous les deux, le grand seigneur et le vieux Juif, accroupis sur un matelas, devant un plateau de thé, dans une chambre blanchie à la chaux, simplement décorée de filets de couleur vive : l'un, tout de noir vêtu, les pieds nus dans ses chaussons de laine, sa tabatière à la main; l'autre, habillé de soie et de mousseline brillantes, son éventail entre les doigts; tous les deux faisant entendre les choses plus qu'ils ne les disaient et composant à cette minute, dans ce pays violent, un singulier tableau de mesure et de finesse. L'entretien aboutissait d'ordinaire au prêt d'une somme d'argent destinée à Moulay Hafid, et que le bonhomme Corcos avançait au Madani contre de sûres hypothèques, une récolte d'orge ou de blé ou bien le produit d'un jardin en oranges et en olives.

Un mercredi du mois d'août 1907, dans le petit port perdu qu'était alors Casablanca, quelques ouvriers européens qui travaillaient sur la rade ayant été massacrés, des marins français débarquèrent et s'emparèrent de la ville. Hafid, prévenu aussitôt, se rencontra dans la campagne avec Si Madani sous un prétexte de chasse. Le vendredi suivant, il convoquait au palais les notables, les personnages religieux et les chefs de tribus sur lesquels on savait pouvoir compter. Lecture fut donnée d'abord de quelques lettres, réelles ou fictives, où les gens de la côte appelaient Hafid à leur aide. Puis Si Madani déclara que le fol Abd el Aziz n'était que l'ombre d'un Chérif, qu'il était en train de vendre son pays aux Nazaréens, et que seul Moulay Hafid pouvait empêcher le Maroc de tomber sous une domination étrangère... Mais personne dans l'assemblée ne tenait à prendre sur lui l'initiative de renverser un sultan. Les notables faisaient remarquer que l'élec-

tion du Chérif regardait les Oulémas (1) ; les Oulémas rejetaient cet honneur sur les Cadis, lesquels ne voulaient rien entendre. Alors tourné vers les partisans en armes qu'il avait amenés et dont la cour était pleine, Si Madani fit un signe. Et ceux-ci d'une seule voix s'écrièrent, en se tournant vers Hafid : « Longue vie à Monseigneur ! » formule de salutation qu'on n'emploie que pour les sultans.

Cependant Moulay Moustapha, premier cadi de Marrakech et beau-frère d'Aziz et d'Hafid, déclarait qu'il ne signerait pas la déchéance d'Abd el Aziz, car il la tenait pour illégale et contraire à la religion. Si Madani se mit alors à l'injurier avec violence, le traitant de Nazaréen et le menaçant de le tuer s'il refusait de signer plus longtemps. Des conjurés l'avaient saisi par le capuchon du burnous et levaient sur lui leurs poignards. Mais lui, sans perdre la tête, s'était jeté sur Hafid et

(1) Personnages religieux.

le tenait étroitement embrassé, autant pour se protéger des coups que pour faire porter au Chérif la souillure de son sang, si par aventure on le tuait (1)... Par bonheur, il était midi. Le muezzin appelait à la prière. Cela mit fin à la querelle. Tout le monde se rendit à la mosquée attenant au palais. Un des cadis de Marrakech, moins scrupuleux que Moustapha, fit la prière qu'on dit au nom du sultan, mais au lieu du nom d'Aziz, il prononça celui d'Hafid. A la sortie, on développa au-dessus de sa tête le parasol, insigne de la toute-puissance. Et à partir de ce moment il y eut deux sultans au Maroc.

Trois mois plus tard, Hafid et Si Madani Glaoui entraient à Fez, accompagnés de quarante mille cavaliers. Dans le même temps, Abd el Aziz marchait sur Marrakech, avec une forte méhalla, quelques

(1) Je tiens tous ces détails de Moulay Moustapha lui-même.

pièces de canon et les instructeurs français attachés à son armée. Hafid envoya le Glaoui pour entamer des pourparlers avec lui, car il n'y avait guère apparence qu'on pût arrêter Aziz. Mais alors se produisit un étonnant retour de fortune, comme on n'en voit qu'au Maroc.

Tandis que le Glaoui s'avançait, fort préoccupé de la situation de son maître et plus encore de la sienne, il apprit que la méhalla d'Aziz s'était dispersée sans combat. Par quel mystère ces milliers de fantassins, qui hier encore formaient une impressionnante masse guerrière, n'étaient-ils plus qu'une poussière aujourd'hui? C'est demander le secret de ce pays, pourquoi tout y est effritement perpétuel, pourquoi rien n'y est durable, ni les sentiments, ni les choses, ni l'amitié, ni la haine... Un matin, Abd el Aziz avait quitté son camp avec sa méhalla, pour attaquer un parti de cavaliers commandés par le caïd Ayadi. Le Sultan, ses vizirs et les instructeurs français s'étaient placés der-

rière les pièces de campagne, pour regarder, comme au spectacle, bombarder les trente ou quarante tentes qui formaient tout le camp de l'ennemi. Sans qu'aucun ordre fût donné, la cavalerie s'élança comme pour entourer les tentes. Quelques coups de fusil furent tirés. Aziz envoya des mokhaznis pour savoir ce qui se passait. Ils partirent bride abattue et revinrent de même, annonçant à la stupeur de tous que la cavalerie était « cassée »! Presque aussitôt les cavaliers revenaient en débandade, et des balles commençaient de siffler autour du Sultan. Artilleurs et fantassins s'éloignaient en toute hâte. Les vizirs fuyaient sur leurs mules. Il ne resta auprès d'Aziz que ses esclaves noirs et les instructeurs français qui démontaient rapidement les pièces pour les charger sur les mulets. Avec le plus grand sang-froid Aziz dit : « Nous sommes trahis! » Et il donna l'ordre aussitôt de se replier sur le camp. Serrés autour de lui, ses fidèles esclaves le protégeaient de

leurs corps, et tous les deux cents mètres environ ils l'enlevaient de son cheval, et toujours au galop le jetaient sur un cheval frais. Dans le camp, les troupes débandées avaient commencé le pillage, éventrant à coups de crosse les caisses de cartouches, déchirant avec leurs poignards les tentes des vizirs pour rafler tout ce qui pouvait s'y trouver. Aziz rejoignit son afrag (1), fit monter ses femmes sur des mules, et toujours accompagné des instructeurs et de ses nègres, son caftan troué de dix-sept balles, il s'éloigna dans la campagne. La solitude était complète : tous les soldats étaient restés à piller. La nuit venue, le Sultan fugitif s'arrêta sous un figuier, fit dresser une sorte de muraille avec des selles et des bâts afin d'abriter son harem, puis revenant s'asseoir sous son arbre, il dit avec sérénité à l'officier qui m'a fait ce récit : « Ce matin, j'étais Sultan et je nom-

(1) Tente impériale.

mais les caïds. Ce soir, je suis un homme pareil à tous les autres : c'est Allah qui l'a voulu ! »

Pendant deux mois, Si Madani, installé à Marrakech dans le palais de Ba Ahmed, vécut d'une vie magnifique, agrandissant ses domaines, établissant partout sa famille; et peut-être à ce moment, au sommet de sa fortune, lui vint-il la pensée de ne pas retourner à Fez et de se créer dans le Sud un pouvoir indépendant. Hafid, naturellement ombrageux et d'autant plus inquiet qu'il connaissait mieux que personne l'audace de son vizir, le pressait, mais en vain, de revenir auprès de lui. A la fin le Glaoui s'y décida; et traversant tout le Maroc avec l'escorte d'un véritable sultan, il reparut à Fez, et alla se loger dans la riche demeure des Tazi qu'il avait confisquée, et où jadis, toute une longue soirée, on l'avait fait attendre au milieu des esclaves, des courants d'air et des mulets.

A partir de ce moment son histoire est l'éternelle aventure de tous les grands vizirs dans toutes les histoires arabes. Pendant des mois ou des années ils nomment les caïds, abaissent les gens ou les élèvent au gré de leur fantaisie. Toutes les ressources du royaume viennent affluer dans leurs mains : ils les distribuent à leurs fidèles, ils enrichissent leur famille, ils gardent beaucoup pour eux-mêmes. Leur faste, leur train de maison fait partie de leur puissance : il faut qu'ils soient magnifiques. Le Sultan épouse leur fille; ils épousent une fille du Sultan... Et cela dure jusqu'au jour où le maître devient jaloux du vizir; il trouve son luxe offensant, son autorité trop grande; il l'accuse de ne plus lui fournir assez d'argent ou d'en retenir trop pour lui-même; il s'écrie comme Hafid : « Puisse Dieu casser l'échelle qui m'a aidé à monter! » Alors c'en est fait du vizir. Ses biens lui sont ravis, ses commandements enlevés, sa famille dépouillée; il est précipité dans

l'ombre, heureux de conserver la vie ou d'échapper à la prison... Ce fut l'histoire du Madani.

Rejeté par son maître, déchu de sa grandeur, abandonné comme on l'est en Orient quand on n'a pas réussi, il vivait depuis quelques mois fort retiré à Marrakech, quand un nouveau Maître de l'Heure, fils de sorcier, sorcier lui-même, le mahdi El Hiba, apparut sur les confins du désert et de l'Atlas, marcha sur Marrakech et s'y proclama Sultan. Hiba proposa au Glaoui de recommencer la guerre sainte contre les Nazaréens. Mais le Glaoui ne croyait plus au succès d'un Maître de l'Heure ! Durant son séjour à Fez, il s'était rendu compte que le Maroc ne pouvait plus conduire ses destinées, et qu'il fallait se résigner à une protection étrangère. Il déclina l'offre d'Hiba de devenir son grand vizir, intervint près de lui pour qu'on ne fît aucun mal aux Français emprisonnés comme otages, et pendant les trois semaines que dura ce règne éphémère, lui

et son frère Hadj Thami envoyèrent deux fois par jour de quoi nourrir les prisonniers.

Mais voici le grand trait de cette vie, qui rattache à l'histoire de France ce lointain seigneur berbère. Le 2 août 1914, le général de Lamothe, commandant la région de Marrakech, réunissait tous les seigneurs de l'Atlas pour leur apprendre que la guerre venait d'être déclarée entre la France et l'Allemagne, et connaître leurs intentions. Minute tragique entre toutes! Dans la ville, une faible garnison; autour de nous, un pays inconnu, évidemment hostile, tout dévoué à ces féodaux que nous connaissions de la veille et dont la fidélité était pour le moins incertaine. S'ils se déclaraient contre nous, c'était la moitié du Maroc qu'il fallait abandonner. Tous les émissaires de l'Allemagne les poussaient à la révolte. Nous étions entre leurs mains. A quoi allaient-ils se résoudre?

Si Madani prit le premier la parole, comme il avait fait autrefois lorsqu'il

s'était agi de renverser Abd el Aziz. Il y avait là beaucoup des personnages qu'il avait harangués jadis, et tous, cette fois encore, pleins d'inquiétude et hésitants. Son discours ne fut pas long. Cet homme qui se faisait traduire les journaux importants d'Europe, avait une idée très claire des forces qui allaient s'affronter, et il ne lui échappait pas que les risques étaient grands pour nous. Mais la question, dit-il, n'était pas de préjuger aujourd'hui quel serait le vainqueur ou le vaincu. En signant le Protectorat, le Maroc avait attaché sa fortune à la nôtre : l'heure était venue maintenant de montrer sa loyauté...

Ces paroles exprimaient-elles les sentiments véritables de tous ceux qui l'écoutaient? Combien parmi ces féodaux prêtaient l'oreille à d'autres voix?... Le ton du Glaoui était si ferme qu'après lui aucun des caïds n'osa demander la parole. Tous acquiescèrent de la tête. Le Glaoui venait de fixer pour toute la durée de la guerre l'attitude des grands seigneurs de l'Atlas.

Le même jour il faisait venir chez lui tous les gens de sa parenté qui se trouvaient à Marrakech, et leur dit sa résolution de demeurer fidèle aux Français. L'un d'eux fit alors remarquer qu'en récompense du service qu'il se disposait à nous rendre, peut-être eût-il pu demander des avantages pour les siens. Alors de sa voix cotonneuse, toujours un peu embarrassée, Si Madani répondit simplement que s'il y avait dans sa famille des gens qui n'étaient pas contents, il y avait aussi à Télouët des prisons dont on ne sortait jamais.

CHAPITRE XII

LE DÉPART DE LA HARKA

Ce matin, la harka lève le camp.

Dès cinq heures les kouba sont renversés, les toiles pliées autour des piquets et chargées sur des mulets. Vêtus d'une simple chemise, les fantassins s'avancent comme des rabatteurs qui poussent devant eux le gibier, chacun portant son fusil et quelque provision, celui-ci un pot de beurre, celui-là un pot de graisse ou de miel, cet autre un étonnant parapluie suspendu en bandoulière. Tout ce monde s'en va à travers une brousse de chênes verts et de genévriers, dans un pittoresque désordre, au milieu de la poussière rouge. Derrière, les cavaliers, en une longue ligne mouvante, doucement colorée; les éten-

dards au centre, avec leurs soies fanées et leurs boules de cuivre ternies ; et au milieu des drapeaux et des montures bondissantes, le Fqih, dans ses lainages à raies de soie, avec ses chaussettes bleu ciel, ses babouches blanches, engagées dans des étriers niellés d'or, et sa riche selle violette, d'un violet de Parme un peu foncé, toute brodée de soie plus claire. Ses longues papillotes d'argent et le capuchon du burnous rabattu sur sa tête, faisaient paraître plus sombre encore son visage creusé par une profonde usure. Il tenait à la main son écran de palmier dont il s'éventait doucement. Deux serviteurs à cheval portaient ses carabines, enfermées comme des fusils de chasse dans une gaine de maroquin rouge.

A ses côtés chevauchait un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui lui ressemblait trait pour trait, avec tout l'éclat de la jeunesse. Mêmes boucles le long du visage, mais brillantes d'un noir bleu ; mêmes pommettes saillantes, bien que la figure

fût assez pleine; mêmes yeux admirables, mais avec beaucoup moins d'intelligence et de vie. Sur l'un d'eux la paupière était légèrement retombante; et cet œil un peu voilé, ces boucles, ce teint d'une chaude matité donnaient à cette charmante physionomie de jeune homme quelque chose d'équivoque et de troublant. La belle carabine qu'il tenait à la main, la crosse appuyée à la selle, n'effaçait pas ce caractère féminin, dont la douceur contrastait avec les figures assez rudes qu'on voyait autour de lui. On devinait qu'aucune des brutalités de la vie n'avait effleuré ce bel adolescent, et qu'il avait toujours vécu sur des coussins et des tapis, dans un entourage de serviteurs et de femmes. C'était Abd el Malek, le pacha de Demnat, qui, parmi les cent trente enfants du Madani, passe pour être le plus intelligent, et que son père a désigné pour qu'il devienne à sa mort le chef de la maison des Glaoua.

Perdu dans la foule des piétons, mon cheval avançait à travers la brousse d'où

montaient des senteurs d'herbes brûlées et ce parfum, plus rare que tous les autres et que jamais personne ne mettra en flacons : l'odeur du chemin non tracé. Au milieu de ces guerriers demi-nus ou superbement habillés, je pouvais me croire le plus simplement du monde avec une de ces armées que Yousef ben Tachefin ou bien Abd el Moumen conduisaient, il y a si longtemps, sous les murs de Grenade et de Tolède... Tout ce présent qui s'offrait si naturellement à mes yeux me rejetait vers un passé qui ne paraît très éloigné que pour l'imagination, car les siècles ont beau s'écouler, la réalité dans ce pays est demeurée toujours la même. Les événements et les spectacles s'y reforment immuablement pareils. Aujourd'hui répète l'image d'un autrefois très ancien. Voilà dix siècles que, sans y rien changer, ce Maroc poursuit sa vie quotidienne avec la monotonie de l'instinct, et se reste fidèle à lui-même en s'oubliant tous les jours...

Vers onze heures, nous nous arrêtâmes

sur un plateau dénudé, au bas duquel coulait un ruisseau invisible parmi des lauriers-roses en fleurs. Le Fqih mit pied à terre, et tandis qu'on dressait sa tente, il s'assit sur une chaise de jardin, couverte de son tapis de prière, à l'ombre d'un chêne vert rabougri. A l'une des branches pendait, au-dessus de sa tête, son Coran attaché par une cordelière de soie. Avec une rapidité surprenante, sa vaste kouba fut dressée, les tapis étendus, les cruches de terre et les outres disposées sur les trépieds dans le courant d'air de la porte. Si vide tout à l'heure, le plateau se peuplait de toile : tentes de réception pour les hôtes, tente d'Abd el Malek, tente pour servir de mosquée, tentes des principaux cavaliers de la harka, sans parler des abris modestes faits d'une guenille jetée sur un petit mur de cailloux, et que rendaient charmants des jonchées de lauriers-roses pareilles à des tapis vert sombre semés de fleurs éclatantes.

Nous n'avions pas encore quitté le ter-

ritoire soumis à l'autorité du Glaoui, et l'on ne tarda guère à voir arriver la « mouna ». Dès trois heures de l'après-midi, dans cet endroit perdu, d'où l'on n'apercevait, si loin que la vue s'étendît, aucune trace d'habitation, commencèrent d'affluer en longues théories des gens de tous les âges, apportant sur leurs têtes des plats couverts de capuchons; d'autres tenaient à la main des sortes de cabas remplis eux aussi de nourriture; d'autres s'étaient mis à trois pour soutenir avec des cordes, passées sur leurs épaules, un énorme plateau de couss-couss qui disparaissait sous les œufs durs. Et il en arrivait cent par ici, deux cents par là, et des centaines et des centaines. Cela faisait songer à ces cuisines fabuleuses que fait sortir de terre le prince Riquet à la Houppe. D'où surgissaient-ils tous ces gens, dans ce pays qui semblait vide? Où avait-on confectionné ces mets qu'ils portaient en processions si nombreuses?... A mesure qu'ils arrivaient, ils se rangeaient

à distance respectueuse devant la tente du Madani, posaient à terre leur fardeau, enlevaient les capuchons, entr'ouvraient les cabas, attendant que le Khalifat (1) du Fqih vînt s'enquérir de la fraction de tribu à laquelle ils appartenaient, estimer d'un coup d'œil l'abondance et la qualité des plats, la générosité du cadeau, et leur indiquer enfin vers quelle partie du camp ils devaient porter leurs tagines. Alors, les vastes plateaux reprenaient leur place sur les têtes, et la procession des cabas et des capuchons pointus se dirigeait du côté qui lui avait été assigné. Puis, le dernier os rongé, ils remportaient leur vaisselle et s'en retournaient chez eux, rencontrant en chemin d'autres gens qui arrivaient avec les mêmes couss-couss, les mêmes moutons rôtis ou bouillis, les mêmes poulets trois par trois, les mêmes semoules, le même beurre rance, les mêmes galettes de pain encore chaud — déroulement

(1) Lieutenant et majordome.

extraordinaire, fantastique, de pauvres gens apportant à manger à d'autres pauvres gens, ou plutôt venant offrir au Glaoui, leur seigneur, le témoignage de leur fidélité.

Dans la kouba du Fqih, des notables entraient et sortaient, lui donnant des renseignements sur les dispositions des tribus où nous allions pénétrer. Sous la tente-mosquée, les chants et les prières des tolbas (1) faisaient un accompagnement continu à cette conversation politico-militaire. Des mendiants sortis on ne sait d'où, hommes, femmes, enfants, mêlaient le bruit de leurs implorations aux litanies de la mosquée. L'un d'eux, tout à fait nu, était même venu s'accroupir à la porte du Madani, et ses cris insupportables fatiguèrent longtemps le Glaoui avant qu'il se décidât à lui faire jeter par un nègre un douro pour l'éloigner.

Non loin de la tente de prières, des

(1) Étudiants en théologie musulmane.

musiciens et des petits danseurs chleuh, avec leurs yeux peints, leurs longues robes et leurs ceintures brodées, dansaient au bruit des tambourins, des cithares et des mandores mêlés au bruit de la prière. C'étaient toujours ces danses d'une retenue et d'une modestie équivoque, ces marches lentes accompagnées de brefs tournoiements et de torsions rapides du corps autour des hanches immobiles, ces évolutions compliquées qui cessaient brusquement lorsque le chef de la bande faisait d'une voix suraiguë l'invocation à Allah en étendant ses mains ouvertes. Eux aussi, les petits danseurs aux yeux peints tendaient leurs mains trop fines, chargées de bagues, de bracelets et de petites castagnettes de cuivre. Et tout le cercle des assistants, les mains pareillement ouvertes, répétait : *Amen! Amen!* Dans les tentes, sur les tapis ou les jonchées de lauriers roses, les gens priaient, prenaient le thé, achevaient leur repas, ou s'amusaient à consulter des épaules de mouton dont on

avait raclé la viande, pour juger d'après une certaine disposition des ombres si la harka remporterait la victoire... Et c'est ainsi que dans cette nuit d'août on se préparait à combattre dans le camp du Madani.

CHAPITRE XIII

LE TAMBOURIN DE SIDI MAH

A quelques lieues de là, quatre ou cinq mille Légionnaires, Territoriaux, Joyeux, Sénégalais attendaient depuis près d'un mois l'arrivée de la harka pour s'engager plus avant dans la montagne. Mais la vie qu'ils menaient sur un plateau sans ombre, dans une chaleur infernale bourdonnante de millions de mouches, au milieu d'une poussière de fumier constamment remuée par le piétinement des hommes et des bêtes, n'avait rien, on l'imagine, de l'air de fête homérique si divertissant à voir dans le camp des Berbères !

Dès que le Glaoui fut arrivé, tout ce monde se mit en route, abandonnant le sinistre plateau, laissant là son fumier,

son ennui de plusieurs semaines, mais emportant ses mouches collées en grappes aux flancs des animaux et sur les vestes khaki. Et maintenant, suant et peinant, la longue colonne s'en va dans un chaos montagneux, escaladant des pentes de rocs et de broussailles, disparaissant au fond d'effroyables ravins, pour remonter aussitôt dans un lent mouvement de fourmilière. Et ni les montées ni les descentes, aucun des accidents de ce sol brutalement tourmenté n'arrive à bouleverser l'ordre de cette marche, tellement assouplie au terrain qu'on dirait, en vérité, que tous ces noirs du Sénégal, ces Territoriaux du Midi, ces Joyeux, ces Légionnaires, ces chevaux, ces mulets, ces ânes et les cinq cents chameaux du convoi ne forment qu'un même animal qui se déplacerait en rampant.

De fois à autre pourtant, un à-coup. Tout ce grand corps s'immobilise, comme saisi d'une soudaine inquiétude. Les chameaux! Où sont les chameaux?... C'est le

Général (1) qui s'inquiète de ne plus apercevoir son convoi. Bride abattue un cavalier s'élance dans la direction du troupeau. Indifférents à l'horaire et à la gloire de porter sur leur échine la vie de quatre ou cinq mille hommes, les chameaux, au fond d'un ravin où ils ont trouvé un peu d'herbe, broutent, se donnent du bon temps, cependant qu'à coups de matraque leurs conducteurs les rassemblent pour leur faire gravir une pente contre laquelle ils rechignent. Enfin on les voit apparaître toujours dignes et solennels, posant avec majesté leurs pieds feutrés dans la poussière, balançant sur leur dos de longs couffins pareils aux basques d'un habit ridicule, la mine stupide de gens qui se croient supérieurs à ce qu'ils font, leurs grosses lèvres agitées avec l'air de dire : « Nous voici! » et semblant, à la lettre, s'avancer sur les sentiers de la guerre en redingote et

(1) Le général de Lamothe, commandant la région de Marrakech.

en pantoufles! Alors de nouveau tout s'ébranle, et la marche reprend, comme si ces milliers d'hommes qui cheminent sous la chaleur accablante, fantassins, artilleurs, cavaliers, et tous les gens de la harka n'avaient vraiment d'autre but que d'escorter ces animaux étranges et de les conduire, par défi, pâturer plus loin, toujours plus loin, sur la plus haute cime de l'Atlas.

Autour de nous un grand silence, une complète solitude. On pourrait croire que nous sommes les premiers êtres humains qui s'aventurent dans ces parages, si on ne voyait de fois à autre quelques burnous terreux surgir au milieu des rochers, traînant derrière eux par les cornes une petite vache efflanquée. Cette petite vache, c'est un symbole, un drapeau blanc, un rameau d'olivier, le signe qu'après de longs palabres, des gens (il y en a donc ici?) ont décidé de se soumettre et demandent notre protection. Tout le reste de la journée, par les montées et les descentes de ce pays impossible, la petite vache nous

suit, disparaissant par moment pour réapparaître soudain quand on l'avait perdue de vue, protégeant de ses cornes et de ses flancs amaigris, quelque part, je ne sais trop où, de pauvres choses menacées. Puis lorsqu'on arrive à l'étape, la pauvre bête est égorgée, vraiment offerte en sacrifice, comme au temps d'Iphigénie, pour le village épargné.

Que venons-nous faire dans ces pierrailles, au fond de ces ravins perdus, où coule un filet d'eau salée dont ne veulent pas nos mulets? Qu'attendons-nous, qu'espérons-nous? Une chose en vérité singulière, ou du moins qui le paraîtrait partout ailleurs qu'en ce pays de marabouts et de sorciers.

Là-bas, dans ce lointain bleuâtre, au fond d'une gorge profonde, taillée par un coup de hache ou d'épée, s'élève la Zaouïa (1) de l'Ahansal. Là jadis, il y a

(1) Demeure consacrée par le tombeau d'un saint.

trois siècles, vint s'établir Dada Saïd, premier marabout de ces lieux. Il arrivait du pays d'Agadir, éternelle contrée des légendes et des enchantements, guidé par un chat merveilleux. Le chat conduisit le saint homme dans cette gorge sauvage où coule le torrent de l'Ahansal, et arrivé là disparut. Le voyageur s'arrêta. Il ensemença la pierraille, et aussitôt sortit de terre une moisson magnifique. Et les visiteurs accoururent, et tout homme qui s'entretenait avec Dada Saïd voyait infailliblement ses champs et ses troupeaux prospérer. Quand il mourut, on lui éleva un tombeau, sur lequel encore aujourd'hui viennent prier les Aït Tagguéla, les Aït Bouguemez, les Aït Abdi, les Aït Seri, les Aït Ischa, les Aït Mazigh, les Aït Abbès, les Aït Mohammed, les Aït Atta, et bien d'autres tribus encore de cette région de l'Atlas dont les noms fuient ma mémoire, bref tout ce monde mystérieux et turbulent avec qui, sans le voir jamais, nous faisons, paraît-il, la guerre.

De siècle en siècle, de fils en fils, les descendants de l'Homme au chat se sont transmis son pouvoir miraculeux. L'actuel héritier, Sidi Mah, est un homme d'une trentaine d'années, fort bon vivant, dit-on, qui se complaît aux bons repas et aux conversations joyeuses. Quiconque vient frapper à sa porte est sûr d'être bien hébergé. On raconte même que si les hôtes se présentent en nombre excessif, les plats se multiplient par miracle — ce qui fait honneur à sa cuisine. Du Coran et de ses versets il ne connaît que quelques bribes qu'il a ânonnées à l'école, comme les autres enfants du village. Mais il possède la baraka, le souffle divin est en lui. Armé d'un tambourin magique, il frappe dessus en cadence; puis il fait tourner dans ses doigts une longue queue de rat, et alors se montre à ses yeux un génie familier qui supprime pour lui les distances, lui révèle les choses cachées, le fait assister en personne à des événements qui se passent très loin et l'arme d'une puissance invincible

pour satisfaire ses vengeances. Qui possède l'amitié de Sidi Mah voit toujours son adversaire abattu. Qui se met au rang de ses fidèles peut tout tenter, tout risquer : la fortune lui sourit toujours. A sa Zaouïa aboutissent, comme amenés par le chat mystérieux, tous les différends des tribus soumises à son autorité; et au besoin il fait naître les querelles pour avoir l'honneur et le profit de les apaiser ensuite. C'est vers lui que dans les heures d'inquiétude ou de révolte se tournent les espoirs de tous ceux qui viennent prier au tombeau de son ancêtre Dada Saïd. C'est lui que les femmes berbères invoquent dans leurs chansons, pour qu'il protège contre le Nazaréen exécré la « horma », c'est-à-dire l'honneur, la sainteté, l'intégrité et d'un mot qui résume tout, la virginité de la montagne.

Sidi Mah, je t'appelle à mon secours!
Où es-tu, ô marabout!
Où est la force des jeunes hommes, Sidi Mah?
Par Dieu! prends la tête des harka,

Que je descende en plaine!
S'il y a encore des guerriers, qu'ils accourent!
Les gens bien informés disent
Que l'Homme au képi perd l'assurance.
Le Sénégalais est parti.
Les convois ne lui arrivent plus.
Il n'a plus de canons ni de cartouches.
Tous ses bateaux sont au fond de la mer.
O jeunes gens, en avant!
Marchons sur le bureau!
Soyez calmes sous l'obus.
Nous emmènerons le cheval,
Nous enlèverons le poste.
Gens de la Zaouïa d'Ahansal,
Venez vaincre le Nazaréen,
Que je retrouve le sommeil!...

Or, ce Sidi Mah, que les femmes invoquent avec tant de confiance, est depuis plusieurs mois déjà en relations secrètes avec nous. Il nous fait tenir des lettres par lesquelles il nous renseigne sur les dispositions de ses tribus — le plus souvent, il est vrai, un peu tard, à la façon des chameliers qui vous crient « balek », attention! quand ils vous ont déjà bousculé. Aujourd'hui, il nous annonce que s'il

marche contre nous c'est bien à son corps défendant et pour conserver son prestige. Mais à l'en croire, la vue de notre force va intimider ses guerriers, et il espère venir bientôt lui-même nous présenter sa soumission.

Qu'y-a-t-il de vrai dans tout cela? Allons-nous le voir apparaître avec une suite de cavaliers et une petite vache fourbue? Quelle inspiration du ciel va recevoir ce sorcier diplomate, qui représente au fond de ces montagnes ce qu'il y a de plus vieux dans les pensées humaines : la ruse et l'esprit de magie?... Cependant les jours s'écoulent, nous ne voyons toujours rien venir. Ah ! c'est étrange de penser que, par un fil secret, la marche de cette longue colonne qui se déroule à travers la solitude avec tous ses engins modernes, ses canons, ses mitrailleuses, sa télégraphie sans fil, est suspendue, en fin de compte, à une queue de rat et à un génie familier obéissant aux appels du tambourin merveilleux...

CHAPITRE XIV

DANS UN RAVIN BRULÉ

Depuis trois jours, notre camp est dressé au bord d'une étroite vallée, dans un chaos de collines, tantôt nues, tantôt boisées, qui s'emmêlent, bondissent, se dépassent et montant toujours plus haut s'en vont rejoindre les cimes aux plis durs et cassants, tendues à l'horizon comme un rideau d'acier bleu.

Au milieu de cette vallée, s'élève comme un gratte-ciel une maison fortifiée, flanquée de tours aux quatre angles et percée d'innombrables meurtrières, qui du haut en bas de la bâtisse menacent d'un coup de fusil tout ce qui pourrait s'en approcher. Les hautes murailles sont intactes, mais dedans tout est brûlé. Tout, c'est

bien peu de chose! En abandonnant leur kasbah, les gens qui l'habitaient ont emporté les troupeaux et les grains. Ce qui brûle, ce sont les portes, les troncs d'arbres entaillés d'encoches qui servent d'escalier, et les balcons de bois par où l'on entre dans les chambres — si l'on peut appeler ainsi des sortes de trous à pigeons creusés sur trois et quatre étages dans l'épaisseur des murailles, et qui n'ont de vue sur le dehors que par les longues meurtrières, seules fenêtres de ces immeubles berbères. Au-dessus de ces quatre tours, monte un mince filet bleuâtre, qui s'arrête parfois comme si le feu allumé dans la kasbah avait fini par s'éteindre; et puis bientôt la fumée reparaît avec l'air pacifique d'une fumée qui sort d'un âtre. Dans ce paysage pétrifié, accablé sous la chaleur, seule cette fumée a l'air de vivre. Les yeux la suivent pendant des heures, s'étonnent de la voir s'arrêter. On attend qu'elle reparaisse, comme l'oreille guette la suite d'une chanson brusquement inter-

rompue. Pauvre chanson, triste fumée!

On voit aussi autour de ces murailles tournoyer deux cigognes, dont le nid a dû brûler dès le premier jour de l'incendie, car on n'en distingue plus de trace. Leurs longues pattes roses pendantes, elles semblent vouloir se poser sur une des tours de la kasbah. Puis, que se passe-t-il dans ces cervelles d'oiseaux? Déception, chagrin peut-être de ne plus retrouver leur plateau d'immondices et de broussailles? D'un lourd battement d'ailes le couple aérien s'éloigne, pour revenir presque aussitôt, jamais persuadé, semble-t-il, par son constat d'incendie...

A l'autre bout de la vallée qui n'a pas un kilomètre, se dresse une autre maison forte, toute pareille à celle que nous regardons brûler. Mais elle appartient, celle-là, à des gens d'une tribu différente; et, de temps immémorial, entre ces deux demeures barbares on échange des coups de fusil. Ceux de là-bas, qui n'ont pas fui, nous ont envoyé une vache pour témoi-

gner de leur désir de vivre en paix avec nous. Ce sont eux qui ont mis le feu à la kasbah rivale, dès que ses habitants l'eurent quittée. Et maintenant ils nous demandent de dynamiter les murailles, afin d'empêcher leurs voisins d'y revenir le jour où nous serons partis. Ah! ce n'est pas ici un pays idyllique! Et ce n'est pas pour ces Berbères que le Prophète a dit : « Le sort le plus heureux pour un homme est vraisemblablement d'avoir un troupeau de moutons qu'il mène paître au fond des vallées où se rassemble l'eau des pluies... »

Dans le camp la chaleur est accablante, l'éclat du jour plus intolérable encore. Chacun reste sous sa tente ou sous le carré de toile qui l'abrite un peu du soleil, de la poussière et des mouches. Les bêtes, immobiles et la tête penchée, ont l'air de brouter leur ombre. Seuls, des Sénégalais tout nus et magnifiques sous la lumière qui fait briller leur peau comme du bronze antique, s'amusent à se jeter des seaux

d'eau sur le corps, animant tout ce coin du camp d'un jeu singulier de statues... Dans l'interminable journée pas d'autre événement que le va-et-vient des cigognes, la péripétie de l'avion qui arrive et descend par un miracle d'audace au fond de la gorge où nous campons, et de temps en temps la visite de quelques gens de tribus amenant avec eux leur petite vache protectrice. Ils montent chez le Général, s'accroupissent à la porte de sa tente et restent là, immobiles, leur long fusil entre les jambes. Un interprète s'approche d'eux, leur demande d'où ils sont et ce qu'ils veulent. « Nous voulons ce que Dieu veut », disent-ils. Mais Dieu, que peut-il bien vouloir?... Et les voici qui repartent, laissant leur pauvre bête efflanquée, seule expression de leur silence, seul témoignage de leur passage alarmé.

A cinq cents mètres de là, au sommet d'une colline plantée de quelques chênes

verts, se dressent au milieu de la pierraille les tentes de Si Madani. L'existence qu'on mène là-haut est encore plus monotone que celle que nous menons en bas, et pourtant, chose singulière, là-haut on ne sent rien de l'ennui qui pèse sur le fond de la vallée. Ni l'impatience de l'inaction, ni le désir d'aller plus loin, ni celui de revenir sur ses pas vers des choses qui vous attendent, ni le malaise de la solitude, ni l'espoir d'on ne sait trop quoi, pas un seul de ces sentiments qui tourmentent chez nous les esprits, ne paraît avoir de prise sur les gens de la harka. Être ici ou ailleurs, qu'importe? Le temps compte si peu en Islam! Ces cavaliers ardents, ces piétons infatigables ont une si longue habitude de passer des heures et des heures accroupis ou étendus! Ils sont tout à fait à l'image de leur climat excessif. Marchent-ils, ils ne s'arrêteront plus; s'arrêtent-ils, leur repos devient tout pareil à la mort. Si le hasard les met devant un bon repas, ils mangeront dix,

vingt plats, tout ce qu'on pourra poser devant eux — et cela toute une journée et toute une nuit encore, comme si la capacité de leur estomac était sans bornes. Mais s'il faut qu'ils demeurent des jours, des semaines, des mois, des années sans manger à leur faim, ils s'en accommodent aussi avec la même aisance incroyable. Dans leur esprit mêmes alternatives, mêmes brusques passages de la lumière aux ténèbres. Passionnés et résignés tout ensemble, ils connaissent l'effréné désir et le renoncement absolu. Ils adorent tout ce qu'il y a de brillant dans la vie, l'argent, les bijoux, les vêtements luxueux, les armes, les chevaux, les femmes ; et ils acceptent bonnement de ne posséder pour tout bien qu'un méchant poignard de cuivre et une pauvre chemise de laine. Ils aiment à l'excès commander et faire les maîtres : n'importe lequel de ces gens qui courent pieds nus dans les rochers, deviendrait tout naturellement le plus arrogant seigneur ; et cependant on les voit obéir

avec un égal excès dans la passivité. Le renoncement islamique que l'on a tant célébré, est à la fois une réalité et une trompeuse apparence. A tout moment nous sommes dupés là-dessus par l'innocence et la petitesse des plaisirs (une tasse de thé, une bouffée de kif), mais ces petits plaisirs, ils y tiennent avec passion, et à l'occasion les poursuivent avec plus de frénésie encore que nous ne courons après les nôtres — seulement d'une façon différente, qui peut égarer le passant.

En ce moment, dans le camp du Glaoui, tout est silence et repos. Étendus dans leurs burnous, les jambes repliées, le capuchon rabattu sur la tête, les guerriers dorment à l'abri des petits murs de terre construits autour des chênes verts, dont ils ont courbé les branches avec l'adresse de l'animal qui organise son terrier ou son nid. Sur les petits fourneaux de terre chauffe l'eau pour le thé ou quelque maigre cuisine, car maintenant que nous avons quitté les territoires soumis au

Madani, c'en est fait des repas fantastiques, dignes des contes de fées et de Riquet à la Houppe. Çà et là, un bruit de tambourin, de guitare ou de quelque objet de fer sur lequel on frappe en cadence. Dans ces esprits oisifs et vagues il semble qu'il y ait toujours quelque chose à faire danser. Mais tambourin ou vaisselle de fer, le bruit monotonement rythmé se confond tout de suite avec la paix d'alentour. Un essaim de prières bourdonne dans la tente-mosquée et va rejoindre le reste du silence, que n'arrive pas à troubler l'instrument qui fait du bruit. Parfois un cheval lève la tête, un mouton du troupeau fait quelques pas au milieu de la pierraille : si grande est l'immobilité de tout qu'on est étonné de ce geste comme si soudain, dans un bazar, on voyait les animaux d'une bergerie s'animer.

Devant la tente du Madani les esclaves sommeillent, l'eau fraîchit dans les gargoulettes ou dans les peaux de chèvre suspendues à trois piquets, les soies fanées

des étendards pendent le long des hampes, comme accablées par la chaleur. A quelques pas, des chevaux harnachés, le cou penché sur l'homme accroupi qui les garde, annoncent qu'il y a des visiteurs chez le Fqih. Voici en effet leurs babouches, neuves ou fatiguées, alignées devant sa porte, et je devine les gens en visite, accroupis dans la pénombre, occupés à poursuivre une conversation sans fin, toute pareille à celle que mène, en ce moment, devant une tasse de thé, dans une kasbah du voisinage, l'énigmatique Sidi Mah.

D'autres fois, le Glaoui est seul. Je l'aperçois étendu comme un mort dans ses blancs vêtements, sur son lit de repos. Le faible mouvement de l'écran de palmier qu'il agite devant son visage, montre qu'il n'est pas endormi. Vers quoi se tourne sa pensée? Remonte-t-elle vers le passé? Ne demeure-t-elle pas, au contraire, uniquement attachée aux circonstances du présent? Tout ce monde oriental, qui semble toujours enfoncé dans un demi-sommeil si

favorable au songe, ne donne au souvenir et à la rêverie que peu de minutes de sa vie. Ce Glaoui, presque immatériel dans l'ombre de sa tente au milieu de ses mousselines, a-t-il accordé plus de place dans ses préoccupations aux pensées désintéressées qu'un homme d'affaires américain? Comme tous les gens d'ici, il s'est toujours montré l'homme du présent et du désir, il a tout convoité, il n'a désiré la puissance que pour posséder les biens les plus positifs du monde : la richesse et les honneurs. Et cela ne laisse pas de surprendre, quand on le voit, si apaisé, balancer devant son visage son petit écran de palmier ou égrener entre ses doigts son long chapelet à grains noirs.

Pareil à quelque réminiscence d'un très ancien conte oublié, passait parfois dans ce silence et tout cet accablement, son fils Abd El Malek, le bel adolescent qui chevauchait, l'autre jour, à ses côtés. Mousselines transparentes, poignard d'or fin ciselé, coran suspendu à la ceinture, ba-

bouches qui semblaient n'avoir jamais touché la terre, chaussettes de soie bleu ciel, cordelette brillante, boucles noires et lustrées, c'était vraiment la jeunesse et la grâce de l'Orient qui se levaient dans ces pierrailles. Une dizaine d'esclaves le suivaient. Il faisait quelques pas dans la poussière pour venir s'appuyer au petit mur de pierres sèches qui formait l'enceinte du camp ; et il restait là, sans rien dire, tenant affectueusement par la main un de ses familiers. Nonchalant, l'air ennuyé, inoccupé et triste, comme dépaysé sous ce soleil au milieu de ces rochers, avec ses paupières un peu lourdes, légèrement rabattues sur ses grands yeux, il semblait vaguement endormi, mal éveillé aux choses de la vie. Une fois encore, à cette vue, l'imagination retournait vers ces lieux du passé que tout rappelle en ce pays. Évidemment Motamid, dernier roi de Séville, s'appuyait aux créneaux de ses terrasses avec la même grâce dédaigneuse et ennuyée, tenant lui aussi entre ses

doigts la main de cet adolescent qu'il appelait « Épée » parce que la beauté de ses yeux l'avait percé jusqu'au cœur... Des choses autrefois entendues, où l'on ne trouvait jusqu'alors que fadeur et mièvrerie, reprenaient tout à coup, au milieu de cette poussière, l'éclat d'une fleur défaillante qu'on ranime avec un peu d'eau. Il vous revenait à la mémoire des poèmes comme celui-ci, qui font toujours à Marrakech ou à Fez les délices des gens lettrés :

Ce qui nous fait mourir
Ce sont des tresses, des joues,
Des cheveux noirs tombant jusqu'au coude,
Des visages pour lesquels
Nous devons bénir le ciel,
Et des yeux noirs languissants.

Ou bien encore cette strophe charmante :

J'ai passé auprès d'un brillant tombeau
Placé dans un parterre de fleurs.
— De qui est-ce la tombe? ai-je dit.
— D'un amant, m'a-t-on répondu
En faisant un geste de compassion...

Lorsque approchait la nuit, les gens de la harka placés en sentinelle à quelque distance du camp, allumaient de grands feux pour éclairer la campagne. Rien alors ne troublait plus le silence que le tapage des chevaux qui se battent, se mordent avec des hennissements affreux, se détachent, galopent et menacent dans leur débandade d'arracher quelques tentes avec leurs cordes et leurs piquets. On entendait aussi, à des intervalles réguliers, retentir des cris étranges qui semblaient être la voix de quelque bête inconnue. Dans l'esprit ensommeillé passait le souvenir des héros de Fenimore Cooper, et l'hallucination des âges où des hommes vêtus de peaux de bêtes s'affrontaient à la hache de silex. C'étaient les sentinelles qui, pour se tenir éveillées et s'avertir les unes les autres, poussaient cette clameur suraiguë, à la lueur des hauts genévriers qui flambaient sur pied comme des torches... Enfin, à l'approche de l'aube, il y avait un moment de silence et presque de froid,

qui favorisait le sommeil. Mais lorsque les yeux se rouvraient sous la piqûre intolérable des mouches, tout le pays flambait déjà, flagellé par l'astre implacable qui n'épargne rien ni personne, et qu'autrefois cette terre adorait avec terreur sous les traits du cruel Moloch, le Dieu au ventre de feu et aux cornes de taureau.

CHAPITRE XV

LES DEUX KASBAH RIVALES

Tout à l'heure, quand les cigognes vont revenir chercher leur nid sur la kasbah incendiée, elles ne retrouveront même plus les quatre hautes tours rougeâtres. Pour satisfaire les gens qui habitent la kasbah rivale à l'autre bout de la vallée, nous allons achever l'œuvre du feu et jeter par terre ces murailles déjà lézardées par les flammes. A trois heures tout doit sauter. Et ma foi, c'est assez triste de voir nos sapeurs disposer sous la fière bâtisse montagnarde des pétards de dynamite.

Cette exécution capitale a mis tout le camp en rumeur. Chacun est debout devant sa tente, ou bien assis sur un rocher à l'ombre d'un chêne vert rabougri. Les

Juifs, attachés à la colonne comme les mouches au flanc des mulets, abandonnent avec une hâte comique leurs abris de toiles et de branchages installés trop près de la ruine, pour mettre à l'abri de l'explosion quelques bouteilles de piquette aux étiquettes fallacieuses d'Yquem ou de Château-Margaux. En regardant leur débandade de calottes graisseuses et de robes noires affolées, un grand nègre, nu comme un ver, montre dans un énorme rire ses dents aiguisées à la lime de cannibale mal rassasié. Les chevaux et les mulets, étonnés probablement de cette agitation insolite à cette heure de la journée, relèvent leurs têtes alourdies et cessent de brouter leur ombre. Et tout en haut d'un rocher qui semble placé tout exprès au penchant de la colline pour dominer le spectacle, un groupe de femmes vêtues de bleu, les femmes de la kasbah voisine, se tient debout dans l'attitude et les longues draperies simples des femmes qui composaient le chœur d'une tragédie d'Eschyle.

Toujours, paisiblement, de la kasbah qui va sauter monte le filet de fumée bleue, qui exprime d'une façon si trompeuse le repos et la vie qui continue. On a peine à imaginer que d'ici quelques minutes cette construction massive, qui donnait à quelques centaines de gens le sentiment de la sécurité et, chose étonnante, du confort, ce violent poème barbare qui s'élevait si fièrement dans cette solitude, n'aura plus ni forme ni couleur, ne sera plus que de la terre éboulée...

A trois heures juste, un grand jet de fumée noire; un énorme fracas, comme d'un grand arbre qui se brise, auquel succèdent tout de suite des vociférations sauvages. Ce sont les femmes bleues, debout là-haut sur le rocher, qui saluent de leur joie féroce l'écroulement de ces murs ennemis, où hier encore s'abritaient des Chouma, des Aïcha, des Doho, toutes pareilles à elles-mêmes, errantes maintenant Dieu sait où, à la recherche d'un gîte, avec leurs ânes, leurs moutons et leurs enfants.

Cris d'oiseaux dans la tempête, ululements de chouette dans la nuit, glapissements de chacal ou de renard en chasse, appels terrifiants des sentinelles nocturnes... quel souvenir d'une chose déchirante pour les oreilles et pour l'âme arriverait à donner l'idée de ces terribles cris de bête, où passe un sentiment humain? Elles s'exaltent, ces forcenées, dans le triomphe et les vociférations! Leur immobilité ajoute à l'étrangeté de la scène, et mieux que des gestes de violence les fait paraître implacables et sauvages. Leur fureur, qui jaillit en cris du plus profond de leur être, semble les avoir pétrifiées, les glacer elles-mêmes de terreur. Le bruit de l'explosion s'est éteint, la fumée s'est dissipée, une poussière rouge et noire retombe lentement à terre; mais là-haut l'horrible clameur s'élève toujours sur le rocher. Et même très longtemps après que les ululements ont cessé, il semble qu'on les entende encore, mêlés aux grands oiseaux de proie qui vont et viennent mollement,

sans même battre des ailes, dans l'onde de la vallée bleuâtre.

Les quatre tours de la kasbah sont par terre, dressant encore ici et là de hautes aiguilles menaçantes qu'on fait tomber avec des cordes. En une seconde tout a changé d'aspect. A peine reconnaît-on maintenant la petite vallée où s'élevait le château fort. Elle semble étrangement agrandie et toute vide, comme si cette haute demeure avait eu, de son vivant, le privilège de rassembler le paysage autour d'elle, et que les choses, rendues désormais à elles-mêmes, aient repris leur liberté et se soient écartées pour toujours de ses décombres.

Pourtant cette kasbah n'est pas morte! Elle va ressusciter demain d'une façon immatérielle et touchante dans les poèmes que les femmes berbères improvisent à la veillée, et que l'on chante aux marchés, aux moussem et aux fêtes. Poèmes d'une inspiration infiniment plus primitive et

plus rude que les poèmes homériques, et où s'exprime naïvement ce qu'il y a dans l'âme humaine de plus profond et de plus simple. Au milieu de cette montagne d'une âpreté si sauvage, quel étonnement de découvrir cette fleur imprévue, cette musique du cœur qui s'enchante de sa plainte ou s'excite à la haine, cette voix à laquelle les hommes qui l'entendirent pour la première fois donnèrent le nom de poésie! Cela jaillit de l'âme avec la rapidité d'une balle qui sort du fusil ou d'une larme qui tombe des yeux. C'est beau, simple, déconcertant comme toutes les choses qu'on voit naître. On dirait que sous le regard se forme la première goutte qui alimente un fleuve éternel. Ce sont des chants de guerre célébrant une victoire ou le courage d'un guerrier qui s'est emparé d'un cheval, ou des injures à l'homme qui a fui, ou des imprécations à la colline, à la vallée qui a laissé passer le Roumi :

O défilé du Smaïs, comment as-tu été distrait,
Quand l'homme au canon est venu?

Pauvres maisons, il vous a toutes rasées!
Obus, vous avez défoncé Asaka,
Vous avez défoncé Taabdit.
Je m'en moque, je m'en moque!
Qu'ils soient la proie des flammes!
C'est pour toi, mon Prophète et mon guide,
Que tout cela m'arrive.
Pour toi j'ai laissé là les masures
Et abandonné les greniers!
J'ai vu le ksour : il fait venir les larmes,
Car je me souviens de tout.
J'ai vu les murs de pisé s'écrouler sur le sol.
Pauvres lieux!
Jamais plus ils ne connaîtront le bonheur!
O hommes libres, j'irai chez vous
Pour faire paître mes brebis...

Rien ne se passe dans la montagne, rien ne se dit dans les kasbah qui n'inspire aussitôt un vers, rythmé au son du tambourin. Le quotidien, le fait du jour alimente toutes ces chansons, leur donne leur couleur naïve et crue, pénétrée de passion et de tendresse. Et Gœthe qui disait volontiers qu'il n'y a de poésie véritable que la poésie de circonstance, n'aurait certainement pas dédaigné cette chanson sans art qu'inspira, l'an dernier, à une poé-

tesse inconnue, un 14 Juillet dans l'Atlas :

Oui, ces moments sont durs,
Les temps sont difficiles.
O ma bouche, répète les publications
Faites au souk.
Un envoyé est arrivé disant :
« Tribus, le Général arrive!
Vous ferez la fête pour le distraire.
Amenez les chevaux,
Amenez les mulets, les ânes,
Et que les hommes de pied y soient tous! »
J'ai savonné tout ce qui était sale,
Et par force!
Cavaliers, apprêtez-vous!
Nous allons ramener le fiancé.
L'homme au képi s'amusera.
Il rira de nous, le puant!
En vérité, c'en est fait de notre tranquillité.
Mais nous en avons assez dit.
Nous sommes, ô Dieu, sous ton étoile!

Quelquefois ce sont des dialogues, des couplets alternés que les femmes échangent entre elles en se rencontrant dans la forêt où elles vont chercher du bois. L'une dit :

O Aïcha, soumets-toi à la Bête,
Avant que chez toi elle se rende,
Soumettez-vous à elle.

Moi je vais lui porter mes présents.
Quiconque est abattu par son ennemi,
A lui se soumet.
Moi, je me suis soumise.
De Dieu j'ai fait mon tuteur.

L'autre répond :

Qu'avons-nous besoin de ces hommes au képi
Qui sont venus chez nous
Bannir les fêtes et les tambourins?
Sénégalais, quand je t'aurai chassé,
Je reprendrai mes jeux.

Et l'autre de nouveau :

C'est vrai, ô Aïcha,
J'incline pour l'homme au képi.
Quand je m'éveille,
Ce sont ses tentes que ma bouche salue.
Mon hakem (1) est une gazelle.
C'est un pigeon en plein vol.
Jamais il ne m'a dit : « Des moutons ! »
Il m'a donné des fusils et des cartouches
Pour guider mon troupeau.
Il soutient les miséreux,
Merci à lui, ô Doho !

(1) Le commandant du poste.

Et les plaintes succèdent aux plaintes, l'acceptation à la révolte; et tout cela finit par donner un visage et une âme à toute cette poussière de tribus, qui n'apparaîtraient autrement que dans la confusion de leurs noms impossibles à retenir, et de leurs querelles infinies dont la stérilité s'ajoute à l'aridité d'alentour.

Probablement je n'entendrai jamais le lamento qu'en ce moment quelque poétesse improvise, je ne sais où dans les rochers, sur l'explosion de sa kasbah. Ce sera sans doute une plainte toute pareille à celle-ci :

Je te désirais, ô guerre sainte!
Je t'avais achetée, ô cartouche!
De la poudre, j'en avais.
Arriva l'homme au canon.
Il y avait aussi le Glaoui.
Ils tirèrent la taraka (1).
Je disais : « Ça n'est qu'une tôle. »
Mais il fallut fuir, ô Doho!
Ils ont pris tous mes bijoux,
Je perdis tous mes vêtements.

(1) Mitrailleuse.

Mieux vaut recevoir des balles
Que de se soumettre, par Dieu (1)!

Peut-être aussi que les femmes qui vociféraient tout à l'heure en haut de leur rocher vont célébrer, ce soir, par des chants accompagnés de tambourin, la mort de la kasbah détruite. Peut-être y a-t-il parmi elles quelque ménade inspirée, quelque Noailles barbare... Je ne sais quelle curiosité me pousse du côté de ces furies, chez qui l'inspiration peut descendre. Je les aperçois là-bas, sur une aire à battre le grain, parmi des enfants et des poules. Comme elles sont laides, flétries, sans âge! Est-il possible que ces mégères penchées sur le fumier, si près de l'animalité, si mêlées à la bête, au mouton, à la chèvre, sachent trouver, à l'occasion, des rythmes et des mots si touchants pour exprimer des sentiments éternels! Où

(1) Ces poésies m'ont été communiquées par M. Coliac, interprète du poste d'Azilal et mon compagnon de colonne. Il en a recueilli bien d'autres, qui, s'il les publiait, fourniraient sur l'âme berbère le plus admirable document.

s'égare le souffle divin? Où va l'esprit de poésie? Autour d'elles tout est sordide, la vache maigre, l'âne pelé, l'enfant sale et teigneux, la kasbah n'est qu'une étable, Doho est une vraie sorcière, Aïcha n'est guère plus belle... Et pourtant si! Doho est belle et Aïcha est charmante! La vache n'est pas maigre, l'âne n'est pas pelé, les enfants ne sont pas teigneux, les champs ne sont pas des pierrailles, le ruisseau est une rivière et la kasbah un palais. Et cela est plus certain mille fois que si je le voyais de mes yeux, car la chanson le dit, et le chant qui vient du cœur ne ment pas.

CHAPITRE XVI

LA MORT D'ABD EL MALEK

Et toujours aucun écho du tambourin merveilleux...

La colonne avait repris sa marche dans un pays de plus en plus difficile, poussant devant elle un ennemi qui se dérobait sans cesse quand, sur les dix heures du matin, l'avant-garde de Si Madani, commandée par son fils Abd El Malek, fut brusquement attaquée par les gens de Sidi Mah.

C'est un spectacle toujours pareil et toujours assez passionnant, ces engagements de harka. On dirait un ballet guerrier, une figure de carrousel. Les deux partis sont face à face. L'un d'eux s'élance ventre à terre, derrière ses porte-éten-

dards, décharge ses fusils, tourne bride, et toujours à fond de train s'enfuit, ses drapeaux déployés. Alors, l'autre parti de s'élancer à son tour, lui aussi bride abattue. Il tire, fait une volte rapide, puis revient à toute allure sur ses pas, poursuivi par son adversaire qui a rechargé ses armes, galope, lâche son coup de feu et se dérobe à nouveau. Et cela indéfiniment, comme dans une fantasia, où le risque de la mort ne fait qu'ajouter au plaisir.

C'était la première fois que le jeune Abd El Malek s'en allait ainsi au combat. Je le voyais de loin, vif, rapide, la carabine au poing, monté sur un beau cheval noir, toujours en tête de ses drapeaux lorsqu'il partait à la poursuite, toujours le dernier à revenir. Dans ce fougueux cavalier blanc qui courait à tombeau ouvert, en abandonnant ses rênes pour épauler sa carabine, aurait-on jamais reconnu l'adolescent efféminé et quasi endormi, que je regardais hier encore errer dans le camp

de son père, tenant un de ses familiers par la main?...

Il y eut ainsi plusieurs figures de ballet. Puis nos canons commencèrent de tirer sur le petit bois de chênes verts où se rassemblaient, après la charge, les partisans de Sidi Mah. Le jeu de la poudre s'arrêta presque. On n'entendit plus çà et là que des coups de fusil espacés. Bientôt notre colonne, qui continuait paisiblement d'avancer, atteignit le plateau où nous devions nous arrêter ce jour-là. A ce moment arriva la nouvelle qu'Abd El Malek était blessé.

Mon cheval était encore sellé. Je me dirigeai aussitôt vers le camp du Madani. Il fallait pour le rejoindre commencer par descendre dans un éboulis de rochers, où tout autre cheval qu'un cheval marocain se fût cassé les pattes, puis remonter une autre pente non moins brutale et difficile, avec de larges pierres plates disposées en gradins comme un escalier gigantesque. Tout cela prit du temps. Quand j'arrivai

là-haut, je trouvai toute la harka rassemblée autour du Fqih. Assis sur sa chaise de jardin, appuyé contre un chêne vert, il donnait des ordres à ses gens de sa voix sourde et bredouillante, comme si rien ne s'était passé. Je m'approchai. Il m'adressa son sourire habituel en inclinant la tête, et m'invita du geste à m'asseoir.

A quelques pas de là, une vingtaine d'esclaves tenaient à bout de bras des tapis, formant une tente à ciel ouvert, où l'on avait porté le jeune Abd El Malek, afin de le soustraire aux regards. Seules deux personnes de sa suite avaient suivi le médecin dans cette chambre improvisée, et l'adjuraient, suivant l'expression marocaine, de donner son doigt le meilleur, c'est-à-dire de mettre en œuvre toutes les ressources de son art. Et cependant ils hésitaient à entr'ouvrir les vêtements de leur maître et à montrer sa blessure, parce qu'il est déshonorant pour un chef de laisser voir une partie quelconque de son corps. Et le blessé lui-même, étendu

sur un tapis, jetait des regards suppliants pour qu'on ne le découvrît pas — cela autant par pudeur que parce qu'il se sentait tout souillé.

Quand le médecin, avec discrétion, mit à nu la partie du ventre où la balle avait frappé, les deux hommes détournèrent la tête, Abd El Malek ferma les yeux. L'abdomen avait été traversé, les intestins s'échappaient des deux côtés. On ne pouvait que bander la plaie pour envoyer le moribond jusqu'au poste de Tanant, où il serait opéré, s'il y arrivait encore en vie. Comme il s'agissait d'un voyage qui devait durer plusieurs heures dans des conditions difficiles, le mieux aurait été de ramener les cuisses sur le ventre pour assurer plus fortement le bandage. Mais le médecin ne le fit pas, sachant trop bien qu'un grand seigneur berbère, même à l'article de la mort, n'accepterait jamais d'être troussé comme un poulet.

Le pansement touchait à sa fin, quand le long visage terreux de Si Madani Glaoui

apparut au-dessus des tapis que soutenaient toujours les esclaves. Il dit le mot le plus banal de la causerie marocaine : « Labês? » (Comment cela va-t-il?) — « Labés chouia... » (Doucement), répondit Abd El Malek, avec un sourire forcé qui contredisait ses paroles. Le long visage terreux disparut. Si Madani revint s'asseoir sur sa chaise de jardin et se remit à donner des ordres d'une voix toujours égale, sans laisser voir une seconde son âme troublée à ses gens.

Le médecin ne lui cacha pas que la blessure était tout à fait grave et qu'il fallait se hâter de transporter Abd El Malek à Tanant, car toute minute qui passait diminuait ses chances de vie. Mais cette fois encore il fallait tenir compte du caractère et des coutumes berbères, organiser une escorte de piétons et de cavaliers, désigner les notables qui en feraient partie, prendre des gens dans chacune des tribus qui avaient envoyé des contingents à la harka, choisir les piétons à qui reviendrait

l'honneur de porter le blessé sur leurs épaules, résoudre enfin d'autres questions que j'ignore, mais imposées par l'usage, avant de se mettre en chemin. Pendant ce temps les minutes passaient; et quoi qu'eût dit le médecin, Si Madani, au milieu de ces lenteurs, ne montrait aucune impatience. Sans doute y avait-il au fond de son esprit la croyance que les choses inscrites au Livre du destin doivent nécessairement arriver, et que c'est une idée assez folle de donner tant d'importance à quelques minutes perdues quand il s'agit de la vie et de la mort.

Cependant on avait porté le pauvre Abd El Malek hors de l'enceinte des tapis. Son beau visage avait pris les couleurs pourrissantes d'un marbre que le temps a verdi; et dans cette lividité ses yeux immenses, grands ouverts, et ses lourdes boucles noires brillaient de toute leur chaude vie et d'un éclat impressionnant.

Après de longs palabres et toute une heure perdue, l'escorte qui devait l'ac-

compagner se trouva enfin réunie. Quittant sa chaise de jardin, son père s'approcha pour lui dire un ou deux mots d'adieu, qui s'embrouillèrent dans ses dents jaunes et que le blessé n'entendit pas. Déjà les cavaliers s'éloignaient. Avec précaution leurs chevaux cherchaient au milieu des pierrailles la place où poser leurs sabots. Quatre piétons soulevèrent le brancard sur lequel le jeune homme était couché. Et je vis alors, non sans surprise, s'ouvrir au-dessus de la tête de ce jeune guerrier d'un autre âge, le large parapluie aux baleines cassées, qui m'avait paru si comique pendant la marche de la harka, suspendu en bandoulière sur le dos d'un fantassin...

— Croyez-vous qu'il arrive à temps et qu'on pourra l'opérer? demandai-je au médecin qui l'accompagnait du regard.

— Certainement non, me dit-il. Il va demander à boire en route. Malgré les ordres que j'ai donnés, aucun des gens de son escorte n'osera lui refuser de l'eau,

cette chose qu'on ne refuse à personne. Et il mourra presque aussitôt.

Donna-t-on à boire au blessé?... A cinq heures, la télégraphie sans fil annonçait au général de Lamothe qu'avant d'arriver à Tanant, Abd El Malek était mort. Aussitôt le Général envoyait auprès du Glaoui un officier musulman d'Algérie pour lui apporter la nouvelle. Depuis longtemps Si Madani connaissait cet officier pour lequel il avait de l'affection. Cependant pas une seconde il ne se départit en sa présence de la fière résignation islamique. Mais quand l'Algérien l'eut quitté, il fit appeler le lieutenant français qui commandait aux Askris — celui précisément avec qui j'avais fait le trajet de Marrakech à Tanant. Sa douleur était trop forte, il ne pouvait plus la contenir, il fallait qu'il en fît part à quelqu'un... à quelqu'un qui ne fût ni de sa race ni de sa religion, et pour qui une confidence, une plainte, une larme ne fût pas une humiliation... Parmi ses

cent trente enfants, Abd El Malek était son enfant préféré, le seul qui fût intelligent, celui qui dans sa pensée devait devenir après sa mort l'héritier de tous ses biens, le chef de la maison des Glaoua. Et si l'on était descendu plus avant encore dans cette âme très secrète, on y aurait aussi découvert ces profondes haines de famille qui sont au fond de tous les cœurs berbères, et le désespoir de laisser son immense héritage à son frère Hadj Thami, dont il avait fait la fortune mais qu'au fond il jalousait comme un cadet trop puissant.

Tout cela, le Madani le laissa voir ou soupçonner à l'officier nazaréen qu'il avait mandé sous sa tente. Devant ce Chrétien il pleura. Il changea même de vêtements sous ses yeux — ce dont il s'excusa, disant : « Pardonne-moi de me dévêtir ainsi. Mais tout m'est égal maintenant... »

Quelques instants plus tard, on amenait en sa présence deux individus suspects, qu'on avait surpris rôdant près de la tente

du Général — sans doute des gens de Sidi Mah, venus pour espionner ou faire quelque mauvais coup. Ils expliquèrent avec volubilité qu'ils ne s'étaient glissés dans le camp que pour y ramasser de vieilles boîtes de conserves, qu'ils appartenaient d'ailleurs à une des tribus du Glaoui, et qu'ils ne demandaient qu'à combattre avec sa harka.

Absorbé dans ses pensées, Si Madani paraissait ne pas écouter leurs paroles. Puis soudain levant sur eux son regard, et semblant les apercevoir pour la première fois, on vit s'allumer dans ses yeux une lueur brève et violente; il bredouilla quelques paroles tout à fait inintelligibles, fit un geste, et aussitôt les esclaves, saisissant les deux suspects, les entraînèrent hors de sa vue.

Ce fut rapide et atroce, une de ces scènes d'horreur tragique sur lesquelles pâlissent à l'École des Beaux-Arts les candidats au Prix de Rome : la mort de Mazeppa ou l'écorchement de Marsyas. A

peine les deux prisonniers étaient-ils sortis de la tente que les bâtons et les pierres s'abattirent sur eux de tous côtés. Le camp de la harka, tout à l'heure assoupi dans un profond silence, s'anima de cris sauvages. La chemise arrachée, roués de coups, lapidés, sanglants, effroyables à voir, les deux rôdeurs furent traînés par les pieds à travers la broussaille et les rochers jusque dans le fond du ravin. Sans doute étaient-ils déjà morts quand ils arrivèrent en bas. Mais pendant longtemps encore, les coups de feu, les pierres et les injures s'acharnèrent sur leurs cadavres. Puis les gens remontèrent sur le plateau, et de nouveau le grand silence se rétablit parmi les tentes, seulement troublé de moment en moment par les appels des veilleurs, car sur ces entrefaites la nuit était venue, et l'on voyait briller les grands feux de genévriers allumés par les gens placés en sentinelle, et plus loin, très loin, au delà des ravins inaccessibles, les feux des gens de Sidi Mah, qui, sans doute

avertis déjà de la mort d'Abd El Malek par la queue de rat du Marabout et son génie familier, célébraient le succès de la journée autour de ces flammes perdues, en frappant du tambourin...

Le lendemain le général de Lamothe, accompagné de quelques officiers, se rendit au camp du Glaoui. Si Madani l'attendait debout devant sa tente, dans ses longs vêtements d'une impeccable blancheur. Son visage ordinairement terreux avait la couleur de la cendre; ses lèvres qui déjà ne s'unissaient jamais, étaient remontées sur ses dents jaunes, tirées par un rictus douloureux; sa moustache à demi tombée semblait arrachée par la mort. Il agitait toujours son écran de palmier : on eût dit que ce léger courant d'air maintenait seul l'éclat et la chaleur de ses yeux toujours ardents, dans sa figure presque abandonnée à la décomposition.

Avec ses hautes façons coutumières il nous fit entrer sous sa tente. Le Général et

lui s'assirent sur des chaises de jardin, tandis que les officiers de la suite s'étendaient sur les tapis. Si Madani avait pris dans sa main la main du Général et ne la quittait plus. C'était très émouvant de voir ce vieux seigneur berbère et cet officier français, qui tous les deux avaient perdu un de leurs fils à la guerre, s'entretenir à mi-voix et communier dans un même sentiment douloureux et résigné... Élevant alors un peu le ton et s'adressant à nous tous, le Fqih nous dit qu'il ne souhaitait à personne le sort cruel qui venait de frapper Abd El Malek, mais que pourtant son fils était mort de la plus belle mort que puisse envier un homme, et que pour lui il était fier qu'il fût tombé pour le makhzen. Il dit : « le makhzen », c'est-à-dire le gouvernement du Sultan. Mais nous tous, nous comprenions bien qu'Abd El Malek était tombé pour la France.

Dans le camp, un incroyable silence. Pas un son de guimbri, pas le moindre tintement de fer. On eût dit que les bêtes

elles-mêmes oubliaient de piaffer et se retenaient de faire du bruit en broyant leur paille hachée. Sous la tente, les serviteurs faisaient passer devant nous les grands plateaux d'argent chargés de verreries et de porcelaines de Bohême, si délicates, si fragiles, si surprenantes à voir quand on songeait aux chemins incroyables qu'elles avaient traversés dans les couffins, sur les mulets et les ânes, pour arriver jusqu'ici. Des gâteaux, des amandes, des noix épluchées, des dattes sèches, une délicate collation circulait dans les assiettes dorées que les esclaves silencieux nous présentaient tour à tour. Du regard, sans en avoir l'air, le Madani dirigeait tout le service. Devant cet agréable goûter, seul notre silence rappelait que cette collation était un repas funéraire...

En ce même moment, là-bas, dans la vieille cité de Demnat, l'antique ville montagnarde aux eaux courantes et aux magnifiques jardins (où une automobile l'avait rapidement amené), on enterrait le jeune

Abd El Malek, pacha de cette région de l'Atlas, et vivant souvenir des princes de sa race qui régnaient autrefois dans Séville et dans Grenade... Alors de nouveau, mais cette fois avec quelle mélancolie! je songeai à la poésie plaintive qui m'était revenue assez étrangement à la mémoire comme un avertissement du destin, quand je regardais, l'autre jour, le bel adolescent ennuyé debout au pied du petit mur de terre sèche :

J'ai passé auprès d'un brillant tombeau,
Placé dans un parterre de fleurs.
— De qui est-ce la tombe? ai-je dit.
— D'un amant, m'a-t-on répondu,
En faisant un geste de compassion.

CHAPITRE XVII

LA MORT DU GLAOUI

Il n'y a plus à espérer maintenant que le marabout de l'Ahansal vienne faire sa soumission. Le voudra-t-il, il ne le pourrait plus. Après cette mort d'Abd El Malek, le voici plus que jamais prisonnier de ses tribus et de son pouvoir miraculeux. Quant à nous, il ne peut être question de nous engager plus avant dans ces gorges de montagnes, où quelques hommes résolus tiendraient en échec une armée. Il faut revenir sur nos pas et franchir de nouveau, sous une chaleur accablante, la montagne et la plaine fastidieuse que j'ai traversée l'autre jour au pas de mon cheval endormi. Perspective peu réjouissante maintenant que je n'ai plus l'at-

trait de l'aventure et du pays inconnu.

Mélancoliquement je songe à tout cela sur le plateau sans ombre où s'alignent nos tentes, et où notre seule distraction est de lever les pierres du bout de nos souliers, pour voir si le scorpion qu'on va trouver dessous est un scorpion jaune ou noir, un mâle ou bien une femelle avec son innombrable portée... Et voilà que tout à coup j'échappe comme par miracle à cette monotonie. Je m'envole. Un avion m'emporte, tandis que les milliers de regards qui nous suivent semblent nous retenir à la terre comme la queue d'un cerf-volant. Rapidement le camp prend l'aspect d'une petite boîte de soldats déballés sur une table. Tout devient immobile. Je ne distingue plus que les blancheurs des tentes écrasées sur le plateau et les brochettes minuscules des chevaux et des mulets attachés à la corde. Bientôt même toute trace de vie humaine disparaît. A droite et à gauche de l'avion, deux hautes chaînes de montagnes paraissent se

dresser tout exprès pour guider notre marche; mais au-dessous de nous, dans le couloir que nous suivons, le sol s'aplanit, s'égalise; les accidents du terrain ne forment plus qu'une vaste étendue lisse, d'une belle couleur orangée, où les ravins et les collines sont pareils aux vagues ombrées d'une riche étoffe de moire.

Puis les hautes montagnes nous quittent; l'immense plaine m'apparaît de nouveau, et cette fois, du haut du ciel, je ne reconnais plus cette étendue brûlée que je traversais, l'autre jour, au pas de mon cheval endormi. J'ai sous les yeux quelque chose qui fait songer à une pièce d'anatomie, avec ses artères, ses veines et ses moindres vaisseaux. Tout ce qu'on a lu dans les histoires sur l'ingéniosité avec laquelle les Arabes irriguèrent autrefois l'Espagne, devient subitement pour moi une réalité vivante. Partout, des séguia, des rigoles, pour amener la vie dans ce sol inanimé; un prodigieux travail humain, dont on se rend à peine compte quand on

rampe à la surface. Çà et là, des oliveraies pareilles à de grands lacs vert pâle; et répandues un peu partout, les aires où l'on a battu le grain et réduit la paille en miettes, selon la coutume du pays, brillantes comme une monnaie d'or...

Mais qu'est-ce que ces milliers d'épingles que j'aperçois là-bas, enfoncées dans une pelote? Il me faut un grand moment pour comprendre que ce hérissement grêle, c'est par milliers et par milliers les troncs élancés des dattiers avec leur couronne de palmes qui entourent Marrakech. La ville elle-même se dévoile au milieu de ses jardins. L'immense caravansérail de terre et de boue séchée, qui donne si fort l'impression de l'écroulement, de la ruine et de l'indéchiffrable, lorsqu'on s'égare à pied ou à mulet dans ses ruelles, se montre à vol d'oiseau comme un beau dessin sans bavures, avec ses cours et ses terrasses, ses espaces rectangulaires, ses blancs et ses noirs alternés, vraie fantaisie de géomètre ou de dessinateur appliqué. Ah! la

singulière impression de raser presque les terrasses, de tenir ouverte sous son regard cette vie d'Islam si cachée! Mais à peine cette illusion a-t-elle le temps de se glisser dans l'esprit que le livre s'est déjà fermé, l'appareil a touché terre, on a cessé d'être oiseau.

En entrant dans la ville, je tombai sur une foule imprévue. Il n'y avait guère qu'un enterrement, et l'enterrement d'un très grand personnage, qui pût mettre ainsi dans les rues, à cette heure ensoleillée (il était neuf heures du matin) tant de cavaliers et de piétons. Mais certes, j'étais loin de penser que le défunt dont cette multitude accompagnait la dépouille, c'était Si Madani Glaoui!

Il était mort le matin même. Le trépas d'Abd El Malek avait achevé de ruiner ce qui lui restait de vie. Après avoir quitté sa harka, il s'était fait conduire en automobile à Demnat, pour y visiter le tombeau où l'on avait placé son fils. De retour à Marrakech, il s'étendit sur un matelas,

dans un coin de son palais, demeura là deux jours malade, sans que personne autour de lui soupçonnât qu'il fût si près de sa fin. Dans une chambre voisine, une dizaine de tolba, ses lecteurs habituels, lisaient tous ensemble à haute voix des chapitres différents du Coran, afin qu'une lecture complète du Livre attirât sur sa demeure la bénédiction divine. La nuit dernière, son état avait brusquement empiré. Ses frères accoururent auprès de lui. A peine étaient-ils arrivés qu'il rendit l'âme, sur les quatre heures du matin.

Que se passa-t-il alors dans cette immense maison du Glaoui, pendant que les tolba récitaient sur son corps les prières funéraires? C'est le secret de ces grandes demeures où, dès que le maître n'est plus, toujours quelque héritier impatient expédie des gens à lui, hommes et femmes, familiers ou esclaves, pour s'emparer des biens du mort, faire main basse sur l'or, les bijoux, les pierres précieuses et tous

les objets de valeur enfermés dans les cachettes les plus retirées du logis. Qui s'opposerait à ce pillage? Les lois communes n'ont point accès chez ces grands seigneurs de l'Atlas! Femmes, enfants, serviteurs du défunt, ses innombrables esclaves sont livrés à la merci du parent le plus audacieux... Bruyants sanglots et traîtrise mêlés, grands éclats de douleur et profonde indifférence, serviteurs qui indiquent les cachettes et remettent des clefs mystérieuses, esclaves soudoyés qui écartent des témoins gênants, lâcheté devant le nouveau maître de ceux qui le desservaient la veille devant le maître disparu, enlèvement rapide de tout ce qui se peut emporter sous un haïk ou un burnous... voilà ce qu'on put voir, ce matin, dans la demeure du Madani. Et sans doute, parmi les centaines et les centaines de gens qui vivaient dans cet énorme logis, la douleur la plus sincère fut celle de cette vieille esclave, qui apportant sur sa tête un grand plateau de thé et apprenant que son maître

était mort, jeta par terre avec violence le plateau tout chargé de tasses et de lourde argenterie, et s'affaissa, morte, au milieu de la porcelaine brisée.

Cinq heures ne s'étaient pas écoulées depuis que le Glaoui était mort, et toute la ville suivait déjà sa dépouille, car un cadavre est chose impure en Islam et on s'en défait au plus vite pour qu'il ne souille pas la maison. Perdu dans cette foule immense qui s'écoulait avec peine dans le lacis des rues étroites, j'étais très éloigné de la tête du cortège, et n'entendais que par instant la voix des confréries qui précédaient les porteurs en chantant, — Aïssaoua, Hamadcha, Guénaoua, Tidjana, Derkaoua, bien d'autres adeptes encore de quelque saint d'Islam, — dont les prières particulières se confondaient en une rumeur unique et monotone, une mélopée de plain-chant, très peu différente, j'imagine, de celle que promenait par les places, les rues et ruelles de Paris, une procession du moyen âge.

La mosquée de Môulay Sliman (un des sept patrons de la ville) où l'on portait, pour l'inhumer, le corps du Madani, est située au fond du quartier le plus secret de Marrakech. Des ruelles remplies de silence, des impasses profondes, des voûtes mystérieuses, des fontaines qui s'abritent sous de très vieux berceaux de vigne; peu de boutiques; quelques rares éventaires où de vieilles négresses vont acheter de la bougie, du sucre, de la menthe et du thé; de belles demeures insoupçonnées qu'habite une bourgeoisie dévote, bref un endroit très vieil Islam, très solitaire, très poussiéreux, et où jamais Européen n'a l'idée de s'égarer. C'était là le séjour que le Glaoui avait élu pour être le lieu de son repos. Combien ce choix en disait long sur les sentiments du mort! Après bien des vicissitudes, ce grand seigneur berbère était devenu notre ami, et cette amitié, hier encore, il l'avait scellée par le sang de son fils Abd El Malek. En apparence du moins, notre civilisation l'attirait. On

le voyait avec empressement nous emprunter nos dernières inventions; son palais était éclairé à l'électricité; il se servait du téléphone; il possédait plusieurs automobiles; et jusque dans son âpre château de Télouët, au delà des crêtes de l'Atlas, j'ai entendu résonner d'une façon bien étrange, au milieu de la neige et des siècles, les fausses notes d'un piano! Tout cela n'a pas empêché qu'entre tant de mosquées où il pouvait avoir son tombeau, il ait choisi la plus lointaine, la plus à l'écart des étrangers...

Voilà déjà bien des semaines que j'ai quitté Marrakech. Bien souvent mon esprit s'en va vers sa place en folie, vers ses souks ombreux et brillants, vers ses palais et ses décombres. Je revois la plaine embrasée aux cailloux aveuglants, et les ravins brûlés où nous poursuivions vainement le sorcier de l'Ahansal, et le beau jeune homme mourant au milieu des tapis que tenaient à bras tendus les esclaves, et

le vieux chef féodal si noble et douloureux sous sa tente. Et toujours, à ces images se mêle un souvenir étrange... Au retour de l'enterrement du Glaoui, en arrivant dans le jardin de ma maison arabe, j'aperçus, au fond d'une allée, une vieille négresse qu'on employait d'ordinaire à tirer de l'eau du puits. Accroupie au-dessus d'un parterre en contre-bas, elle tenait des discours aux plantes qu'elle était chargée d'arroser. Puis se redressant lentement, elle les exhortait de la main à s'élever de terre avec elle; et comme si les plantes dociles obéissaient à ses incantations et que les tiges avec les fleurs étaient montées à la hauteur de sa bouche, lorsqu'elle fut tout à fait debout, elle leur envoya des baisers... Eut-elle alors le sentiment qu'il y avait quelqu'un derrière elle? Elle se retourna, m'aperçut, et confuse, sans doute, d'avoir été surprise, elle s'en alla dans une allée voisine, emportant avec elle sa vieille âme bizarre, faite à l'image, me sembla-t-il, du profond quartier secret

que le puissant seigneur de l'Atlas avait choisi entre tous pour y passer l'éternité... Pourquoi le souvenir de la vieille négresse accroupie dans mon jardin et appelant à son aide les Génies de la terre pour faire pousser les fleurs et s'éviter de tirer des seaux d'eau, me revient-il ainsi à la mémoire, toutes les fois que je songe à Marrakech? Pourquoi? je ne saurais le dire. Pourquoi y a-t-il des bruits, des couleurs, des parfums, où de vastes nappes de passé sont mystérieusement enfermées, et qui soudain en effleurant l'esprit, y ressuscitent par miracle le temps évanoui?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
Chap.	Ier. — La forêt de cèdres	1
—	II. — Un poste de l'Atlas	23
—	III. — Hallali dans la montagne	45
—	IV. — Le palais de Ba Ahmed	73
—	V. — La place folle	95
—	VI. — Le tombeau des Saadiens	115
—	VII. — Un ghetto marocain	127
—	VIII. — Le départ des Askris	137
—	IX. — La journée orientale	149
—	X. — La rencontre du Glaoui	157
—	XI. — Le seigneur de Tëlouet	173
—	XII. — Le départ de la harka	209
—	XIII. — Le tambourin de Sidi Mah	219
—	XIV. — Dans un ravin brulé	229
—	XV. — Les deux kasbah rivales	245
—	XVI. — La mort d'Abd el Malek	257
—	XVII. — La mort du Glaoui	273

La première édition de cet ouvrage a été imprimée à 1310 exemplaires numérotés, soit : 30 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 30; 30 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 31 à 60; 150 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 61 à 210; 1100 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, numérotés de 211 à 1310.

Il a été tiré, en outre, 75 exemplaires, non mis dans le commerce, dont : 5 sur Chine, 5 sur Japon, 15 sur Hollande et 50 sur papier Lafuma.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par
Plon-Nourrit et C^ie^,
à Paris, le 29 mars 1920.